

2^e Année. N° 11.

Prix de l'abonnement : Fr. 100.— l'an.

15 mars 1930.

Prix du numéro spécial: Fr. 15.—.

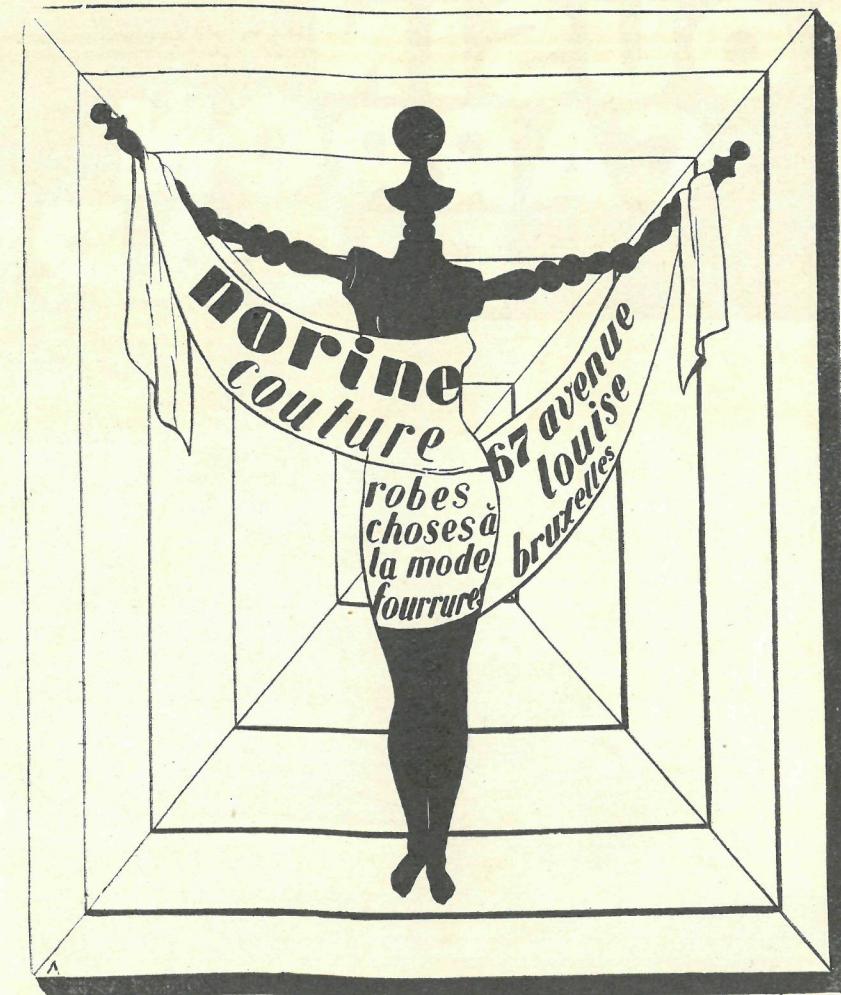
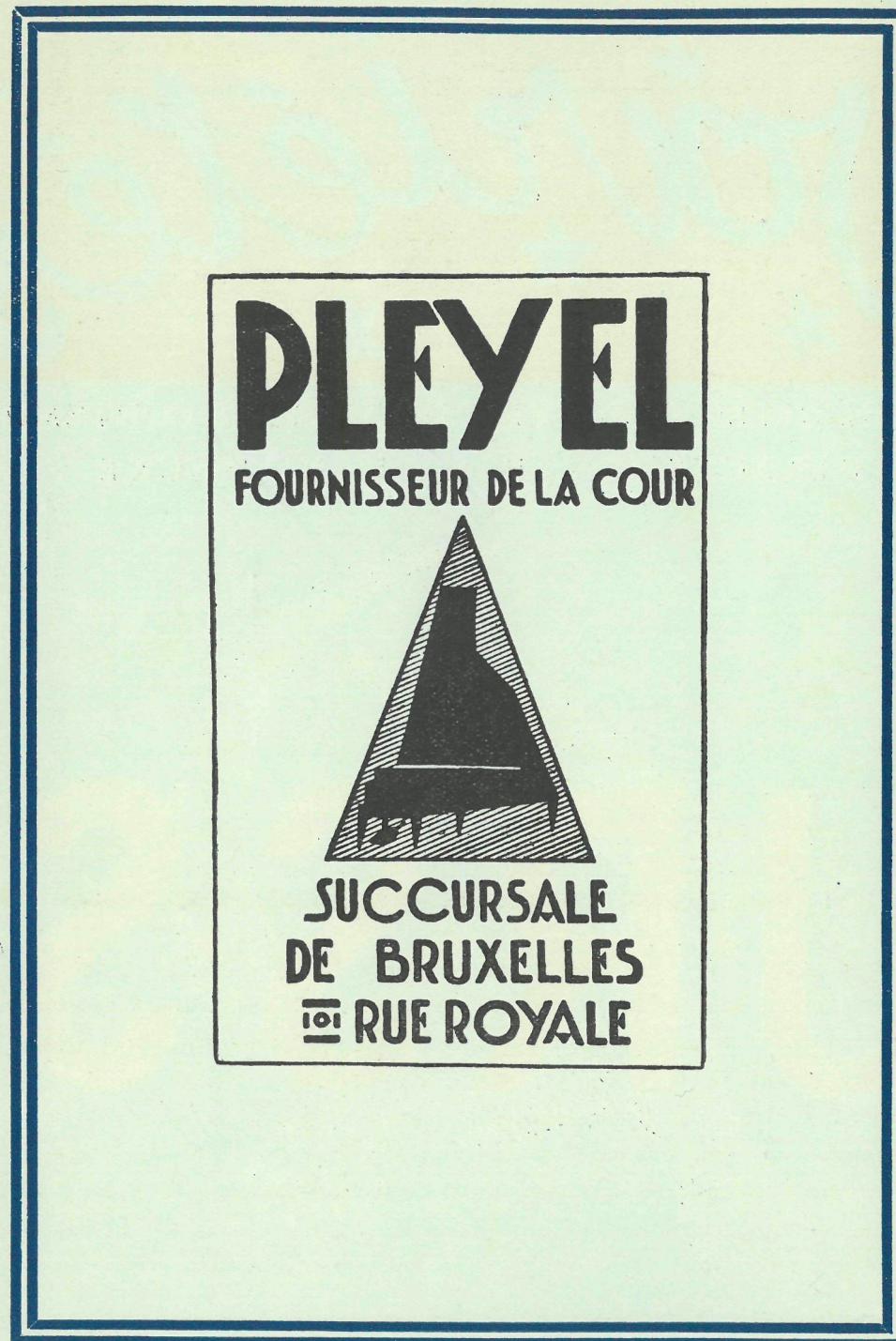
Variétés

REVUE MENSUELLE ILLUSTREE DE L'ESPRIT CONTEMPORAIN

DIRECTEUR : P.-G. VAN HECKE

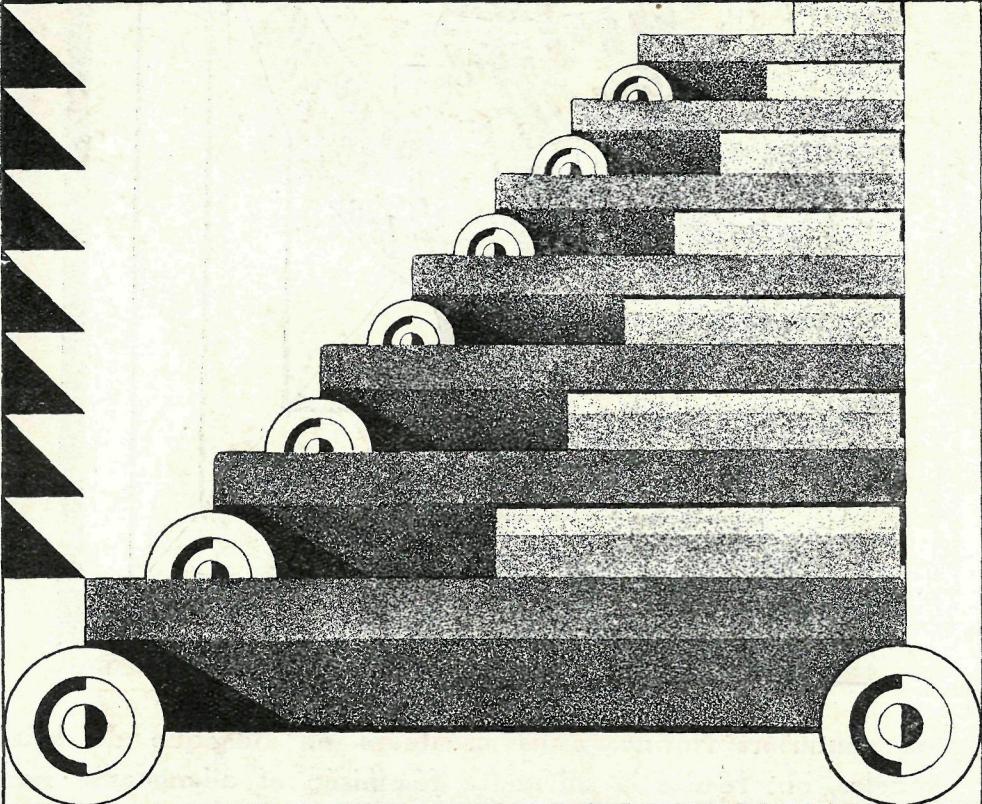
URSS

EDITIONS « VARIÉTÉS » - BRUXELLES



Les couturiers Norine, seuls créateurs en Belgique de leurs modèles, ont réalisé la silhouette féminisée et allongeante tout en lui donnant une allure jeune et svelte, grâce à une science accomplie de la coupe et une conception originale de la ligne.
 ~ La clientèle étrangère élégante qui visitera leurs salons, à l'occasion des expositions internationales de 1930 en Belgique, se rendra compte que les couturiers Norine sont uniques à pratiquer les principes d'une couture de grande classe. ~ Présentent leur collection printemps - été tous les jours à trois heures.

COUSIN CARRON PISART



EXCELSIOR ROSENKRANTZ
CHENARD-WALCKER
IMPERIA STUDEBAKER
PIERCE-ARROW VOISIN
NAGANT

ADMINISTRATION & MAGASINS D'EXPOSITION
52, BOULEVARD DE WATERLOO TELEPH. 106,51 - 207,35 - 207,36
B R U X E L L E S



Les Etablissements René De Buck

SONT LES AGENTS DES PLUS
GRANDES MARQUES FRANÇAISES

CITROËN



4 ET 6 CYLINDRES

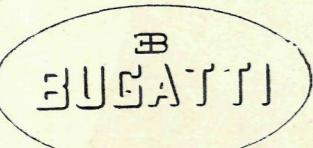
La première voiture
française construite
en grande série

8 CYLINDRES

Celle qu'on ne discute pas

4 ET 8 CYLINDRES

Le pur-sang de la route



EXPOSITION — VENTE — ADMINISTRATION

BRUXELLES: 51, BOULEVARD DE WATERLOO
Tél. 120,29 et 111,66

E X P O S I T I O N
28, AVENUE DE LA TOISON D'OR
Tél. 872,80

R E P A R A T I O N S
96, RUE DE LA COURONNE
Tél. 363,23 et 386,14

DÉPARTEMENT DES VOITURES D'OCCASION
154, RUE GRAY
Tél. 300,15



MINERVA MOTORS S.A.

AGENT POUR LE BRABANT:
AGENCE DES AUTOMOBILES MINERVA
RUE DE TEN BOSCH, 19-21, BRUXELLES

SES PARFUMS EN FLACONS ANCIENS



42 AVENUE LOUISE BAUXELLES. J.C.



Les deux succès du jour de
Marquisette

**Le VERNIS CORAIL
pour les ongles**

Donnant aux ongles un merveilleux éclat rouge. Facile à appliquer. Facile à enlever. N'abîme pas les ongles

ET

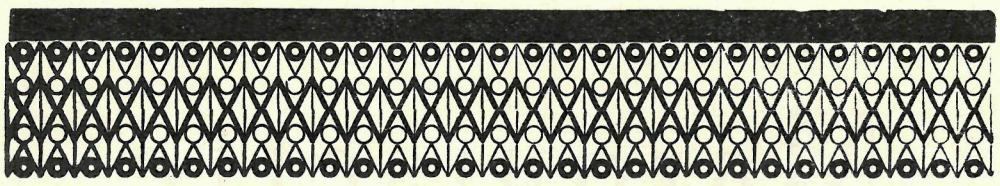
Le TEINT BRONZÉ

Une série de produits de beauté donnant le teint bronzé d'un aspect absolument naturel et dont le mode d'emploi journalier consiste en quelques soins simplement hygiéniques

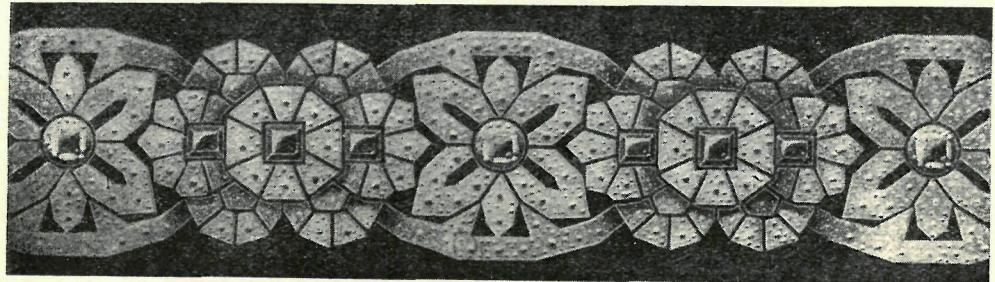


Ne pas confondre les « fards » avec cette série de produits qui sont de toute pureté et permettent de suivre les méthodes concernant les soins de beauté habituels étudiées par rapport à chaque épiderme

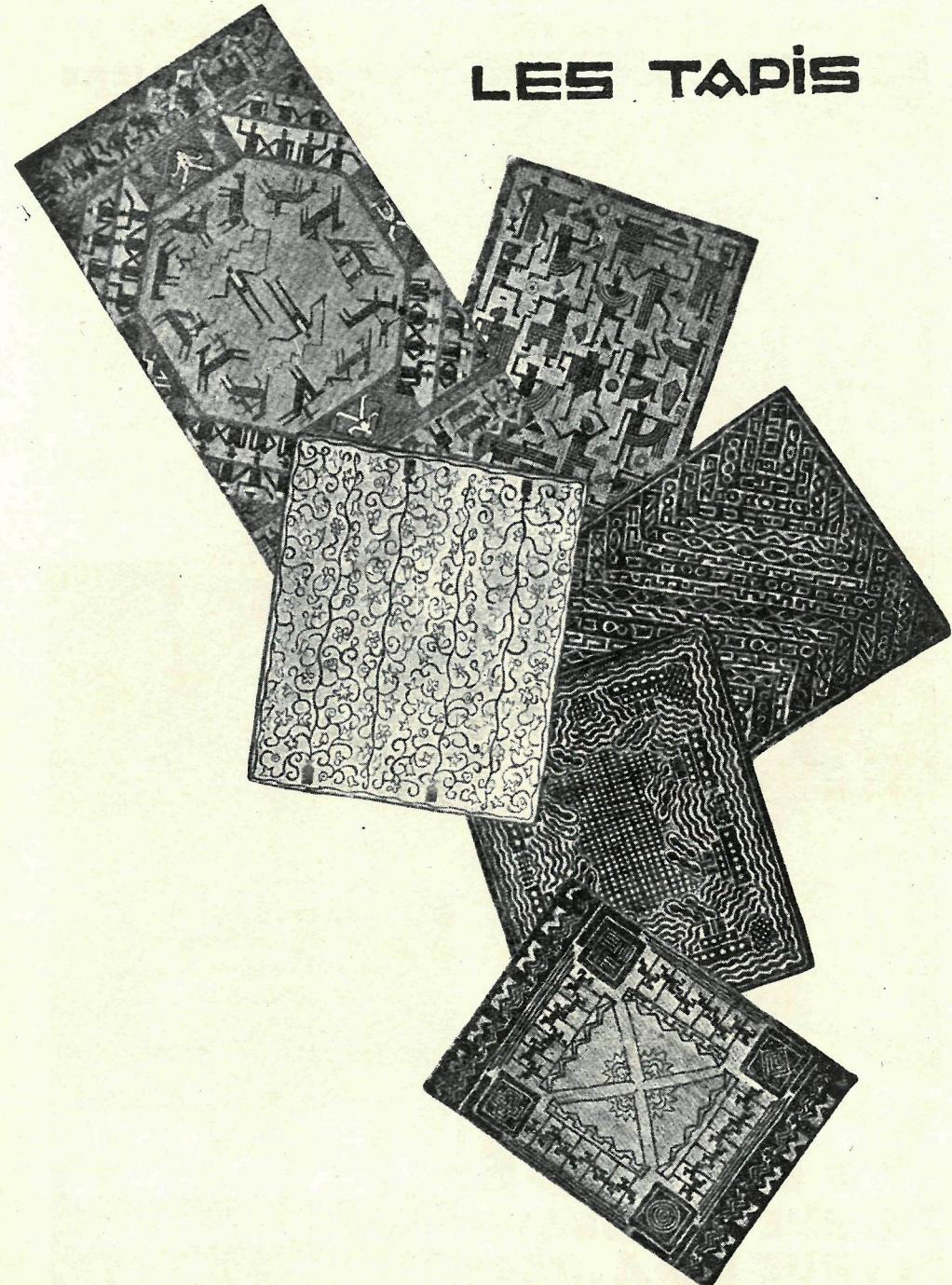
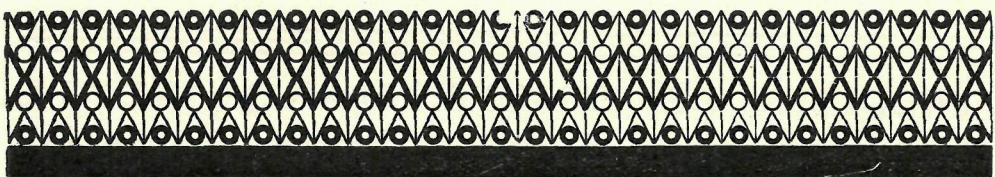
PRODUITS DE BEAUTÉ MARQUISETTE
Laboratoire: 95, Rue de Namur, Bruxelles



**COLLARD
DE THUIN**



**JOAILLIERS
BRUXELLES
1 & 3, BD ADOLPHE MAX**



DU STUDIO DE SAEDELEER
AU VILLAGE D'ETICHOVE LEZ AUDENARDE EN BELGIQUE

NE VEND PAS A LA CLIENTÈLE PARTICULIÈRE



ses dentelles
pour la couture
ses spécialités
pour la lingerie
ses tulles de couleur
ses broderies

V. RACINE et Cie

53. RUE DES DRAPIERS . BRUXELLES
21 . RUE DU 4 . SEPTEMBRE . PARIS

**tissus modernes pour la
couture et l'ameublement**



Toile de Tournon : "Feuilles". — Composition de Raoul Dufy

bianchini, frérier
paris : 24^{bis} avenue de l'opéra
bruxelles : 5, pl. du ch^r de mars



xii

**CHATEAU
DE TERVUEREN**

HOTEL-RESTAURANT SEVIN
(Le téléphone est relié avec Bruxelles nuit et jour)
TEL. TERV. N° 3

Au cœur de la Forêt de Soignes,
s'élevait en 1815 le pavillon de chasse
du prince d'Orange. Cinquante années
plus tard, il devenait la résidence de
la princesse Charlotte.

Aujourd'hui, dans ce site merveilleux
le Château de Tervueren, entièrement
reconstruit, est devenu un prestigieux
et confortable palace.

Ayant acquis, depuis ses derniers
embellissements, la réputation de pos-
séder la plus jolie salle de Belgique,
le Château de Tervueren a réalisé
ce prodige d'être, malgré des prix
modérés, le rendez-vous préféré
de la haute société.

Thés concerts : jeudis, samedis,
dimanches et jours de fête.
Le dimanche :
déjeuner à prix fixe :
50 fr.

SAMEDI 29 MARS 1930
Reconstitution d'un Bal à la Cour sous Léopold I^{er}
Le travesti est facultatif. Entrée, dîner et souper compris : 100 francs.
On peut retenir sa table chez Norine, Avenue Louise, 67, ou par téléphone Terv. N° 3.

L'AMPHITRYON
RESTAURANT

Vieilles traditions
de la cuisine française

THE BRISTOL BAR

Le rendez-vous du High-Life

SON GRILL-ROOM-OYSTER BAR
A L'ETAGE

PORTE LOUISE - BRUXELLES

Tél. : 182.25-182.26 et 226.37

PIPPERMINT

Exigez un

GET!



Liqueur
Tonique et Digestive
PUR SUCRE

LA REINE DES CRÈMES
DE MENTHE

Etendu d'Eau le PIPPERMINT
est le Meilleur des Rafraîchissements

MAISON FONDÉE EN 1796 - GET FRÈRES - REVEL (H^e Garonne)

GET frères
à REVEL (H.-G.)

(Maison fondée en 1796)

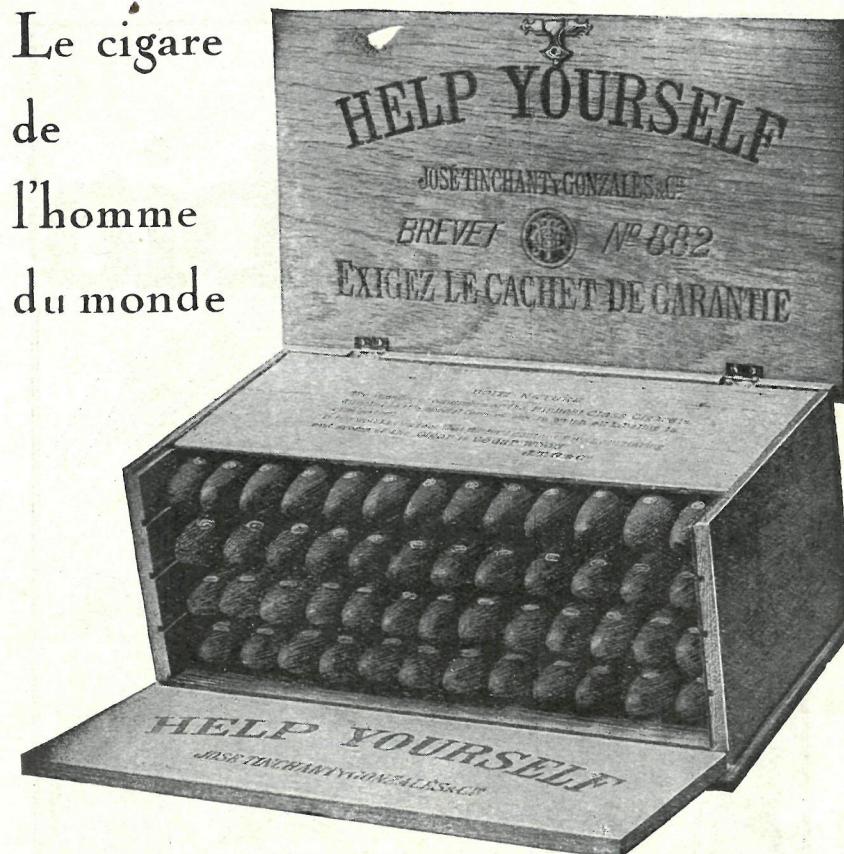
Inventeurs du Peppermint

Demandez leurs liqueurs
extra-fines

ANISSETTE EAUX - DE - NOIX
CRÈME DE CACAO
CHERRY-BRANDY TRIPLE-SEC

Préparées suivant les vieilles traditions

Le cigare
de
l'homme
du monde



MAISON CENTENAIRE (1820)

TRICOCHE

ses Cognacs, ses Vieilles Fines Champagnes

Columbia

STUDIO HAVAS

PLANO.REFLEX
règne dans le Royaume du Disque

EN VENTE :
149, rue du Midi, Bruxelles
et dans toutes les bonnes maisons

VARIÉTÉS

Revue mensuelle illustrée de l'esprit contemporain

DIRECTEUR : P.-G. VAN HECKE

2^{me} ANNEE — N° 11

15 mars 1930

SOMMAIRE

Denis Marion *Une littérature révolutionnaire*

ANTHOLOGIE DE JEUNES ECRIVAINS RUSSES :
Traductions autorisées de M. Mirowitsch

Isaac Babel	Après le combat
Victor Chklovsky	Zoo
Michaïl Cholokhov	Le calme Don
Ilya Ehrenbourg	Où il est question d'un pantalon, d'une veste et de pois de senteur
Serge Eissenine	Le jeune bouleau
Constantin Féchine	Frères
Fédor Gladkov	L'abîme
Vsevolod Ivanov	Habou
Ivan Kataev	Le cœur
Vladimir Maïakovsky	Pour le mieux
Iurii Olecha	L'envie
Boris Pasternak	Deux poèmes
Boris Pilniak	Notre vie inhumaine
Larissa Reissner	Vanderlip en U. R. S. S.
Lydia Seïfoulina	Nalet
Michaïl Zochtchenko	La prière
Efim Zozoulia	Roman sans paroles

Notices

Prix du N° : Belgique: 15	Fr.	Abonnement d'un an: 100 Fr.
» » France: 15	Fr. fr.	» » 100 Fr. fr.
» » Hollande: 1 ½ Florin.		» » 10 Florins
» » Autres pays: 4	Belgas.	» » 28 Belgas

« VARIETES » : DIRECTION - ADMINISTRATION - PUBLICITE

Bruxelles : 11, avenue du Congo — Téléphone 895.37

Compte chèque-postal : P.-G. van Hecke n° 2152.19

Dépôt exclusif à Paris : LIBRAIRIE JOSÉ CORTI, 6, rue de Clichy
Dépôt pour la Hollande: N. V. VAN DITMAR, Schiekade, 182, Rotterdam

GALERIE
Javal & Bourdeaux

23-24 Place Sainte-Gudule
B R U X E L L E S

**EXPOSITION
PERMANENTE**

des Manufactures Nationales de l'Etat Français

TABLEAUX DE :

MM. ANTO CARTE, BUISSERET, NAVEZ,
DEVOS, TAF WALLET

DESSINS ET GRAVURES DE :

M^{mes} Suzanne COCQ et Louise DANSE
MM. Tony Alain HERMANT, Henry
LAVACHERY et CHARLES DE COORDE

La galerie est ouverte tous les jours de 9 h. à 18 h.

Du 1^{er} au 20 Mars

EXPOSITION DES ŒUVRES DES PEINTRES
H. DESCAMPS, J. J. HOSLET et G. TORDOIR

GALERIE
JAVAL & BOURDEAUX
44bis, rue Villejust, PARIS

UNE LITTÉRATURE RÉvolutionnaire

par

DENIS MARION

Les poètes, les penseurs, les artistes de la révolution ne peuvent naître que du prolétariat révolutionnaire victorieux.

PIERRE NAVILLE.

Si l'on s'en tient à l'opinion courante, la littérature de l'Europe occidentale a, depuis cent ans, connu toutes les possibilités de renouvellement à force de manifestes, d'écoles, de tentatives, même d'œuvres; les lettres contemporaines y auraient gagné une complète liberté d'expression : d'où l'existence simultanée de tendances contradictoires, également encouragées par un éclectisme devenu la chose au monde la plus commune. Dans un tel régime, l'expression « révolutionnaire » semble perdre tout sens, à moins qu'elle ne s'applique à des questions techniques. C'est bien à quoi on voudrait la réduire. Mais pour qui considère le spectacle de la production actuelle, ou seulement l'étalage d'un librairie, ne tarde pas à se révéler, sous l'apparence d'une diversité éclatante, une secrète uniformité qui provient d'un consentement tacite sur certains points réservés. Il apparaît que tous ces ouvrages ont un air de famille et que les auteurs qui se prétendent audacieux ressemblent assez à ceux qui se veulent fidèles à une tradition; les uns comme les autres en tirent d'ailleurs un sujet de satisfaction, ce qui est drôle. Quant à ce qui réunit tant d'œuvres disparates, on le définit mal : ce serait plutôt une absence qu'une présence, un défaut qu'une manifestation. Il me semble que la lecture des écrivains soviétiques apporte quelque clarté sur une situation qui, à son tour, nous renseigne sur l'importance qu'il convient d'accorder à cette littérature.

Depuis la révolution, ne sont plus publiés en U. R. S. S. que les ouvrages autorisés par les Soviets. L'édition est devenue une entreprise d'état. Je n'ignore pas qu'il existe une autre littérature russe qui se manifeste à l'étranger, mais j'entends ne parler que des écrivains qui

se sont soumis au contrôle gouvernemental, qu'ils soient communistes ou sympathisants. Les œuvres de ces hommes qui ont connu la révolution, qui l'ont faite et qui écrivent, ont-elles un caractère révolutionnaire et lequel? L'intérêt de cette question n'est pas discutable : il serait difficile, à beaucoup près, de trouver un caractère religieux commun aux livres des écrivains catholiques français.

Une opinion reçue veut que les écrits soviétiques n'aient rien de révolutionnaire ; elle se fonde sur ce qu'à de rares exceptions près, les formules employées ne se sont guère modifiées depuis 1917. Pour réfuter ce jugement, il suffit de réfléchir à ce qui, des sonnets de Gérard de Nerval ou des vers libres de Gustave Kahn, a le plus bouleversé la poésie française. Sans doute, en U. R. S. S., le roman, la nouvelle, la poésie (pour ce que nous connaissons de celle-ci) continuent à emprunter des formes qui étaient familières avant la guerre et les changements qui s'y trouvent apportés viennent des sujets choisis, originaux ceux-ci : à coup sûr, ce n'est plus la même histoire qu'on nous raconte, ni la même chanson qu'on nous sert. Le théâtre soviétique, lui, a renouvelé toutes les conventions. S'il existe donc à l'heure actuelle un mouvement littéraire russe, à moins de s'en tenir à la théorie périmée de l'évolution des genres, il faudra bien reconnaître que les innovations techniques sont secondaires et m'accorder le droit de les ignorer provisoirement pour considérer ce seul renouvellement des thèmes, à l'ordinaire négligé.

Presque tous ces livres décrivent ou commentent les épisodes d'une lutte révolutionnaire qui ne s'est pas limitée aux journées d'octobre, mais qui s'est poursuivie par la guerre entre Rouges et Blancs et qui persiste encore sous la forme d'un combat contre les vestiges d'un régime révolu. C'est la vie, telle que la révolution l'a faite, qui inspire seule les écrivains. Le recueil de textes que l'on trouvera ici — comme celui qu'a composé Vladimir Pozner dans un esprit tout différent — ne laisse à l'esprit qu'une seule image, celle de l'U. R. S. S. de 1917 à 1929. La comparaison avec une autre littérature, la française par exemple, est saisissante. Là règne toujours l'atmosphère de l'avant-guerre, soit que l'écrivain choisisse délibérément d'y placer son intrigue, soit qu'elle baigne encore des événements que des détails accessoires seuls situent vingt ans plus tard. Il serait facile, pour la France, de faire une anthologie qui serait à peu près complète et qui ne permettrait pas au lecteur de se douter qu'une guerre a eu lieu. Elle existe, peut-être. La révolution ne se laisse pas escamoter dans les livres russes. Or, quelque rôle que l'on attribue à la littérature, son ignorance, volontaire ou non, de la vie qui l'entoure constitue une faiblesse et Emmanuel Berl l'a dénoncée récemment à juste titre.

Il va sans dire que si les écrivains russes s'étaient bornés à choisir ce thème nouveau, nous n'y verrions rien d'original, ni même, en dépit de ce que le sujet se trouve être, de révolutionnaire. Il serait alors permis de croire qu'ils n'ont fait qu'obéir aux volontés d'une propagande étatique, explication d'ailleurs contredite par le ton et la valeur

des écrits et même, récemment, par l'hostilité du gouvernement à l'égard de certains auteurs. (Il n'y eut jamais que de médiocres écrivains naturalistes pour imaginer que le choix arbitraire d'un sujet qui n'avait pas été traité avant eux allait conférer à leurs écrits une valeur quelconque.) Certainement, un accord unanime à représenter la vie dans ce que les circonstances récentes lui donnent de singulier cache un phénomène plus important qu'une simple coïncidence ou que l'obéissance à un mot d'ordre.

Cet accord des écrivains nous amène à penser que leur existence quotidienne a eu un prix que la nôtre n'a pas. Avant même d'en définir le caractère, on discerne qu'elle a constitué, pour eux comme pour leur public, une expérience capitale, pour beaucoup la seule même qui pût jouer un rôle important dans leur vie : parce qu'elle était absolument nouvelle, que l'instruction, l'éducation, l'atavisme n'avaient pas pu les préparer à la connaître; parce qu'ils l'ont presque tous cherchée et voulue au lieu de la subir. Bien qu'un tel rapport soit incontrôlable, nous admettons volontiers que la valeur d'un écrit soit en raison directe de la valeur de l'expérience qui se trouve à son origine. L'exemple d'Isaac Babel illustre cet aphorisme. De son existence misérable de juif pauvre en quête d'instruction, il ne put tirer que des contes d'un intérêt limité. C'est qu'un apprentissage littéraire se réduit à bien peu de chose et n'a jamais permis seul la création d'un livre. Babel le comprit et s'engagea dans l'armée soviétique. Le soldat de Boudienny rapporta *Cavalerie rouge*. On y trouve sans doute un style très habile, un emploi savant du vocabulaire (dans la traduction, ce n'est qu'agréant). Seulement, les soldats, les paysans qui animent ces petites histoires viennent de vivre une aventure qui est importante à leurs yeux, que l'auteur a partagée et qui nous touche de près. On n'en demande pas plus.

Nous décelons ici la présence d'un élément essentiel, encore que son importance soit méconnue, de l'œuvre artistique : sa valeur d'interprétation. Ce n'est pas la sincérité seule qui fait le prix d'un livre, car celui-ci ne nous satisfait qu'en raison de l'explication qu'il nous propose de la vie. Avant de considérer comment l'écrivain impose sa conviction au lecteur, il nous faut envisager comment il y est parvenu lui-même et qu'elle est l'attitude qu'il adopte à l'égard du caractère absurde de la vie. C'est bien là, qu'on le veuille ou non, le centre du débat, et j'estime que tout jugement constitue une réponse à la question : Que faire, puisque l'existence est absurde? Se rallier à un système éprouvé et nier tout ce qui vient l'infirmer. Se borner à la constatation de cette absurdité. Faire état de ce qui est le plus insultant dans la situation présente et sacrifier tout pour y porter remède. Quelque accord de principe que chacun établisse spontanément avec l'une ou l'autre tendance, il semble que la dernière soit la marque d'une sensibilité vive et qu'elle se laisse exprimer d'une manière plus convaincante. C'est une première justification, purement esthétique, de la préférence que nous avons pour

les œuvres révolutionnaires. Mais elle peut nous servir pour ces livres modestes qui constituent des témoignages plutôt que des jugements décisifs. Là, nous sentons à quel point nous restons soumis à cette idéologie du but qui nous fait surestimer les moyens qui permettent d'aboutir au résultat que nous préférons a priori. La guerre de 1914 et la lutte entre Rouges et Blancs ont fait écrire pas mal de ces livres. Mais tandis que les plus honnêtes des livres allemands, anglais ou français trahissaient uniquement, parfois avec une grande intensité, la morne incompréhension de leurs auteurs en présence d'un événement qu'aucun système valable à leurs yeux ne permet de justifier, il passe dans *le Train blindé* de Vsevolod Ivanov comme dans *la Défaite* d'Alexandre Fadéev quelque chose de l'allégresse de ceux qui savent pourquoi ils se battent.

Cette confrontation nous met en garde contre l'erreur que pourrait produire une similitude d'aspect : Le même phénomène qui constitue une manifestation caractéristique de l'absurdité de l'existence pour un homme devient, pour un autre, le seul recours possible contre celle-ci. L'existence désolée du paysan ou du fonctionnaire qu'ont dépeinte Gontcharov, Chtchedrine, Sologoub, semblerait sinon être devenue le partage des héros de Pilniak, de Féchine, de Kataev, aggravée encore par un surcroît de misère physique. A tort, car l'être humain n'attache d'importance aux circonstances de la vie que dans la mesure de la signification qu'elles ont pour lui. Quand bien même à nos yeux le spectacle n'aurait-il pas changé, il s'est modifié pour quelques millions de Russes. La souffrance qu'ils supportaient impatiemment ou stupidement est devenue, acceptée sans contrainte, le prix d'une victoire morale : Celle d'avoir découvert qu'ils appartenaient à une classe et d'avoir pu accorder à leurs actions, en tant que membres de cette classe, une efficacité certaine. C'est là ce que la révolution d'octobre a créé, au prix de longues luttes : une foi qui permet à un très grand nombre d'hommes, privés de toute consolation métaphysique, de juger que leur existence est justifiée à leurs yeux et aux yeux de leurs frères. Importe-t-il, en présence de cette conquête, que le confort soit moins grand, la vie moins assurée?

Une expérience semblable, dont l'intensité était encore accrue pour tout un peuple par l'isolement et la famine, ne souffre pas le voisinage de quelque autre. Pour être honnête, la littérature qui est sortie de cette période ne pouvait pas l'esquiver. Ainsi se justifie par des raisons valables, l'unanimité des écrivains soviétiques à s'en tenir à l'expression, à l'exaltation de cette aventure unique. Leur œuvre y gagne de traduire ce que leur vie eut de plus profond, sans se ranger parmi les œuvres d'exception puisqu'ils sont nombreux ceux qui peuvent y retrouver le simulacre de leur propre histoire. Ainsi fut-il permis à un auteur d'écrire ses héros parmi ceux auxquels son ouvrage s'adressait, parce qu'il avait partagé leur existence dans ce qu'elle présentait d'essentiel, leur fraternité commune, et qu'il n'avait pas souci de toucher un autre auditoire. Si la révolution naît de l'existence d'un désaccord injustifiable et se prolonge dans la mesure où elle réussit à l'abolir, la litté-

rature soviétique est révolutionnaire car elle a réduit l'opposition qui existe entre l'artiste, ses personnages et son public.

On voit par là-même à quel point ce phénomène peut dépendre des événements extérieurs et on ne s'étonne pas qu'au fur et à mesure que l'U.R.S.S. atteint à une certaine stabilité économique, sa littérature perde ce caractère exceptionnel. *Rastratchiki* de Kataev, paru en 1928, ne donne pas de la vie une image différente de celle qu'on trouve aujourd'hui dans Gogol ou Dickens.

Mais cette argumentation ne rend pas compte de l'intérêt que les mêmes œuvres présentent à nos yeux. Celui-ci n'est assuré, abstraction faite d'une sympathie sentimentale, que par la valeur extrinsèque de ces livres et, de même qu'un mouvement politique se justifie en fin de compte par son résultat social, la littérature russe doit être envisagée aussi sous l'angle esthétique. Si elle nous satisfait, c'est qu'elle apporte une révélation que les ouvrages antérieurs avaient été impuissants à nous donner, qu'elle traduit correctement la révision de valeurs qui s'est produite.

Sur un point surtout, les écrivains soviétiques auront réussi à nous donner l'équivalent littéraire du spectacle qu'ils ont vécu. On assure que c'est en France, à la fin du XVIII^e siècle, qu'on a connu la douceur de vivre. Mais la valeur héroïque de l'existence ne se révèle qu'aux hommes qui traversent une époque désolée et tragique où la vie du corps et de l'esprit est à chaque instant mise en question, où chacun doit résoudre sans cesse, livré à ses propres forces, les dilemmes les plus grossiers, les plus implacables. Ce sentiment général de la présence efficace de quelques grandes idées dont la réalisation rencontre des obstacles terribles, mais uniquement matériels, s'exprime naturellement sous la forme épique. Elle seule réussit à exalter cette hiérarchie des sentiments qui donne le pas aux conflits collectifs sur les conflits individuels. Quand une petite ville atteint à la conscience révolutionnaire, comme dans *l'Année nue*, quand un groupe d'ouvriers remet en activité une usine abandonnée, comme dans *le Ciment*, tout cède à cette force anonyme, tout s'y rattache pour assurer sa propre existence. Boris Pilniak et Féodor Gladkov ont discerné quels éléments pathétiques avaient été réellement libérés par les circonstances et ils se sont appliqués à transmettre à leurs lecteurs ce message, sans le dénaturer par une volonté de propagande ou une fidélité à certains principes esthétiques. Leur expérience a forgé leurs livres, forme et fond. Défaillances, erreurs et fautes nous paraissent dès lors sans importance parce qu'elles participent trop directement du sujet pour mettre sa valeur réelle en péril. Tandis qu'à voir les auteurs contemporains ressasser avec distinction d'illustres thèmes, nous en venons vite à être dégoûtés de ceux-là mêmes qui les mirent en circulation. Mais ce renouvellement n'a de prix qu'en tant qu'il correspond à une évolution parallèle dans les mœurs : L'œuvre d'art n'est que gymnastique vaine quand elle ne procure pas cette sensation d'authenticité.

Voilà qui suffit à faire justice de toute une littérature prolétarienne qu'on a voulu prôner ou même créer dans les pays occidentaux. L'esprit révolutionnaire n'a pas à se manifester d'une manière identique dans les milieux différents, pas plus qu'on ne poursuit la révolution avec les moyens qui ont servi à la provoquer. Ce serait, pour les autres écrivains européens, une besogne dépourvue de signification que d'exploiter les éléments mis en valeur par les Russes.

Plus conséquente est l'attitude de ceux qui ont cherché à exaspérer l'opposition qui sépare l'écrivain de ses lecteurs, soit par des procédés purement techniques, soit par un antagonisme violent à l'égard des idées morales régnantes. Par leur influence destructive, ces œuvres participent au mouvement qui prépare les révolutions. Mais il n'est pas douteux qu'un état d'esprit purement négateur ne se soutient pas humainement pendant de longues années sans verser dans l'artifice ou la convention. C'est qu'il porte encore la marque d'un certain individualisme: voilà identifié cet air de parenté que nous découvrions aux lettres contemporaines.

Il n'en pouvait être autrement. Sous le même régime politique, c'est de la même classe d'hommes que sortent les artistes. Quand ils ne peuvent plus célébrer leur vie sociale, parce que celle-ci est devenue une chose morte au lieu d'un principe agissant, ils sont bien obligés de s'en tenir aux valeurs individuelles. Ce sont les plus communes, les plus importantes qui sont exploitées les premières et, l'intoxication esthétique aidant, bientôt les écrivains sont incapables d'y accéder autrement que par l'intermédiaire de leurs prédécesseurs. Ceux qui se refusent à cette sujexion intellectuelle doivent s'en tenir aux circonstances anormales, exceptionnelles qui seules peuvent leur inspirer une œuvre originale, mais qui leur interdisent toute action efficace sur un autre public qu'un petit groupe formé, pour la plus grande partie, d'autres artistes.

Il est impossible d'attendre une révolution littéraire de rien d'autre que d'une révolution sociale. Ce sont les conditions d'existence elles-mêmes qui demandent à être changées. Parce qu'on ne peut demander à un écrivain d'exprimer une vie collective quand celle-ci n'existe pas ou qu'elle est paralysée par un système d'institutions qui a perdu toute valeur. Parce que la littérature a épousé, ou achève de le faire, tout ce que l'expérience individuelle peut lui apporter comme thèmes. Si ce régime se prolongeait, si tout espoir de bouleversement devait être perdu, après le dernier expédient d'un appel au fantastique qui permettrait d'échapper à la réalité, on en serait vite réduit à une littérature d'exégèse et de centons qui, à vrai dire, donnerait une juste idée du stade intellectuel où la société en serait arrivée.

APRES LE COMBAT

par

ISAAC BABEL

Le 31^e attaquait près de Tschesniki. Les escadrons se réunirent dans le bois, près du village et à six heures de l'après-midi nous nous jetâmes sur l'ennemi. Il se tenait sur la colline à quelques trois mille pas de nous. Nous abordâmes au galop, les chevaux hors d'haleine, une sorte de mur sinistrement calme : un rictus blanc au dessus des uniformes sombres. C'étaient des cosaques qui nous avaient trahis et étaient passés dans le camp des polonais au commencement des hostilités : le capitaine Jakovlev était à leur tête. Il les avait formés en carré, le capitaine! et il se tenait lui-même devant eux, ses dents en or brillant au fond de sa bouche, sabre au clair et la barbe étalée sur sa poitrine comme un scapulaire sur un cadavre. Vingt pas plus loin, ses mitrailleuses; elles entrèrent en jeu et plus d'un des nôtres tomba. Nous, avec nos chevaux, nous abordâmes le carré : c'était un mur. Ce fut la déroute.

C'est ainsi qu'ils remportèrent leur sixième victoire. Ils ne pouvaient y croire. Ils étaient vainqueurs, sans plus et ils n'avaient eu qu'à opposer leur rictus à notre élan. Leur capitaine leur avait donné l'ordre de rester sur leurs positions et c'est nous qui reculâmes sans avoir pu tremper nos sabres dans le sang immonde des traîtres.

Cinq mille hommes, notre sixième division toute entière, redescendit la colline. Pas de combat! L'ennemi restait là-haut sans pouvoir croire à sa victoire. Nous, sains et saufs, nous redescendîmes vers la vallée qui était entre les collines, où Winogradov, notre chef de division, faisant bondir son cheval comme un fou, essayait de retenir les cosaques en déroute.

— Liutov, — me cria-t-il, retiens ces hommes, sinon tu vas voir ce que je te...

Là-dessus il enleva son cheval d'un bond et révolva au poing se jeta en hurlant au beau milieu des fuyards. Voulant le suivre, je me portai vers le kirghiz Gulimov que je voyais non loin de moi.

— Arrête, Gulimov, — lui criai-je, tourne ton cheval!

— T'as qu'à le tourner toi-même, ton canasson, grommela Gulimov et ayant surnoiselement jeté un coup d'œil autour de lui, il tira. La balle me frôla les cheveux près de l'oreille. « T'as qu'à tourner ta bête, toi-même », répéta-t-il, plus près de moi, me saisissant aux épaules d'un bras et de l'autre essayant de dégainer. Le sabre tenait bon au fourreau, le kirghiz s'y accrochait tout en regardant autour de lui, et en me tenant toujours de plus en plus fort par les épaules, en se penchant vers moi au point que ses yeux se reflétaient dans les miens.

« Ta bête devant, la mienne ensuite. » Je l'entendis à peine, car il chuchotait tout bas, en même temps qu'il me frappait à la poitrine du pommeau de son sabre qu'il parvint enfin à dégainer. Sentant la mort proche, étouffant, tellement il me tenait pressé contre lui, je frappai le Kirghiz au visage, à toute volée : ce visage, au toucher, était chaud, comme une pierre au soleil et j'y enfonceai mes ongles le plus profon-

dément que je pus. Du sang chaud perla et je le sentis me chatouiller la peau. Je m'éloignai aussitôt de Gulimov, haletant comme après une longue course. Mon cheval, mon inséparable ami, se mit au pas. Je chevauchai sans regarder où j'allais, sans me retourner, jusqu'à ce que je rencontrai Worobiev, le commandant du premier escadron. Il cherchait en vain ses fourriers. Nous continuâmes de concert vers le village de Tschesniki et une fois rendus, nous nous assîmes sur un banc. Puis vint Akinfiev qui avait quitté, avant ses autres compagnons, le champ de bataille révolutionnaire. Sachka, l'infirmière du 31^e régiment de cavalerie nous rejoignit et, plus tard encore, deux commandants détachés à Tschesniki vinrent prendre place à côté de nous, sur le banc. Tous deux étaient renfrognés, silencieux : l'un d'eux était blessé ; il branlait de la tête et clignait continuellement son œil qui était à moitié arraché. Sachka alla à l'ambulance faire son rapport et revint rapidement, tenant une jument par la bride. La jument glissait et patinait dans la boue gluante.

— Où vas-tu ? — lui cria Worobiev. — Viens t'asseoir avec nous, Sachka.

— Je n'ai aucune envie de rester avec vous, — dit Sachka en donnant une claqué à la jument, — absolument aucune envie !

— Alors quoi ? — Worobiev éclata de rire. — Tu as juré de ne plus jamais faire l'amour avec âme qui vive ?

— C'est avec toi que je me suis juré de ne plus le faire, — répondit la femme au commandant, en repoussant la bride qu'elle tenait, — c'est fini de coucher avec toi, Worobiev ; je vous ai tous vu à l'œuvre aujourd'hui, je l'ai vue ta lâcheté telle qu'elle est, commandant !

— Tu as vu ! Tu as vu, — grogna Worobiev, — alors du moment que tu as vu, pourquoi que tu n'as pas fait le coup de feu, toi aussi ?

— Faire le coup de feu ? — cria l'infirmière exaspérée, en arrachant de son bras le brassard sanitaire, — c'est peut-être avec de la charpie que tu voudrais que je tire ?

A ce moment, Akinfiev, le convoyeur aux vivres, avec qui j'avais encore un vieux compte à régler, se mêla à la conversation.

— Ce n'est pas toi qui devais faire le coup de feu, Sachka — dit-il à la femme, — personne ne peut te le reprocher, mais ce que je reproche, moi, à quelqu'un, à un homme, c'est d'attaquer sans même se servir de son pistolet !... Tu as été à l'attaque ? — me cria Akinfiev et son visage se convulsa de rage, — tu as été à l'attaque et tu as trouvé moyen d'épargner tes cartouches ! Avais-tu une raison pour cela ?

— Ne t'occupes pas de cela, Ivan, — répondis-je à Akinfiev. Mais il ne s'arrêta pas et se jeta sur moi de plus belle. L'homme était tout tordu, épileptique par dessus le marché, les côtes démises.

— Alors tu laissais le *polak* tirer sur toi, et toi tu n'en faisais pas autant ? — criait-il, les côtes branlant dans sa cage thoracique. — Avais-tu une raison à cela ?

— Mais oui, — lui répondis-je fermement, — le *polak* tirait sur moi, mais moi je ne tirais pas sur lui.

— Alors tu es un Molokane ? (1) — Akinfiev recula d'un pas.

(1) Molokanes = secte religieuse.

— Je suis Molokane — répétais-je plus fermement encore. — Cela te gène en quelque chose, Ivan ?

— Cela me gène que tu en fasses partie de cette saloperie d'ordure de secte — hurla-t-il sauvagement, — j'ai juré de les tuer tous, ces païens de malheur...

Des soldats étaient accourus au bruit de la dispute et Ivan continua de plus belle à taper sur la secte Molokane. Je m'éloignai, mais il me poursuivit et me frappa du poing dans le dos.

— Tu t'es bien gardé d'user tes cartouches — me hurla-t-il à nouveau dans les oreilles, en tentant de m'ouvrir les lèvres avec ses doigts, — espèce de païen, de traître...

Comme il m'égratignait la bouche et s'attaquait déjà aux gencives, je repoussai l'épileptique et le frappai si brutallement au visage, qu'il alla rouler, sanglant, dans la boue.

Sachka, les seins tout ballotants, se précipita alors vers lui. Elle passa un peu d'eau sur le visage d'Ivan et lui sortit de la bouche une longue dent qui branlait dans ce trou noir, comme un bouleau dans un paysage nocturne.

— Pire que des coqs — dit Sachka, — et dire qu'ils n'ont même pas honte de se manger le nez ! Mais tout ce que je sais, c'est qu'aujourd'hui j'en ai suffisamment vu ; de quoi me boucher les yeux.

Elle parlait avec tristesse. Puis, emmenant le pitoyable Akinfiev, elle s'éloigna pendant que je m'en allai lentement à travers le village de Tschesniki, détrempé par une interminable pluie galicienne.

Le village suintait et se gorgeait d'eau. Dans des crevasses on voyait l'inconsolable blessure de la terre glaise rouge. Les premières étoiles brillaient au-dessus de ma tête ou se perdaient dans des nuages. La pluie, fouettait inlassablement les saules. La nuit venait, envahissant le ciel comme une nuée d'oiseaux, les ténèbres me couvrirent les épaules de leur chape humide. Je me sentais faible, écrasé sous le poids d'une incompréhensible tristesse et j'allais toujours plus loin, en priant ma bonne fortune de m'enseigner cet art, le plus simple, — l'art de tuer un homme.

ZOO

LETTRERS OU IL N'EST PAS QUESTION D'AMOUR

par

VICTOR CHKLOVSKY

Lettre cinquième

Contenant la description de Rémisov, Aléxeï Michaïlovitch et de sa façon de monter l'eau au quatrième étage, au moyen de bouteilles. Il y est également question des us, coutumes, et règles du grand Ordre des Singes. J'y ai joint aussi des remarques théoriques sur le rôle de l'élément original dans la création artistique.

Sais-tu que le roi des singes Asika — Aléxeï Rémisov (1) — a de nouveau des ennuis : on veut l'expulser de son logement. On ne veut, à aucun prix, laisser un homme vivre tranquillement, à sa guise.

En hiver 1919, Rémisov vivait à Petersbourg et voilà, tout à coup, qu'il prend envie à sa conduite d'eau d'éclater.

N'importe quel homme eut été ennuyé !

Mais Rémisov, lui, récolta chez tous ses amis des flacons, des fioles pharmaceutiques, des bouteilles de vin, et autres récipients; le tout sans opérer de distinction. Il les disposa dans sa chambre, sur le tapis, par compagnies, et, les prenant deux à la fois, descendit chercher l'eau à la cour. Avec ce système, on mettait une semaine à rapporter l'eau nécessaire pour la journée.

Très incommode, — mais si amusant !

Le genre de vie de Rémisov, — il l'organisa lui-même, par ses propres moyens, — est très incomode, mais, en compensation, amusant. Il est de petite taille, ses cheveux sont abondants et poussent tout droit, — on dirait d'un hérisson. Il se vouté et ses lèvres sont d'un rouge, d'un rouge... le nez est retroussé, épataé; et tout cela, — est intentionnel.

Quant à son passeport, il est couvert de signes simiesques. Bien avant que sa conduite d'eau n'éclatât, Rémisov s'isola des hommes, — il savait déjà que c'étaient de drôles d'oiseaux — et se tourna vers le grand peuple des singes.

Le grand Ordre des Singes a été organisé par Rémisov à l'instar de l'Ordre maçonnique russe. Blok en fit partie; maintenant, c'est Kousmine qui remplit les fonctions de musicien du Grand Tribunal Libre des Singes, et quant à Grebgine, — celui-là, c'est l'ami-compère de tous les singes et il a grade de « super-prince »; ceci pendant ces temps de famine et de guerre.

Et moi, admis à faire partie de cette conspiration de singes, je me suis décerné le titre de « petit singe à queue courte ». Pour ce qui est de la queue, je me la suis rasée moi-même avant d'aller m'enrôler dans l'armée Rouge à Chersone. Comme toi, tu es super-étrangère et que tes valises même ignorent que leur propriétaire fut élevée par une sibérienne, la Stecha aux joues rouges, il faut que je te dise que notre grand peuple de singes, le peuple des déserteurs de la vie, a un véritable roi. Un roi bien mérité.

Rémisov a une femme, très russe, très blonde, de belle taille : Serafina Pavlovna Rémisov-Dovguello; elle provoque l'étonnement à Berlin comme un nègre à Moscou au temps du bon tsar Alexeï Michailovitch, tant elle est blanche et russe. Rémisov, lui aussi, s'appelle Alexeï Michailovitch. Il m'a dit un jour :

— Je ne peux plus commencer un roman par : « Ivan Ivanovitch était assis à sa table... »

Comme j'ai beaucoup d'estime pour toi, je veux te dévoiler ce petit mystère.

Comme l'herbe est mangée par la vache, ainsi on voit les thèmes litté-

(1) Rémisov = écrivain russe contemporain.



« L' Internationale »



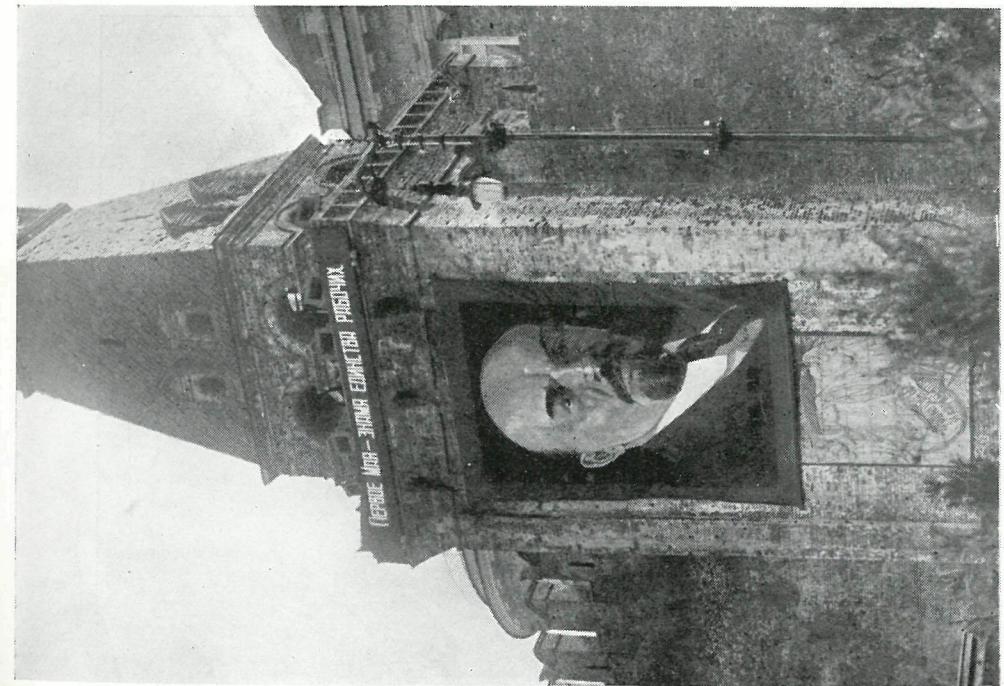
Mort de Lénine



Le Mausolée

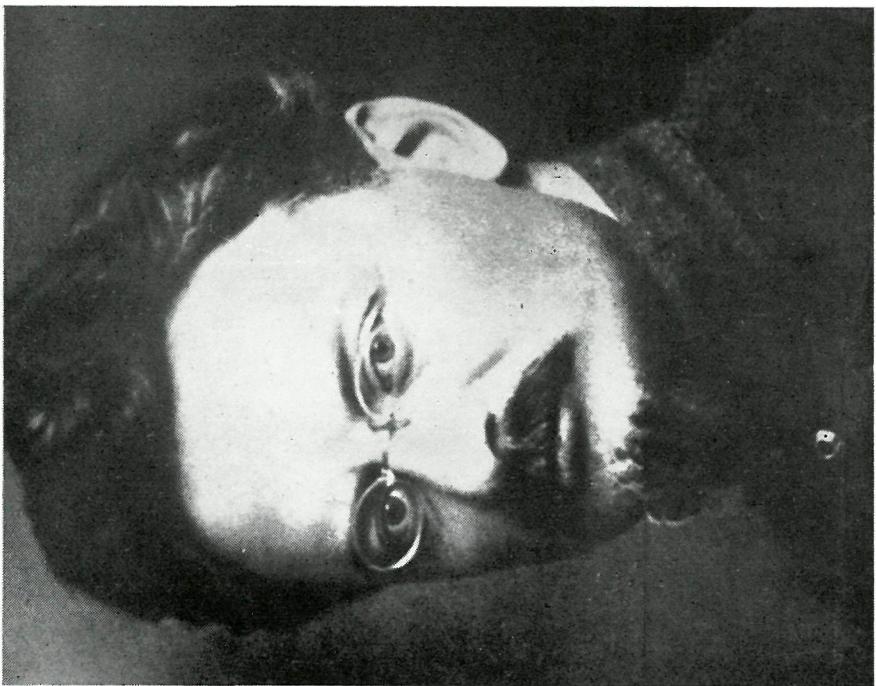


L'image de Lénine





Trotsky



Léon

raires être grignotés, les genres s'user et passer de mode. Un écrivain ne saurait brouter toujours à la même place : il est nomade et il aime à changer de prairie, accompagné de son troupeau et de sa femme.

Notre grande armée de singes vit comme le chat de Kipling qui rôde sur les toits, — « par lui-même ».

Après vous être habillés, vous sortez et vos jours se suivent. Vous êtes remplis de traditions, en amour aussi bien que dans le crime. L'armée des singes ne passe pas la nuit au même endroit où elle s'est nourrie et elle ne prend pas son thé matinal là où elle a dormi. Elle est toujours sans gîte.

Notre but, — c'est la création d'éléments nouveaux. Rémisov tente actuellement d'écrire un livre sans sujet et sans que le sort de l'homme en soit la base initiale. Tantôt il rassemble des citations, — c'est *La Russie à travers ses livres* et c'est un livre fait d'extraits d'autres livres, tantôt il s'inspire des lettres de Rozanov.

On ne peut plus écrire un livre d'après les anciennes méthodes. Belii le sait bien, Rozanov le savait, Gorki le sait aussi, lorsqu'il ne songe pas aux synthèses et moi aussi je le sais, moi, le « petit singe à queue courte ». Nous avons introduit dans notre œuvre ce quelque chose d'intime qui a nom et prénom, poussé par ce besoin de renouveler l'art. Le Salomon Kaploun de la dernière nouvelle de Rémisov et Maria Fedorovna d'Andréev, dans ses lamentations sur Blok, — ce sont les nécessités d'une certaine tendance littéraire.

L'armée des singes fait son service. J'ai traversé ta vie d'un trajet de cheval du jeu d'échecs : comment cela s'est passé et ce qu'il en est maintenant, — tu le sais. Mais, Alik, tu es promise à mon livre comme Isaac le fût au bûcher monté par Abraham. Et sais-tu, Alik, que le « a » qu'il y a en trop dans le nom d'Abraham, lui fut octroyé par Dieu en signe de grand amour. Un son supplémentaire aura paru, même à Dieu, un beau cadeau!

Mais au fond, tu ne seras pas victime, car c'est moi, victime expiatoire, brebis innocente, qui me suis pris dans les ronces!

La chambre de Rémisov est toute remplie de poupées et de diablotins et Rémisov, de sa place, fait faire tout le monde en levant le doigt : « attention, — la propriétaire! ». Il ne craint pas sa propriétaire, — il joue!

Les trottoirs semblent étroits aux singes libres, la vie leur paraît étrange et les femmes des hommes leur sont incompréhensibles. L'existence devient terrible, brutale, inflexible. Aussi nous transformons la vie en anecdotes.

Nous installons, entre le monde et nous, d'autres petits mondes qui nous appartiennent, — des ménageries.

Nous voulons la liberté.

Rémisov vit grâce à ces méthodes artistiques.

Je cesse d'écrire, car il me faut courir à la confiserie « Mierike », acheter de la tarte. Quelqu'un va venir tout à l'heure, — alors il me faut de la tarte. Ensuite, il faut que je passe chez quelqu'un, que j'aille chercher de l'argent, vendre un livre, bavarder avec de jeunes écrivains. Cela ne fait rien : dans un ménage de singe tout s'arrange. L'édition de la tour de Babel nous est plus facile que l'entrée au Parle-

ment, nous savons où inscrire nos offenses et quant aux « appas » et aux « frimas », ils vont chez nous par paires, tant ils riment bien.

Je n'échangerais pas mon métier d'écrivain, mes libres randonnées au-dessus des toits, ni contre un complet européen, ni contre des bottes cirées, ni contre de la monnaie à change élevé, ni même contre Alia.

Lettre septième

avec un remerciement pour des fleurs accompagnant une lettre. C'est la troisième lettre d'Alia.

Et je t'écris! Mon petit tartare chéri, merci pour les fleurs. La chambre est toute saturée et sursaturée d'odeur; je ne voulais pas aller me coucher tant j'avais de regret de les quitter.

Dans cette chambre stupide pleine de colonnes, de panoplies et de hiboux empaillés, je me sens chez moi.

Sa chaleur, son parfum et sa tranquillité m'appartiennent.

Je les emporterai comme des reflets dans un miroir ; on s'en éloigne — plus rien, on revient, on regarde — ils sont de nouveau là.

Et l'on n'arrive pas à croire que c'est uniquement grâce à nous et par nous qu'ils vivent dans ce miroir.

Ce dont j'ai le plus envie, maintenant, c'est que l'été vienne et que tout ce qui s'est passé ne soit plus.

Que je sois jeune et forte.

C'est alors seulement que de la rencontre d'un crocodile et d'un enfant, l'enfant sortira seul et je serai si heureuse.

Je ne suis pas une femme fatale. Je suis — Alia, toute rose et toute en fossettes.

Et c'est tout.

Je t'embrasse, je m'endors.

Alia.

Lettre neuvième

où il est question d'une inondation à Berlin; en réalité, cette lettre n'est que la matérialisation d'un rêve : l'auteur s'y efforce d'être gai et frivole, mais je suis persuadé qu'il ne saura tenir ce rôle que jusqu'à la lettre suivante.

Quel vent, Alik! Quel vent!

Le vent balance les aiguilles du cadran de la Gedächtniskirche.

A Piter, (1) quand il fait un pareil vent, l'eau monte, Alik! Les jours comme celui-ci, le carillon sonne tous les quarts d'heure à la forteresse de Pierre et Paul; mais personne ne l'écoute.

On compte les coups de canon.

(1) Piter. — Diminutif familier de Petersbourg.

Le canon tonne! Une fois! Une, deux. Une, deux, trois...

Onze fois!

L'inondation.

Le vent tiède qui souffle sur Piter, lui amène l'eau de la Neva.

Je suis heureux! Et l'eau monte toujours! Et le vent qui souffle dans la rue, Alik, c'est le vent printanier, le nôtre, celui de notre Piter.

L'eau monte!

Elle a inondé tout Berlin et le train de l'Undergrund flotte dans son tunnel, comme une anguille crevée, le ventre en l'air.

Elle a enlevé des aquariums tous les poissons et tous les crocodiles.

Les crocodiles flottent, encore tout engourdis, se plaignant du froid, et l'eau envahit l'escalier.

11 pieds. Elle entre dans la chambre. L'eau entre tout doucement dans la chambre d'Alia : il n'y a pas de place dans l'escalier pour prendre de l'élan. Mais dans la chambre, l'eau est reçue par les mules d'Alia. Et voici le dialogue.

Les mules. — Pourquoi êtes-vous venue? Alik dort encore. (Elles t'aiment bien, tes mules!)

L'eau (à voix basse). — 11 pieds, mesdames les mules! Tout Berlin nage le ventre en l'air; on ne voit plus, sur l'eau, que des billets de mille marks. Nous, nous sommes le rêve matérialisé. Dites à Alia qu'elle est de nouveau dans une île. Sa maison a une ceinture d'eau.

Les mules. — Ne plaisantez pas! Alia dort! Hautes eaux stupides! Alia est fatiguée. Alia n'a pas besoin de fleurs; elle ne veut que leur parfum. Alia ne veut de l'amour que l'odeur de l'amour et sa tendresse. Elle ne saurait supporter un plus lourd fardeau.

L'eau. — Oh! gentes dames, mules d'Alia. 11 pieds. L'eau monte. Le canon tonne. Un vent tiède souffle vers nous et nous empêche de retourner à la mer. Le vent tiède d'un véritable amour. 11 pieds. Le vent est si fort que les arbres plient jusqu'à terre.

Les mules. — Oh! eau d'un moulin lointain. C'est si laid, que de se servir en amour du droit du plus fort!

L'eau. — Des droits d'un grand amour?

Les mules. — Même d'un grand amour! Oui! Ne la torture pas avec ta force. Elle n'a pas besoin d'une vie pareille. Elle, mon petit Alik, elle aime tant la danse parce que c'est le reflet de l'amour. Aimez Alia et non votre amour.

Et l'eau se retire, en trainant pesamment, sur le parquet, une serviette bourrée d'épreuves d'imprimerie. A l'instant où elle disparaît, l'une des mules dit à l'autre :

— Ah! ces hommes de lettres.

Les mules ne sont pas méchantes, mais elles sont deux; et deux femmes qui sont si longtemps restées l'une près de l'autre, ne peuvent se retenir de bavarder.

J'ai écrit cette lettre et je l'ai copiée. Dorénavant, je les copierai toutes, en ton honneur.

C'est ainsi que Dieu commit un arc-en-ciel, en l'honneur de l'Inondation Universelle.

LE CALME DON

par

MICHAIL CHOLOKHOV

(Fragment)

« KARLA MARS » (1)

Le soir, dans la chambre que Stockman louait chez Loukechka la Bigle, il y avait toujours du monde. Christonia venait, Valète s'aménait du moulin, un veston graisseux jeté sur les épaules, Davidka le rigueur qui était sans travail depuis trois mois, le mécanicien Kotliarov, Ivan Alexeïevitch, Filka le sabotier qui venait rarement et le plus assidu, Michka Kochevoï, un tout jeune cosaque.

On commença par faire quelques parties de cartes, puis doucement, sans en avoir l'air, Stockman leur glissa un bouquin de Nekrassov. On lut à haute voix : ça plaisait. On passa à Nikitine et vers la Noël, Stockman proposa de lire certain petit cahier suspect, défraîchi et sans couverture.

— Tout juste bon à faire une soupe aux nouilles! Salement graisseux!... Mais, ni Christonia qui éclata d'un rire puissant, ni le clair sourire de Davidka, n'intimidèrent Stockman qui dit, après qu'on eut ri :

— Lis-le, Michka! Il s'agit de cosaques. C'est intéressant.
Kochevoï, sa mèche dorée penchée au-dessus de la table, épela soigneusement :

« Précis historique de la vie des cosaques du Don », — puis jeta un regard autour de lui et cligna des yeux.

— Lis donc!, lui dit Ivan Alexeïevitch.
Trois soirs d'affilée on resta dessus. Il s'agissait de Pougatcheff, de vie libre, de Stenka Rasine et de Vassili Boulavine.

On arriva peu à peu aux temps modernes. Simplement et sans colère, l'auteur critiquait la misérable vie des cosaques, se moquait des usages et des lois, du Gouvernement, des cosaques eux-mêmes qui consentaient à devenir mercenaires. On s'échauffa. On se disputa. Christonia gueula, la tête sous la poutre du plafond. Stockman, assis près de la porte, fumait dans son fume-cigarettes d'os cerclé d'anneaux; seuls ses yeux riaient.

— Ce n'est que juste! C'est exact, ça! hurlait Christonia.
— C'est pas notre faute; on pousse les cosaques à faire tout ça, gesticulait avec incertitude Kochevoï et son beau visage aux yeux sombres se ridait.

Il était costaud, également large des épaules et des hanches et semblait tout carré : sur cette carrière de fonte, le cou rouge brique était bien planté et sur ce cou, on était étonné de voir si bien campée une petite tête aux traits presque féminins, aux joues mates, à la petite bouche ferme, et aux yeux sombres sous la masse dorée des cheveux bouclés.

(1) Karla Mars. — Karl Marx, déformation populaire et personnelle.

Le mécanicien Ivan Alexeïevitch, un grand cosaque à fortes mâchoires, discutait furieusement. Chaque pouce de son corps ossu était imprégné des vieilles traditions cosaques. Il les défendait, et se jetant sur Christonia, ses gros yeux ronds tout allumés :

— T'es devenu un cul-terreux, Christonia, laisse donc, quoi!... T'as pas seulement un seau de sang cosaque, — tout juste une petite goutte de rien du tout! Ta mère, elle t'a eu d'un marchand de Voronège...

— Imbécile que tu es!... Mon vieux! tu parles d'un imbécile! — gueulait Christonia — j'suis pour la vérité vraie, moi...

— J'ai pas servi dans le régiment d'un ataman, moi! — ricanait Ivan Alexeïevitch. — C'est bon pour les gens qui y sont : autant d'hommes — autant d'imbéciles!...

— Et dans les régiments réguliers, tu crois qu'on n'en trouve pas d'imbéciles?

— Ferme-la, paysan!

— Et les paysans, c'est pas des hommes?

— Ben, non! Voilà : les paysans c'est foutu avec de l'écorce, et noué avec des ramilles...

— Et bien, vieux, quand j'ai servi à Petersbourg, j'en ai t'y vu là-bas des trucs! Exemple, une fois — racontait Christonia en appuyant sur la dernière lettre des mots — nous étions de garde au palais, et en dehors que nous la prenions cette garde-là, et en dedans. Dehors, c'est à cheval qu'on s'balladait autour de l'enceinte : deux dans un sens, deux dans l'autre. Et si qu'on s'encontre, on s'demande : — Ça va? Pas de péfard?

— Non, — qu'il dit, l'autre — tout va bien! — Et on s'en va chacun d'son côté, et pour ce qui est d'tailler une bavette, y a pas moyen! Et puis, il fallait se ressembler, aller de pair, quoi : si qu't'étais à la porte principale, où on est à deux, on te choisissait pour que tu sois pareil à l'autre. T'étais noir d'poil, on t'goupillait avec un noir, si qu't'étais clair, vas y avec un clair. Et pas seulement pour ce qui est du poil, mais qu'la figure elle se ressemble, qu'on voulait. Exemple : une fois le barbier, il dut me faire une barbe rouge avec toutes ces chinoiseries. J'devois prendre la garde avec Nikiphore Meschtcheriakof; c'était un p'tit gars de notre détachement, de la *stanitsa* Tepiokinskaïa qu'il venait, — et c'était un gars, que le diable l'emporte, d'une espèce de couleur comme ça, qu'on aurait dit du feu. Peste soit d'ses tifs — on aurait dit du véritable feu. Et on a cherché, et on a cherché : pas moyen d'trouver un autre d'ce jus-là. Alors, le *sotnik* Barkine i'mdit comme ça : — Va chez l'barbier et qu'en cinq sec tu sois comme l'autre phénomène là! — J'y vas; — i'm'travaille, i'm'arrange. Et pis, c'est quand j'me suis vu dans une glace, que l'coeur i'm'fit « floc » en dedans d'la poitrine : du feu, du vrai feu véritable, — y avait pas à tortiller!... J'm'attrape cette barbe-là avec la main, — j'sens mes doigts qui en brûlent!... Oui! vieux...

— Allons, t'emmelle pas la langue! De quoi qu't'as commencé à parler?
— Du peuple que j'parlais!

— Alors achève, bon Dieu, ou quoi!... Le v'là qui parle de sa barbe maintenant. On se fout de ta barbe!

— Alors j'disais donc : voilà-t'y pas qu'not' tour vient de prendre la garde montée. J'la prends avec un copain et tout à coup, à un tournant

on voit v'nir des étudiants. Et y en avait-il, y en avait-il!... Dès qu'i nous voient, i'commencent à gueuler : Ha! - a - a - a - a! Et pis, encore une fois : Ha! - a - a - a! On n'a pas eu l'temps d'dire ouf, pour ainsi dire, qu'nous étions entourés. — Quoi qu'veux faites là, les cosaques? — Alors moi, j'leur réponds : — On monte la garde, nous autres, et toi, — laisse ma bride tranquille, sinon... — et j'attrape là-d'ssus mon sabre. Et lui, qu'i m'dit, alors : — Toi, l'cosaque, n'aie pas peur, j'suis moi aussi de la *stanitsa* Kamenskaïa et j'étudie, ici, à l'université... ou quelque chose dans c'genre qu'i m'dit. Pour l'coup, nous continuons not'route et voilà-t'i pas qu'un d'eux, qu'avait un grand tarin d'nez, i'm'donne dix roubles et nous dit : — Buvez un coup, les cosaques, pour la santé d'défunt mon père. — Il nous passe donc la galette et sort d'sa serviette un portrait : — Voilà, qu'i dit, mon paternel en sa personne naturelle, — gardez le en souvenir d'lui! — Quoi faire, — on peut pas refuser tout d'même; on l'prend avec. Les étudiants y s'en vont et d'nouveau : Ha! - a - a - a! Nous, alors, on va plus loin, par la perspective Nevsky. Dla porte de derrière du palais, voilà v'nir, au galop, l'sotnik avec ses hommes. Il arrive : — Quoi qu'y a? — Moi, j'y réponds : — Des étudiants qui nous ont entouré et ont commencé à blaguer, alors nous avons voulu les arranger à coups d'sabre — comme il se doit — mais i'nous ont lâchés et n'sommes partis alors. — On fait la r'lève et nous, on va dire au margis : — Ecoutez, Loukitch, comment qu'on fait des affaires : nous avons fait dix roubles, nous autres; et il faudra les boire à la santé d'ce particulier-là, — et on lui montre l'image. L'margis i'nous apporte dla vodka et deux jours ronds on n'a pas dessoulé. C'est plus tard, seulement, qu'on a su qu'on nous avait joué un tour de cochon : l'étudiant, cette charogne à grand nez, au lieu d'son paternel i'nous avait refilé l'portrait du plus grand émeutier dla terre, et allemand, encore!... Et moi qui l'avais, pour respecter sa mémoire, pendu au-d'ssus d'mon lit : j'avais beau regarder l'portrait, — une barbe grise et un air d'tout l'monde, convenable, un marchand comme qui dirait! Et l'sotnik qui regarde, i'm'dit comme ça : — D'où qu't'as sorti ce portrait, eh! toi... — Comme ci, et comme ça, — que j'y réponds. Et voilà-t-i pas qu'i commence à m'enguirlander et pis, c'est sur la gueule qu'i m'fout : une fois, deux fois, et pis vas'y, encore... — T'sais pas, — qu'i gueule — qu'c'est leur chef à eux, l'fameux Karla!... — pas moyen d'retenir l'nom... Comment qu'c'est son nom, déjà?... Que Dieu m'prête mémoire!...

— Karl Marx? — souffla Stockman, le visage plissé en un sourire.
— C'est ça!... Lui même, Karla Mars!... — se réjouit Christonia.
— Tu parles s'il nous a eus, qu'sa mère s'casse un membre ou deux! Parfois, au corps de garde, l'tzarevitch lui-même venait avec ses gouverneurs. Quoi qu'i aurait dit, s'il l'avait vu?...
— Et toi qui te fous toujours des paysans! T'as vu comment qu'on t'a ferré, toi? — rigolait Ivan Alexeievitch.
— Oui, mais on a bu les dix roubles!... C'avait beau être à la santé d'Karla, du barbu... on les a bus tout d'même!...
— Il faut toujours boire à sa santé — sourit Stockman, en jouant avec l'anneau de son fume-cigarettes en os, tout brûlé.
— Et quoi qu'il a fait de beau? — demanda Kochévoï.

— Je vous le raconterai une autre fois; il est trop tard aujourd'hui — dit Stockman en faisant sauter du plat de la main le mégot resté dans son fume-cigarettes.

Dans le petit cagibi de Loukechka la Bigle, il se forma ainsi, après de longs triages et de nombreux essais, un noyau de dix cosaques. Stockman en était le cœur. Il suivait, obstiné, une voie connue de lui seul. Il rongeait, comme le ver ronge le bois, les idées simples et les habitudes anciennes, inculquant le dégoût et la haine pour l'état de choses existant. Pour commencer, il buta contre le froid acier de la méfiance, mais il ne reculait jamais et finissait par percer.

Il sema le grain du mécontentement. Et qui aurait dit, que quatre années plus tard, il en sortirait, de ce faible grain tout ridé, un germe neuf, fort et vivace?

OU IL EST QUESTION D'UN PANTALON, D'UNE VESTE ET DE POIS DE SENTEUR

par

ILYA EHRENBURG

Les marins, lorsqu'ils sont vieux et possèdent quelques économies, achètent une petite maison toute couverte de vigne sauvage ou même de lierre. Ils y jouissent, officiellement du bonheur d'être en famille. On prétend qu'ils y élèvent des poules Brahma-poutra, jouent avec leurs petits-enfants au jeu de quilles et respirent des pois de senteur. Du moins, les écrivains charitables terminent habituellement ainsi les romans d'aventures. C'est touchant et cela rassure les gens casaniers : pourquoi donc naviguer, être ballotté par tous les vents, pourquoi sombrer, si l'on peut commencer immédiatement par ces mêmes pois de senteur?

Pourtant les constatations des proches de ces marins ne correspondent pas toujours aux épilogues bucoliques des romans. Il apparaît que les vieux loups de mer sont particulièrement désagréables. Ils ne peuvent jamais rester en place. Ils fatiguent et les petits-enfants et les Brahma-poutras. Ils trouvent même moyen de grogner devant les pois de senteur! Voyez-vous! c'est que les algues et le goudron ont un meilleur parfum... Ils fabriquent de petits navires jouets prétendument pour leurs petits-enfants, et sans qu'il y ait à proximité la moindre flaqué d'eau : mais les enfants préfèrent jouer aux quilles, laissant les vieux s'amuser tout seuls avec leurs mâts d'allumettes. Et quant aux anecdotes!... Ayant entendu, une fois de plus, l'histoire du typhon par le 47^e degré de longitude ou celle du mousse qui crie : « Capitaine, nous n'avons plus d'eau potable! » — les brahma-poutras gloussent indignés : « Ça suffit! brave homme, ça suffit... vous feriez mieux de nettoyer le poulailler, du moment que vous n'êtes même pas capable de porter un œuf... »

Les écrivains ont maintenant, à Moscou, un grand immeuble : la Villa

Herzen. On y trouve tout ce que l'on veut : et des discussions et des vins de Crimée et des pelouses ombragées. Les rayons sont garnis de centaines de nouveaux romans. Tout y est solide et soigné. Les écrivains en sont aux « Recueils d'œuvres complètes » et les éditeurs à une présentation décente. Leurs droits d'auteur ont augmenté. On rencontre des écrivains dans de bons restaurants, aux courses, même dans des villes d'eau. En un mot, les poésies de senteur donnent en plein. C'est leur droit strict. Peut-on rendre une fleur responsable de ce qu'elle sent bon et qu'elle n'est pas féroce.

L'été passé, à la Maison des Ecrivains, devant une bouteille de vin de Crimée (que faire d'autre — je ne joue pas au tennis) je parlai plus d'une fois, avec des amis, des années écoulées. Nous n'avons pas encore de petits-enfants et c'est pour cela que les récits des typhons nous restent pour compte. Il est vrai que les petits-enfants grandissent. Ils méprisent ce « gâtisme romantique ». L'histoire commence pour eux en l'année 1921, lorsqu'on procéda à la révision des canalisations et lorsque le Gosisdat (Imprimerie Nationale) édita le premier roman. Ils ont, bien entendu, raison, et je les respecte infiniment. Mais pour ce qui est du vin, nous le buvions sans eux.

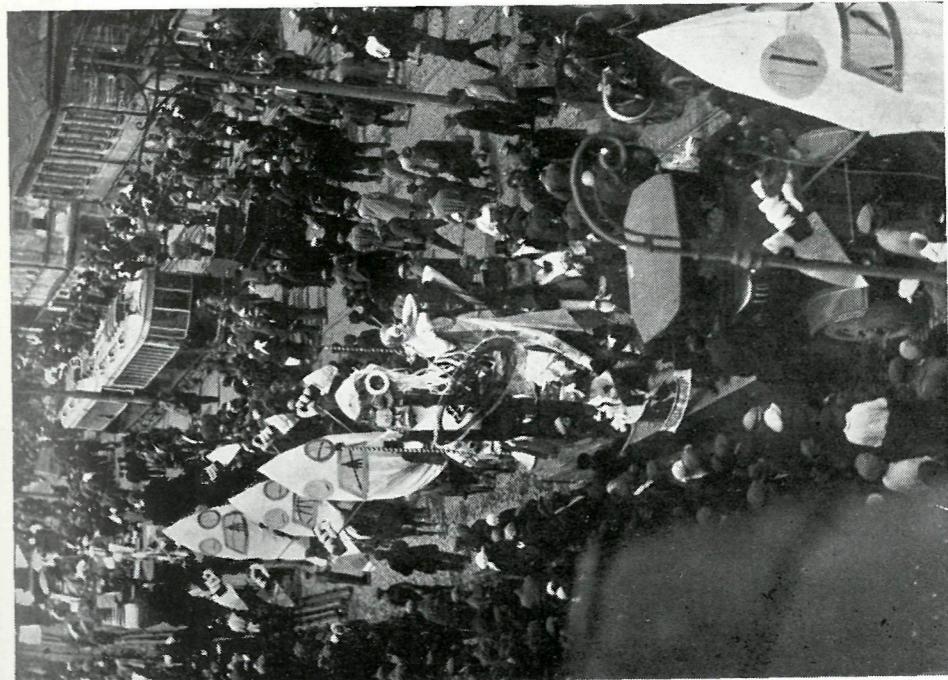
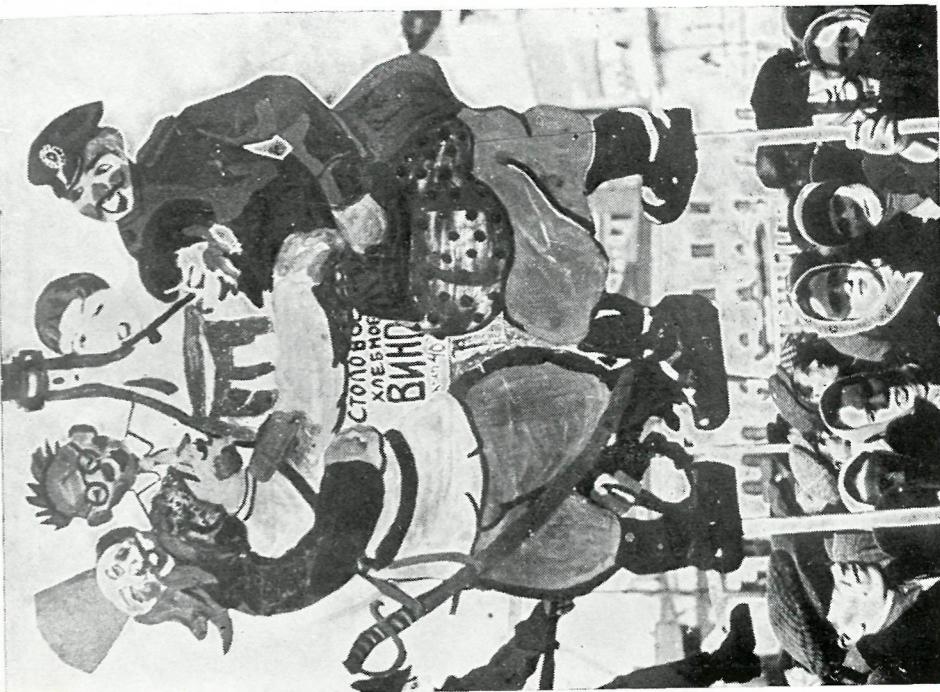
Nous pouvions, ainsi, nous souvenir tout notre soûl de ces années merveilleuses que les historiens baptisèrent « sombres », « tragiques » ou « fatales ». Nous avons le droit de leur décerner d'autres épithètes, car nous les avons vécues et non seulement étudiées. Peut-être, un jour, lorsque le souvenir du sel s'évaporera de nos coeurs, et que le glouissement des brahmapoutras sera par trop insistant, l'un de nous décrira ces années extraordinaires. Pour le moment, elles sont trop proches encore pour que nous puissions les transformer en histoires, et en même temps elles sont trop lointaines, et personne ne veut nous croire lorsque nous en parlons comme des années ordinaires du calendrier.

Aussi, pour le moment, il ne nous reste qu'à en sourire. C'est pourquoi, je ne veux pas vous parler maintenant de ces merveilleuses nuits d'hiver, durant lesquelles, au dire de Pasternak, à travers Moscou gelé et affamé, le Kremlin chassé par l'Histoire, partait tel une nef à la dérive.

Non, je veux vous parler de quelque chose de tout à fait bête : d'un pantalon.

En automne 20, je vins à Moscou, fuyant l'armée de Wrangel. Ce fut un voyage aussi long qu'amusant. Je voguai d'abord sur une péniche chargée de sel. Je roulaï en automobile, en train blindé, en wagon à bestiaux. Et puis, au fond, il est inutile que je le raconte maintenant. C'est encore une histoire de typhon, et moi, je veux parler simplement d'un pantalon. Trois semaines passèrent, peut-être quatre, et je parvins enfin jusqu'à Moscou. J'eus même le loisir de participer à une soirée littéraire, de faire un petit séjour à la Tcheka et même de trouver une chambre. J'administrais les Théâtres pour les enfants de la République et je forgeais avec ardeur, tout comme un autre, les projets les plus grandioses. On me délivrait quotidiennement, pour ma part, deux bonbons anglais au lieu de sucre. J'aurais pu vivre comme un roi; le seul inconvénient, c'était mon pantalon. Tout s'use à la longue : le complet que j'avais acheté à Paris, la veille de la Révolution, eut le temps de

La propagande



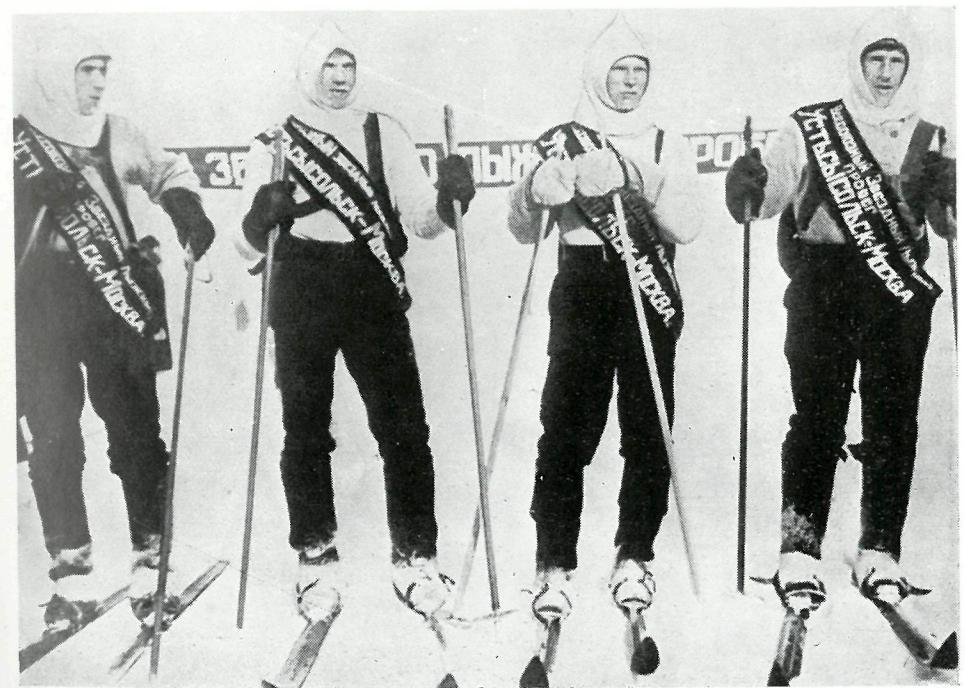
Dans les rues de Moscou : Capitalistes, popes, kulaks, bureaucrates et nomenklatura caricaturés dans les cortèges populaires



Salle de lecture en plein air pour les paysans



Démonstration contre la guerre



Pour la culture physique



Stand de propagande



Un meeting

s'user durant les trois années de tourmentes historiques. Le veston tenait encore le coup, mais le pantalon s'en allait en morceaux. Je portais un pardessus d'été qui ressemblait fort à une houppelande râpée. Il est vrai que j'aime beaucoup Gogol, mais les réminiscences littéraires n'ont jamais réussi à consoler quelqu'un. L'évocation de ce cher Akakii Akakiëvitch m'attendrissait sans me réchauffer. Mais enfin, je parvenais à m'accommoder de mon pardessus. Il fait froid dites-vous? Que voulez-vous, c'est le climat de notre pays! Ma chambre n'avait pas de poêle et, durant la nuit, l'eau de la cruche se couvrait d'une pellicule de glace. Mais le pantalon!... Est-ce qu'en 1920, un homme raisonnable peut se promener en pans de chemise? Après réflexion, je fus contraint de répondre par la négative. La vie devenait extrêmement compliquée.

Je travaillais en pardessus, évitant attentivement tout geste brusque qui (pendant l'élaboration de quelque projet particulièrement captivant, intéressant l'édification d'un millier de nouveaux Théâtres pour les enfants) aurait pu en entrebailler les pans. Autour de moi il n'y avait que des femmes : et ce n'étaient même pas des communistes, mais des poétesses et des frobeliennes. Une fois, j'allai rendre visite à un certain commissaire de la marine qui logeait à l'hôtel de la *Flotte Rouge*. C'était un homme extrêmement occupé qui écrivait des pièces pour les enfants des écoles, traitant de la vie des seiches et des intrigues des mencheviks. Le commissaire avait préparé des beignets et du tabac. Il me reçut très cordialement, me montrant immédiatement la grande attraction de la soirée : le radiateur allumé. Il y avait longtemps que je n'avais rien vu de pareil. Complètement pétrifié, je ne sus même pas dire bonjour à l'amie du commissaire. Je n'avais d'yeux que pour les pipes, les beignets et le tabac. Et que pensez-vous que fit l'hôte? Il se mit à me débarrasser de ma houppelande : « Déshabillez-vous donc! il fait bon chez nous! » Je n'eus que le temps de l'arrêter d'un cri plein d'effroi : « Non! non! laissez; je préfère rester en pardessus! » Et je suis resté ainsi jusqu'à deux heures du matin. Ils ont dû conclure que j'étais un « original de Paris ».

Je vécus pourtant des minutes plus difficiles encore. Dans ces années-là, j'étais grand amateur de spectacles. Et sans parler de grand art, il faisait bon dans les théâtres, et clair, et chaud. J'entrais librement, comme j'étais, au Théâtre Meyerhold, entre une haie de soldats rouges, qui, à la fin du spectacle, se conformant sans doute aux principes de la *commedia del arte*, montaient sur la scène à la grande joie de la foule. Mais on m'arrêta au Théâtre Kamerny. J'avais beau déployer sous le nez du préposé au contrôle un interminable papier officiel, celui-ci ne faisait que répondre sombrement : « Il est interdit d'entrer habillé dans la salle. » A l'entendre, on aurait dit que le monde n'avait pas changé! On donnait la *Princesse Brambilla*. Je regardai par une fente les masques de carnaval, soupirai, et m'en fus à la maison.

Pendant ce temps-là, l'hiver vint, le conscientieux hiver moscovite avec ses pelisses et ses tas de neige. Ma houppelande râpée me semblait aussi légère qu'une mantille de dentelle sur les épaules d'une belle de Séville. Je me mis à tousser et à éternuer. Qui sait, comment tout cela aurait fini, si un camarade plein d'autorité ne m'avait conseillé : « Allez voir Kamenev, il vous arrangera cela. »

J'ai hésité longtemps : comment puis-je aller importuner Kamenev lui-même, pour une question de pantalon ? Mais un ridicule amour-propre me poussait à cette action téméraire : il est impossible à un homme de se promener jambes nues... L. B. Kamenev était, à ce moment-là, président du Soviet de Moscou et les moscovites l'appelaient en riant, le « Lord-Maire ». Je mis longtemps à obtenir une audience. Enfin, une secrétaire compatissante, qui, épant mes mouvements précautionneux, dut deviner vraisemblablement toute l'urgence de mon cas, m'annonça : « Demain le camarade Kamenev vous recevra à 2 h. 1/2. »

J'entrai courageusement dans son bureau, jetai un coup d'œil sur la table à écrire, le presse-papier, le bloc-notes, les armoires, et, évidemment, me troublai immédiatement. Kamenev me reçut très aimablement. Bien que je ne fusse, dans ces temps-là, qu'un poète débutant, il me parla de mes vers, me demandant si je travaillais et à quoi ? La conversation revêtait ainsi un caractère strictement littéraire. Je sentais qu'il fallait me décider et ne le pouvais pas. Le mot pantalon n'arrivait pas à sortir. Le bureau de Kamenev donnait sur la place des Soviets. La poésie du décor ne cadrait pas du tout avec mon trivial souhait d'une paire de pantalons. J'aurais eu à demander une chose plus grave, je me serai décidé tout de suite. Je pouvais bien, pourtant, être un comte quelconque, dépossédé de ses terres. Il est aisément de dire : « Rendez-moi donc cinq propriétés. » Mais comment expliquer à un homme occupé à un remaniement mondial que mon pantalon rend l'âme ?

Un douloureux silence commença. Je ne sais si je rougissais ou pâlissais : il n'était pas question de couleur. Enfin, balbutiant, je prononçai le mot vil et bas, oui, oui, bas : une heure auparavant le pantalon me semblait être une chose merveilleuse, je me réconfortais à grand renfort de principes esthétiques tirés du « constructivisme » et de précédents de l'Histoire du costume, mais maintenant je percevais toute la vulgarité de cette fourche de drap.

Kamenev se mit à me consoler. « Nous arrangerons cela ! » — Puis, m'ayant examiné, il dit : « Mais vous avez aussi besoin d'un pardessus, et non seulement d'un complet ! » Je retins une forte envie d'éternuer et ne discutai point. Kamenev me donna un billet pour un des administrateurs d'une succursale du MPO. Je sortis dans la rue, rajeuni et plein de fierté. Je ne pensais plus que la houppelande pouvait s'entr'ouvrir. Il me semblait que ce billet, c'était déjà un pantalon, et je commençai à regarder d'un œil tendre les demoiselles soviétiques.

Le matin suivant, m'étant levé plus tôt, je m'en fus vers le MPO. Avec toute la désinvolture d'un homme favorisé par la chance, je demandai : « Où faut-il s'adresser pour les bons de vêtements ? » Personne ne répondit. Ce fut tout juste si un charitable petit vieux me montra une queue interminable qui stationnait dans la rue Miasnitskaïa : « J'crois ben qu'c'est là... » Il n'y avait plus d'espoir ; je repris mes esprits, connus toute la distance qui séparait le morceau de papier de mes rêves vestimentaires et je pris la file avec résignation.

On avait froid à rester sur place. Lâchement j'oubliais mon pantalon et me mis à rêver d'un pardessus. Vers la soirée, je m'approchai de la porte sacrée. Je n'avais plus devant moi qu'une vingtaine de personnes. Je me sentais déjà sur les épaules une chaude pélisse. Mais il se

produisit, en ce moment, un fait imprévisible. Une bonne femme s'approcha de moi et se mit, tout à coup, à hurler avec indignation : « Ah ! le cochon ! je suis là, moi, depuis six heures du matin, et lui, il vient d'arriver et il me prend ma place ! » J'eus recours aux voisins. Je ne demandais qu'un peu de justice : ils avaient pourtant bien vu que j'étais là depuis l'aube. Mais, Moscou ne ressemble pas à Naples et dans ces années-là, les habitants de Moscou étaient terriblement indifférents. Je vis, de mes propres yeux, l'effet de la lassitude après tant d'années d'événements historiques et de végétarisme forcé : nous ne mangions plus que de la bouillie de millet. Personne ne prit ma défense. Je compris alors que l'instant décisif était arrivé. M'étant reculé de quelques pas je fonçai, tête baissée, sur la bonne femme. Tel un taureau je lui donnai un bon coup de tête et lui fit vider la place. Les voisins continuèrent à soupirer avec indifférence. Voilà où il faut venir apprendre la véritable neutralité. Voyant sa tentative avortée, la femme s'en alla tranquillement, cherchant dans la file des gens une autre place moins bien défendue, et moi, une demi-heure plus tard, essoufflé j'entrais victorieusement dans le bureau de l'administrateur.

Le contenu du billet de Kamenev était laconique, élevé et abstrait, comme un poème. Il se composait seulement de deux mots : « Habillez Ehrenbourg ». L'administrateur soupira mélancoliquement : « Nous avons, camarade, peu de vêtements disponibles. Choisissez l'un des deux : le pardessus ou le complet. » Oui, le choix était difficile à faire. De ma vie, je n'ai ressenti une pareille détresse. Dieu a dû tenter pareillement le roi Salomon. Je ne pus répondre tout de suite, bien que la rumeur des suivants me pressât. Après une journée passée au froid, je penchais pour un pardessus. J'étais même prêt à ajouter lâchement : « Le plus chaud possible », mais l'amour-propre eut le dessus. Je me rappelai toute l'humiliation des mois sans pantalon et je proférai avec fermeté : « Des pantalons »... On me donna un bon pour un complet.

Je savais déjà que le papier était loin encore de l'étoffe et tout ce qui se passa par la suite ne m'étonna que médiocrement. Au rayon de distribution où l'on m'envoya, il n'y avait même pas de complets pour hommes ; on m'offrit en échange, un vêtement de dame ou un imperméable. Je ne pus que sourire avec amertume. On m'expédia alors vers un autre centre de distribution. On découvrit là un complet, fait, selon toute probabilité, pour un nain. C'est sans doute à cause de cela qu'il restait, conservé de l'avant-guerre. Enfin, après de longues recherches, je reçus le costume tant désiré. Je mis le pantalon et commençai à vivre une nouvelle vie. J'écrivis aussitôt un véritable recueil de vers. Je pondis dix nouveaux projets de spectacles populaires pour les enfants de la République Soviétique. Je me débarrassais maintenant de ma houppelande même dans des locaux non chauffés. Il me semblait que mon autorité avait augmenté : tous les gens pouvaient voir maintenant que je portais un pantalon comme tout le monde. Pourtant, il faisait un froid d'au moins 20 degrés et je gelais. Ma houppelande, même au temps de sa jeunesse, était destinée à l'automne parisien et non pas à l'hiver de Moscou. Mais j'eus tout de même raison en choisissant les pantalons — ils me redonnèrent de l'aplomb. Sans eux, il y a longtemps que j'aurais été gelé. Je courrais Moscou à la recherche d'un pardessus. Au

marché de la Soucharevka, on vendait je ne sais quelles somptueuses dépouilles de victimes des événements historiques; mais la dernière des vieilles pelisses coûtait des dizaines de milliers de roubles. Moi, je n'avais en partage que des cartes alimentaires et des émotions artistiques. C'était le temps heureux où l'on vivait sans avoir d'argent. Je n'avais ni portefeuille, ni bourse, et dans les poches du nouveau complet, il n'y avait que des papiers officiels, des projets, une vieille pipe et parfois un morceau de sucre que je n'avais pas fini de ronger, étant en visite, et que j'emportais chez moi comme les écureuils emportent les noix dans leur nid pour leur provision d'hiver.

Pour l'amour d'un pardessus, je résolus d'abandonner pour quelques jours mes principes arcadiens. Il n'existant alors à Moscou qu'un café, le *Domino*, qui appartenait aux poètes. On y trouvait du thé à la saccharine et du lait caillé. Les poètes lisaient leurs vers sur une estrade, puis partageaient entre eux le produit de la quête. Je me décidai alors à y déclamer durant une soirée. Ce café était vide et froid. Je ne sais pourquoi il y venait quand même du public. Le thé avait un goût d'eau oxygénée dont on se sert habituellement pour des gargarismes. Dans les ténèbres glaciales on entendait le sinistre hurlement des jeunes poètes futuristes, imaginistes, ou même des néantistes. Il venait pourtant dans ce café des clients taciturnes : des spéculateurs, des agents de la police judiciaire ou tout simplement des mélancoliques.

J'enlevai ma houppelande, éternuai et me mis à me lamenter. Les poètes ne lisaient pas dans ces temps-là, mais hurlaient d'une façon monotone, même des déclamations enflammées et amoureuses. Un des spéculateurs entendant mes gémissements, se moucha d'un air ému, deux autres s'en allèrent n'en pouvant plus. Je finis par hurler toute ma production et reçus quelques milliers de roubles.

J'eus de la chance. Deux jours plus tard, je rencontrais un individu suspect qui vendait un court paletot pour sept mille roubles. C'était presque un cadeau. Je vendis mon droit au pain pendant deux semaines. Joint à ma part de quête au café, cela me procurait les sept mille roubles nécessaires.

Le paletot ou plutôt la veste de cuir était crasseuse et puante, mais elle me sembla plus belle que la cape d'hermine des personnages de Vélasquez. Je l'endossai immédiatement et étais prêt à partir à la Maison de la Presse prendre part aux débats contradictoires sur « ce qui correspond le mieux à la psychologie enfantine : le théâtre de marionnettes ou le guignol » lorsque ma femme m'arrêta. Elle exigea que j'enlevasse ma nouvelle acquisition. Je pensai tout d'abord qu'elle plaisantait; mais non, elle parlait sérieusement et même elle prophétisait. Il apparut qu'elle ne voulait pas devenir veuve d'une façon prématurée. Ne croyez pas qu'il s'agissait de quelque considération sanitaire! On traitait, dans ces temps-là, la vermine véhiculant le typhus avec le même mépris que l'intervention des armées étrangères. Non, ce qui l'intriguait, c'était un gros matricule sur la poitrine : la veste provenait de l'armée. Ah! le misérable! N'avait-il pas reçu les sept mille? N'avais-je pas hurlé toute une soirée et ne m'étais-je pas séparé de sept livres de pain? Il m'avait vendu là une pièce à conviction. Soupirant, j'enlevai la veste : j'avais mon cœur de sensations fortes. On m'avait déjà pris deux fois pour un

tchékiste et une autre fois pour un agent de Wrangel. Cela suffisait! Il valait mieux faire manœuvrer les marionnettes en éternuant...

Mais ma femme n'était pas peintre-constructiviste pour rien; ce n'est pas pour rien non plus qu'elle parlait du matin au soir de la facture, de la matière et de la production artistique. Elle trouva une solution.

Le jour suivant, ayant vendu mon droit à la ration de millet, je me dirigeai vers la boutique des produits non-monopolisés. Il y avait dans ce temps-là, à Moscou, une centaine de ces boutiques mystérieuses. On y était autorisé à vendre des produits dont personne n'avait besoin : des comprimés de thé chimique qui s'appelait, on ne sait pourquoi, « Chamo », des cuillers de bois, des pommes marinées et des brosses à laver le plancher. C'est là que je fis l'acquisition de couleurs pour teindre le cuir. Ma femme ferma un œil d'un air inspiré et saisit le pinceau d'une main experte. Elle commença par cacher le tampon révélateur. La veste embellissait à vue d'œil. Elle se transforma en veste noire de chauffeur. Son passé militaire était enterré à jamais. Mais, hélas, le cuir buvait avidement la couleur. Une manche resta ainsi, non teinte, et il n'y avait plus de pain, ni de millet à vendre.

Je ne pus me décider à sortir dans la rue avec une veste noire dont une manche restait jaune. La puissance des préjugés ataviques est terrible : car dans ces temps étranges, il était rare que l'on pût étonner quelqu'un. Un poète promenait un magnifique huit-reflets, un autre allait sans coiffure, les cheveux couverts de poudre de bronze. J'ai vu une femme vêtue d'une manière tout à fait éclectique : elle avait une capote militaire et un immense chapeau orné de plumes d'autruche. Devant la Section théâtrale on voyait s'arrêter un bien curieux attelage : Dourov avait un chameau à son traîneau. On avait réquisitionné son cheval, mais on lui avait laissé le chameau. Il venait nous solliciter d'appuyer sa demande de délivrance à son ours et à ce même chameau, d'une carte alimentaire. Le chameau attendait la signature du préposé au milieu du silence et de la neige. Personne ne le regardait. Oui, mais malgré tout, le doute me saisit : moi qui, il n'y a pas longtemps, me passais de pantalon, je fus pris de scrupules. Je ne voulus pas exhiber une veste bariolée.

Cette fois-ci, ce fut le TEO qui me tira d'embarras. J'allais honnêtement, chaque jour, à mon travail. Il m'est difficile d'expliquer pourquoi je m'occupais justement de Théâtres pour les enfants. C'était ainsi : dès l'année 18, je fus catalogué « spécialiste » de l'éducation enfantine. Ni mes vers, ni mon aspect qui n'avait rien de bucolique, ne purent influencer ce caprice du sort. A Kiev, je m'occupai d'inspecter les colonies pénitentiaires pour jeunes criminels. En Crimée j'organisai un terrain de sports pour les enfants de paysans et je jouai avec eux sous un soleil de plomb. (J'avais alors de courtes culottes provenant d'un pyjama qu'un chien me lacéra; il fallut le couper au genou). A Moscou, je fus incorporé dans les Théâtres pour les enfants. Mon chef, V. E. Meyerhold, me regarda une fois, et ne put se retenir d'en rire : « Vous, dans la peau d'un organisateur des Théâtres des enfants de la République Soviétique, — Dickens lui-même n'aurait su mieux inventer! » Peut-être bien! Mais je commettais assez convenablement des pro-

jets. Parfois, entre deux séances, je songeai aux aventures de Jurenito. Ce mexicain prit naissance dans une chambre d'enfants. Parfois ma tête était occupée par des pensées bien plus vulgaires : quand donc aura lieu la distribution?...

Ce jour-là, ce fut le cas. Tout le monde savait, dès le matin, qu'il y aurait une distribution supplémentaire. La secrétaire de la sous-section du Cirque me saisit en m'annonçant quelque chose de tout à fait sensationnel : « A la MUSO, on distribuait hier du poulet; une poule entière par personne. Alors aujourd'hui, c'est notre tour... » L'homme est faible et mesquin : plus d'une fois, dans le courant de la journée, je revins à cette idée de poulet. Je m'interrogeais sur la façon de l'accorder!... C'eut été bon de le rôtir. Mais la raison conseillait pourtant autre chose : il fallait le cuire, on aurait ainsi du bouillon!... Enfin, vint l'heure de la distribution. La secrétaire de la section du Cirque disparut prudemment : on distribua à chacun un flacon de cirage.

Tristement, j'apportais le cirage à la maison. Mais ma femme (ce que c'est que le constructivisme!) se réjouit. En un clin d'œil elle couvrit de cirage la manche jaune de la veste. Je pouvais maintenant me pavanner dans une veste noire, comme un vrai snob. Pourtant, de nouvelles épreuves m'attendaient : le cirage ne séchait pas. C'est en vain que j'attendis un jour, deux jours, une semaine. Il suffisait qu'il neigeât, pour que la manche déteignît. J'ai noirci quelques dames. On commençait à me fuir. Je devais prévenir chacun : « Je vous en prie, prenez ma gauche, à droite je vous salirais! » Je regardais avec envie le peintre Rabinovitch, qui avait teint sa veste en une belle couleur vert d'émeraude, au moyen d'un vernis sec et sociable.

Mais je pus tout de même me promener à travers les rues de Moscou, durant les nuits glacées. Je ne pourrai jamais oublier ces promenades. Dans ce temps-là, les gens se promenaient et pensaient beaucoup. Les nuits étaient sombres et les réverbères ne pouvaient lutter contre l'éclat des étoiles du Nord. On ne touchait pas à la neige. Elle s'amonceletait en des tas mystérieux. Les gens suivaient le milieu de la chaussée : les trottoirs étaient trop glissants. Ils allaient lentement, à la queue-leu-leu, comme une caravane dans le désert. Ils parlaient entre eux ou bien des choses les plus terre-à-terre (d'une miche de pain) ou bien des choses les plus élevées. Nous croyions fermement alors, que l'ancien monde était sous la neige et que nous allions, pensivement, l'un derrière l'autre, à travers les tas de neige, en proie à la bienfaisante pauvreté, vers un autre monde meilleur. C'est durant une de ces nuits, que Boris Pasternak, qui allait à mes côtés, (à gauche), me lut ses poèmes sur le Kremlin, — qui était prêt à lever l'ancre. Nous entendions le grincement des mâts!...

Quelqu'un parlera certainement de sa randonnée et c'est alors qu'il deviendra compréhensible pourquoi j'ai osé parler d'un pantalon ridicule. Parfois, le goudron donne un meilleur parfum que les pois de senteur.

— 1927 —

LE PETIT BOULEAU

par

SERGE EISSENNINE

*Coiffé de tendre verdure
Et le sein virginal,
Le mince bouleau se mire
Dans les eaux de l'étang.*

*Pour qui le vent murmure-t-il?
Que dit le sable tintant?
Les nattes de ta ramure
Sont piquées d'un croissant de lune.*

*Dis, dis-moi le mystère
De tes songes forestiers.
J'aime ton bruit austère,
Triste message de l'automne.*

*Et le bouleau murmure :
« O! mon ami curieux,
Un pâtre, dans la nuit étoilée
Pleurait aujourd'hui à mes pieds.*

*La lune découpaient les ombres
La verdure étincelait.
Un pâtre étreignait
Mes jambes lisses.*

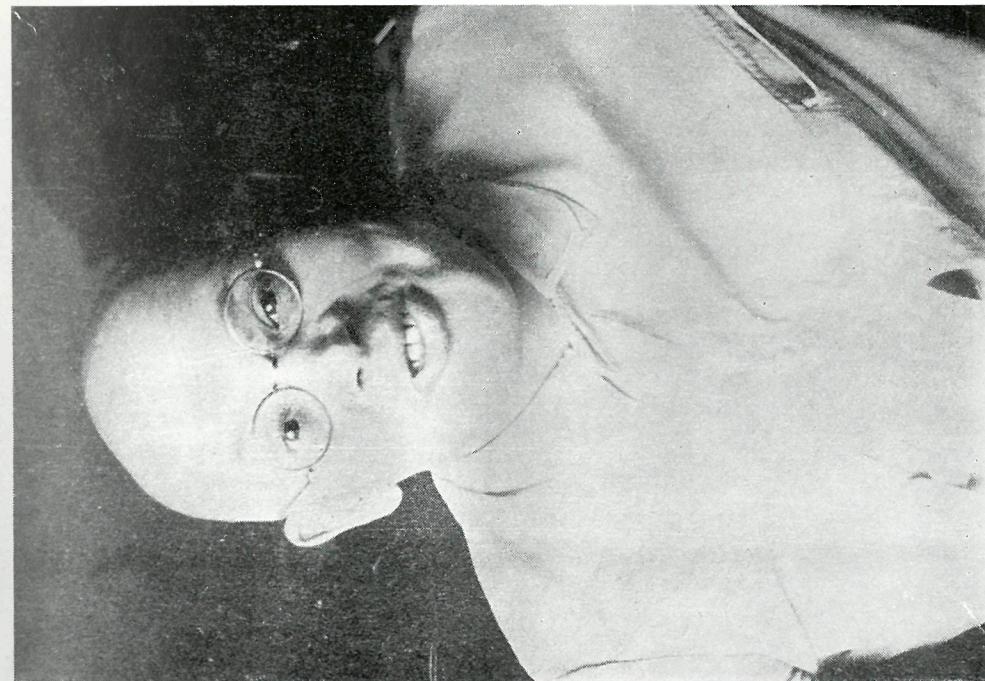
*Avec de profonds soupirs
Il se plaignait sous le frisson des branches :
Ma colombe, je te quitte,
Je reviendrai aux prochaines grues. »*

Берёзка

Зелёная пригорка,
Деревенская группа,
О, молодая берёзка
Что заинтриговала в группу?
Что, молодой тебе Венер?
О том зелёный персик?
Что хочется с косы Венера
Нам птичий грязешок?
Открои, открои и не панику
Много деревенских групп.
Я научил персидский
Много предсказанный шум.
Что же романтическая берёзка?
О, любопытница — группа,
Спрятаная подлею, звёзды
Звёзды спрятаны подлею.
Лучи спасли тени,
Сияют зелёные.
За зонце Кони
Он обжигает мясо.
И так вижукичи группы
Скажи под звон Венера,
Пророчай мой романтик
До конца любвики.

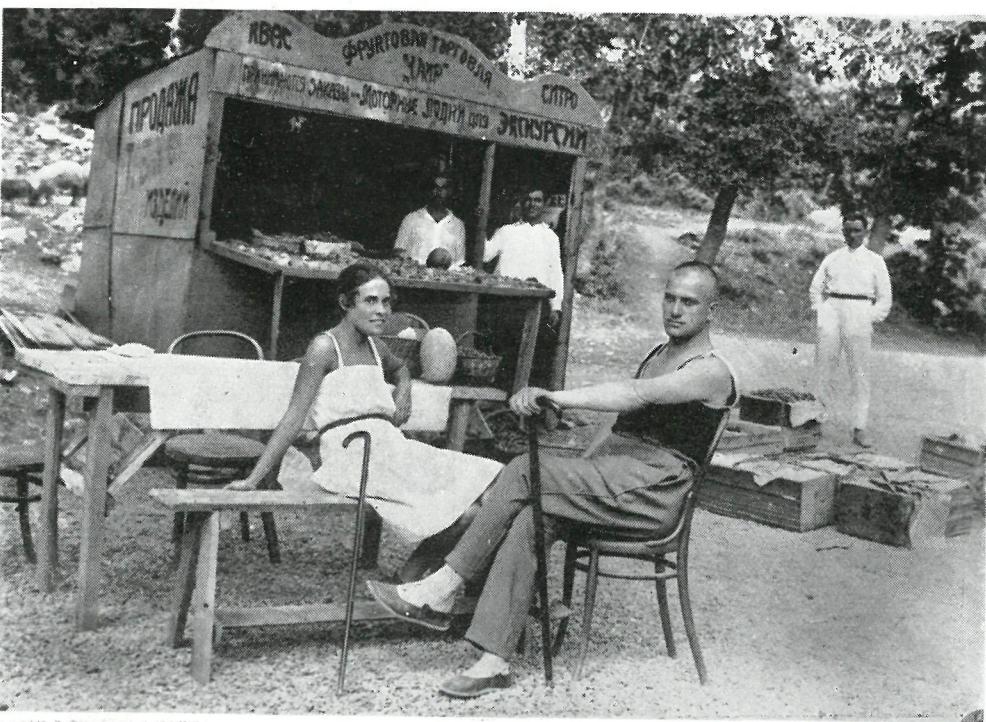
Manuscrit autographe du poème
« Le Petit Bouleau »
de Serge Eissenine.

Figures



L'écrivain Ilya Ehrenbourg

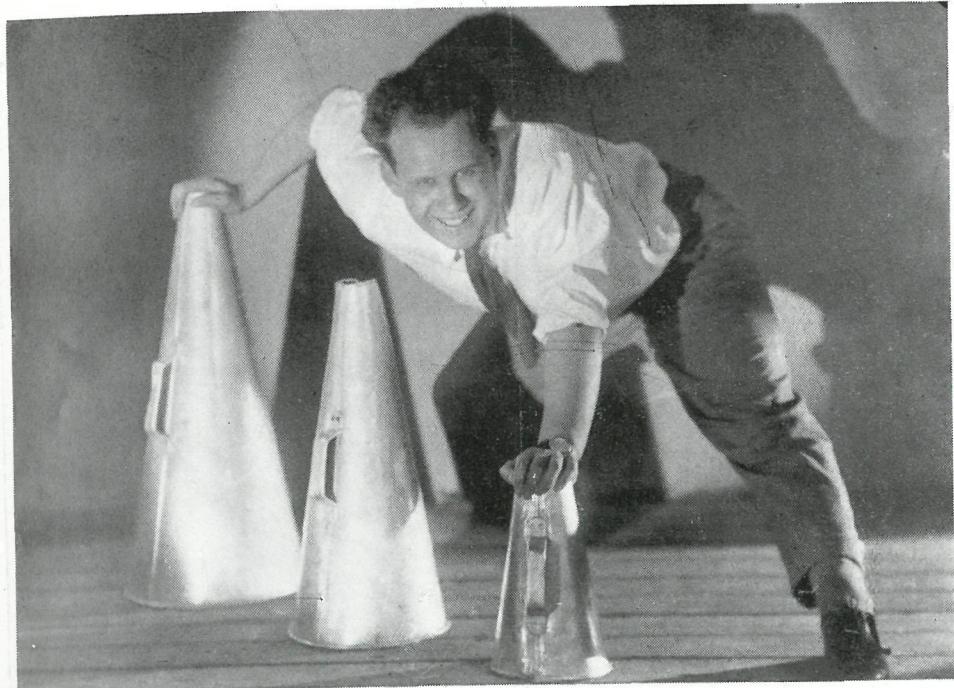
L'écrivain Isaac Babel



La camarade L. Brik et le poète V. Majakowski



Le poète Serge Eissenie sur son lit de mort



S. M. Eisenstein



Le régisseur Meyerhold

E c r i v a i n s



Léonov



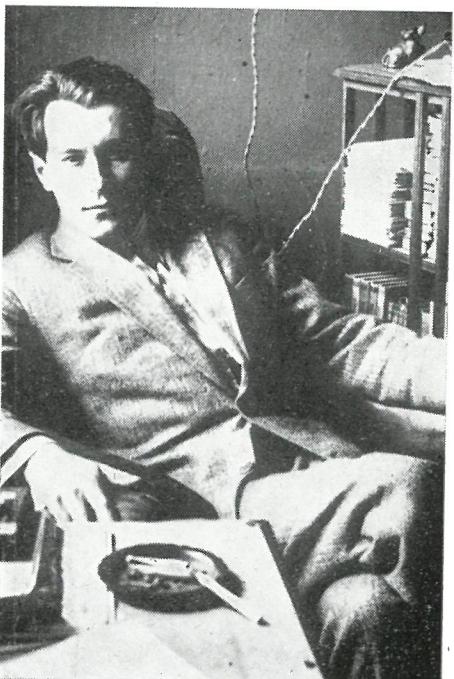
Lidya Seifouolina



A. Fadeev



S. Semenov



I. Kataev



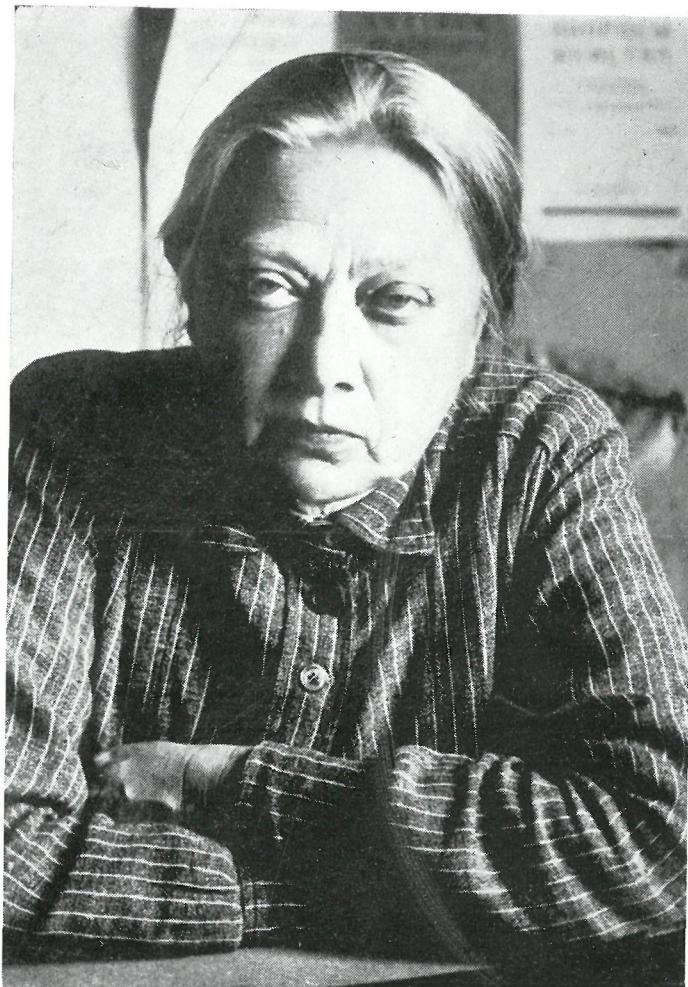
K. Fédine



V. Ivanov et l'acteur Katchalow



Alexandra Kollontaï

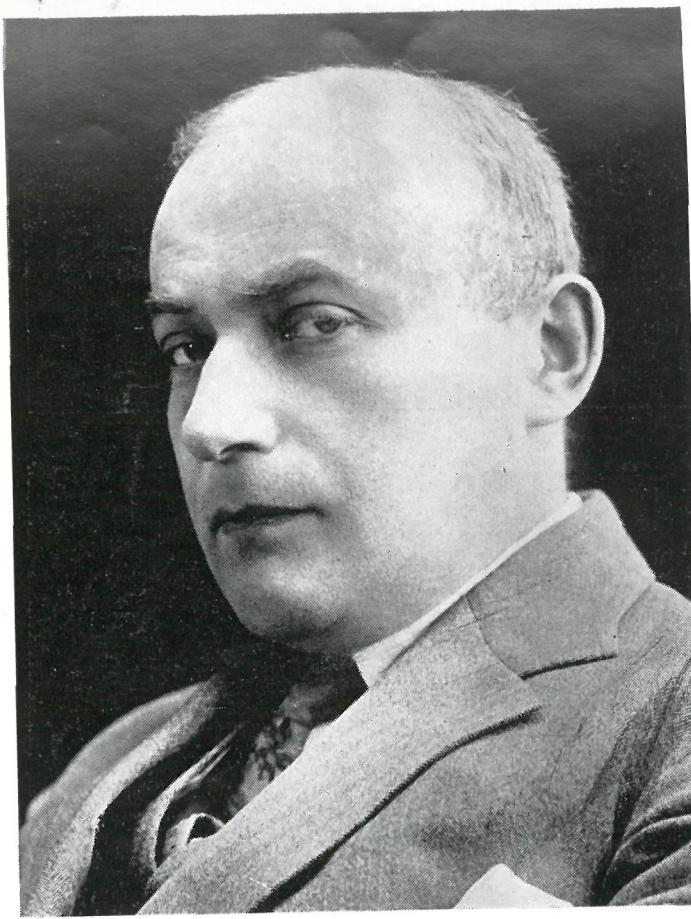


Kroupskaïa
(veuve de Lénine)

R é g i s s e u r s



Stanislawsky



Alexis Granowski



L'opérateur Edouard Tissé



Alexandroff



Trauberg



Kosintzeff

F R È R E S

par

CONSTANTIN FÉDINE

(*Fragment*)

Ce furent des nuits pendant lesquelles la ville ne dormit point. Les gens se promenaient à travers les chambres, engoncés dans des pelisses, des châles, des manteaux. Sans enlever ces vêtements incommodes, on faisait la cuisine sur des réchauds à pétrole, on mangeait debout, en hâte. Nulle part on ne chauffait les fourneaux, on ne préparait le samovar. On aurait dit que la ville tout entière était en voyage. Les rues étaient vides, personne ne sortait. Les portails, les volets, les grilles des jardins, les portes, — tout était fermé au verrou.

Et, à peine le crépuscule d'automne tombé, la ville se mettait à hurler.

Elle hurlait longuement, comme une meute de loups durant les premières fontes des neiges en mars, le hurlement se glissait sous les maisons, s'enroulait le long des toitures, le hurlement s'entendait partout, dans les caves, dans les greniers, dans les celliers, dans les sourdes chambres aux murs épais, dans les réduits, dans les débarras. Le hurlement résonnait dans les cheminées, il faisait tinter les vitres, il était partout.

C'étaient comme des meutes de loups qui fouillaient les places soudain mortes, les impasses, les rampes et les fossés, cherchant une provende; le vent propageait leur hurlement sauvage qui se transformait en gémissement. Et des reflets tremblotants d'incendie se répondaient en silence au dessus de la ville.

Ça commença par la synagogue. Elle brûla toute la journée et durant toute la nuit, Nikita, — assis à la cuisine, la lampe éteinte et les fenêtres closes, — écouta les gens qui marchaient pesamment dans la rue et traînaient vers le ravin des objets lourds, difficiles à transporter. Parfois ils s'arrêtaient sous les fenêtres pour souffler. Ils parlaient à voix basse, s'interrogeant, puis, soulevaient en ahanant leur fardeau et reprenaient leur chemin. Peu de temps après, on les entendait revenir, débarrassés, en courant, plaisantant et râclant de leurs bâtons les joints des planches des palissades.

Nikita sortit sur le seuil. L'incendie proche teignait la cour en rose-tendre et les dépendances, la buanderie, les pavillons se tordaient, souples, dans le mouvement des reflets.

Nikita ne se coucha pas. Il se tenait prêt, cette nuit, comme tous les habitants de la ville : couvert de son manteau, il avait un peu froid et ne parvenait pas à se réchauffer; il n'avait pas mangé, mais ne sentait pas la faim.

Il attendit, ainsi, le matin.

Le matin se leva, pâle et faible, dans une aube tardive et anémique. Ne sachant où se mettre, Nikita alla dans le corridor des étages supérieurs d'où l'on avait vue sur l'angle du passage Smoursky et de la rue Nijnii. Il y régnait un silence peureux, pas une âme ne sortait des maisons,

tout se figeait dans l'immobilité; un moineau se serait-il avisé de sauter dans les ornières de la chaussée, qu'il aurait immédiatement attiré l'attention générale.

Cette immobilité fut troublée par une petite porte qui s'ouvrit dans la maison qui était à l'angle de la rue Nijnii. Elle s'ouvrit lentement, et, venant de la cour, apparut un homme trapu, tout blanc de farine. Dans la rue Nijnii, un peu plus loin que le passage, il y avait un marchand de farine et Nikita avait déjà remarqué ce petit homme trapu et lourd.

Le farinier sortit dans la rue, tout endormi encore, ôta sa casquette, caressa sa tête noire et, les mains au dos, s'accouda à la porte basse de la cour. Sans doute s'était-il réveillé plus tôt que de coutume et, avant d'aller travailler, avait-il du temps à perdre à traîner dans la rue.

Soudain, il tourna la tête, écouta attentivement, et se porta en avant.

Au même instant, Nikita entendit une rumeur lointaine et grondante, qui grossissait régulièrement et se transformait à mesure en un hurlement semblable à ceux de la nuit précédente.

Le farinier regarda anxieusement vers le fond de la rue Nijnii, puis, soudain, il se glissa dans la cour, avec une légèreté étonnante vu son allure trapue et referma le portillon sur lui.

Le hurlement se rapprochait, comme si, en cours de route, les maisons s'y joignaient au fur et à mesure; soudain tout le passage Smoursky hurla d'un atroce cri de fauve.

Un homme se montra dans la rue Nijnii toute déserte. Il courait au milieu de la chaussée, le manteau déboutonné, sans chapeau, agitant violemment les bras. Son visage semblait un rond découpé dans un papier blanc.

Lorsqu'il fut à la hauteur du portail de la maison d'angle, le portillon s'ouvrit brusquement et le farinier en sortit d'un bond. Il se jeta en travers de la route de celui qui courait, se plia vers le sol pour faire un pas plus long et se rua dans les jambes de l'homme.

L'homme tomba à plat, les bras en croix, mais se releva immédiatement et se remit à courir.

Le farinier le rejoignit aussitôt et des deux poings à la fois le frappa dans le dos.

L'homme se laissa aller à genoux comme un cheval qui glisse, fit face au farinier sans se relever et se traîna toujours à genoux, tordant et tendant vers lui ses mains jointes.

Le farinier écarta les jambes, se mit les mains sur les hanches et secoua la tête.

Alors l'homme à genoux se mit à se signer; il le faisait à une vitesse folle, comme si sa vie dépendait du nombre de fois qu'il ferait le signe de la croix. Mais il se signait bizarrement, jetant son bras de l'épaule gauche vers la droite; on eut dit que c'était un gaucher qui se signait.

Tout ceci ne dura qu'un instant, à peine, et l'homme se signait encore, en tremblant, son bras gauche tendu vers la poitrine du farinier et se traînant vers lui, plus près encore, à genoux, lorsqu'un gars aux longs bras apparut dans la rue Nijnii et s'étant approché en courant de l'homme implorant, le frappa de toutes ses forces au visage.

L'homme tomba et on ne lui donna pas le temps de se relever.

L'un après l'autre surgirent dans la rue on ne sait quels gens vêtus de blouses, de vestes fourrées et de sarraux, et tout à coup, toute une meute de gueux, la lie, arriva de la rue Nijnii et se rua vers l'endroit où l'homme se signait devant le farinier. Et l'on ne vit plus rien d'autre que des gourdins brandis, des poings, des bonnets en loques et des doigts crispés.

Le passage Smoursky hurlait, gueulait à pleine gorge, les voyous mettaient leur veste en courant, et, ramassant des pavés, couraient le long du passage, des fossés à la rue Nijnii, pour obtenir à temps leur part de plaisir.

Nikita, sans comprendre ce qu'il faisait, descendit l'escalier de la cour et se précipita vers la barrière, mais là, il fut retenu.

Près de la porte basse, fermée au verrou, les habitants de l'immeuble formaient un groupe. Au milieu d'eux il y avait le serrurier — le locataire du petit pavillon dans la cour — qui, les bras croisés, serrait fortement quelque chose contre sa poitrine. Sa femme — une petite femme blonde et incolore — se suspendait de toutes ses forces à ses poignets... Tous les gens pressaient le serrurier, lui parlaient et — en même temps que sa femme — essayaient de lui faire écarter les bras.

Ce qui frappa le plus Nikita, ce fut la femme du serrurier. Il était habitué à la voir dans la cour; elle était vive, décidée et menait à grands cris son mari, qui, — plus grand que fort — lui obéissait continuellement, ce qui faisait rire tous les locataires.

Et maintenant, il se passait quelque chose d'incompréhensible; la femme s'étouffait de larmes, se démenait comme un oiseau pris au piège, répétant comme une folle à voix basse :

— Pierre, mon Pierrot! Au nom du Christ! Au nom du Christ!

Le mari restait inébranlable, tout sombre, et seules ses mâchoires remuaient doucement comme s'il mâchait une croûte de pain sec.

— Pierre! mon Pierrot! Au nom du Seigneur Jésus!

Il s'arracha enfin à l'étreinte de sa femme et fit un pas vers le porche, mais le groupe des locataires se porta devant lui, hurlant de terreur :

— Pierre, laisse ça! T'as envie qu'on te brûle! T'as envie d'être tué! Pierre, t'es pas fou! Que Dieu soit avec toi!

— Mon petit Pierre! Pierre!

On parvint à l'écarter de la barrière. Alors Nikita put voir ce que le serrurier serrait contre sa poitrine : car il desserra les bras et glissa dans sa poche un gros revolver mat et noir. Puis il se prit la tête entre les poings et comme ivre, se balançant, soulevant lourdement ses pieds chaussés de bottes de feutre, il traversa la cour, retournant vers son pavillon.

Sa femme se laissa aller sur une marche d'escalier et écrasant les larmes sur ses joues avec ses mèches de filasse, se prit à rire doucement. Quelqu'un lui apporta un pot d'eau. Elle en but une gorgée, glissa de l'escalier sur le sol, et, à genoux, se mit à remercier les voisins en touchant de son front les pavés de la cour. On l'emmena.

On ne pouvait approcher de la porte; on l'avait verrouillée et il ne fallait pas songer à sortir dans la rue.

Nikita remonta en courant dans le corridor.

Le hurlement cessa dans la rue. Nikita vit toute la bande de gens

vêtus de blouses, de sarraux et de vestes se disséminer dans les rues Smoursky et Nijnii et en un instant il n'y eut plus personne au coin; les portes, les portails se refermèrent, tout se vida et le calme revint.

Seul resta, face à la petite maison d'angle, près du poteau indiquant la limite entre le trottoir et la chaussée, un tas immobile d'un noir tacheté sur le tapis gris de la poussière, et des taches sombres s'en détachaient, se transformant en empreintes ridées de pieds.

Combien de temps s'écula depuis le moment où Nikita remarqua sur la route le tas immobile?

Il le regardait en retenant sa respiration et il lui semblait que le tas remuait. Il clignait des yeux et regardait mieux; le tas ne remuait plus et tout était calme et vide comme auparavant.

Mais voilà qu'une porte basse s'ouvrit, celle derrière laquelle se cachait le farinier et une petite vieille parut, venant de la cour. Se balançant lourdement, elle s'approcha du tas, se pencha et secoua la tête. Puis sans se presser, elle s'en retourna vers la cour, laissant la porte entr'ouverte. C'était la seule porte restée ouverte des trois rues sur lesquelles Nikita avait vue.

Quelques instants plus tard, la vieille revint. Elle portait un seau d'eau, en se penchant sur le côté comme les paysannes et balançant le bras libre, haut levé.

S'approchant du tas, elle se mit à l'arroser, tout doucement, d'eau. Les tâches noires disparurent, le tas s'éclaircit, et devint lentement d'un beau rouge éclatant. En même temps, le tas prenait une autre allure, se transformait en un homme couché face contre terre : on vit apparaître des bras collés au corps, s'arrondir une nuque, des talons se détacher du sol.

Et tout à coup, cette masse rouge, se mit réellement à vivre, se souleva.

C'était l'homme.

On avait eu le temps, en l'assommant, de le déshabiller et de le déchausser; son linge trempé de sang collait au corps, le sang dilué d'eau prit une teinte plus vive et l'homme — inondé de la tête aux pieds — vacillait maintenant sur de faibles jambes grêles, comme s'il réfléchissait s'il devait retomber à nouveau ou marcher.

Il fit un pas; la petite vieille lui tendit l'épaule, il l'étreignit. Peut-être était-ce la mère du farinier?

L'homme écarlate marchait au milieu du passage Smoursky, le remontant vers la rue Staroostrogy, vers la pompe; il marchait à tout petits pas, se pliant parfois d'une façon terrible, comme un sac bourré de chiffons. Derrière lui, sur la poussière de la chaussée, il restait des taches foncées.

Les gens qui se cachaient dans les cours pendant qu'on l'assommait, sortirent...

Voici ce que l'on apprit au sujet de l'homme lynché, une fois qu'il fut emmené à l'hôpital après qu'il eut été ranimé près de la pompe.

Il passait en voiture. Près du bazar, la foule l'entoura. Il aurait dû s'arrêter, mais il s'effraya et commanda au cocher de pousser le cheval. La foule le poursuivit, et, de plus en plus effrayé, il tira un coup de

revolver en l'air. Alors le cocher le jeta à bas de la voiture. L'homme se fraya un chemin à travers la foule avec son arme et se mit à courir. Il traversa six rues et épousa le chargeur.

Nikita était au courant du reste.

Mais il ne savait pas que l'homme était polonais et que c'est pour cela qu'il se signait autrement que ne l'aurait voulu le farinier.

Mais est-ce que tout ceci avait de l'importance?

Une nouvelle nuit vint, puis s'écula dans l'interminable hurlement de la ville, dans les tremblotants reflets d'incendie.

L'ABIME

par

FÉDOR GLADKOV

(Fragment)

Longtemps on attendit une lettre de Stepanka, et Foma, durant ce temps-là, se ratatina, se dessécha, blanchit un peu plus encore. Seul son visage portait l'empreinte d'un espoir caché, inconnu de tous, religieux, d'un espoir joyeux que les gens ne pouvaient comprendre. Et cette vie intérieure, secrète, le rendait comme fou. Chaque jour maintenant il mettait une chemise propre, se chaussait, — cela durait depuis la fête de l'Assomption quand il se rendit à l'église, — mettait la veste qui ne lui servait que les jours de fête. Tout endimanché, il allait à l'aire où, avant son départ pour la guerre, Stepanka avait travaillé, ou aux champs qu'il avait labourés. Longtemps il restait là, songeant on ne sait à quoi et grommelant dans sa barbe.

Par deux fois Okssia vint le voir, en passant, resta un bon moment assise à côté de lui, toute claire, gaie, rayonnante, parlant longuement de sa belle vie heureuse : Foma la regardait et riait d'un sourd rire satisfait.

Un soir, le petit rouquin de l'adjoint lui apporta une enveloppe sale et froissée, couverte de cachets officiels et jusqu'au souper, Foma la triturait entre ses doigts, plein d'incertitude, sans savoir où la mettre. Puis il se souvint qu'il fallait la montrer à Olena : elle était adroite à la lecture et valait n'importe quel paysan.

Olena trayait les vaches. De derrière la grange, où se trouvait l'étable, on entendait par moment des exclamations étranges, pleines d'une colère contenue :

— Arrête! Arrête! Choléra, va...

La vache avait sans doute mal aux pis, elle devait ruer et ne se laissait pas traire.

Du temps de Stepanka, ils soupaient sans lumière. Maintenant, le ménage terminé, Olena allumait soigneusement la lampe à suspension avec un réflecteur métallique, elle prenait place dans l'angle le mieux éclairé et, parfois, elle coupait elle-même le pain, usurpant insensiblement à Foma ce vieux privilège du maître de maison.

Lorsque sa belle-fille alluma la lampe, Foma lui tendit la lettre :
— Lis donc voir!... Quoi qu'i fait là-bas, not'soldat... i' tire du fusil,
i' les tue comme des poux, ou quoi?...

Olena, sans dire un mot, sortit lentement la lettre de l'enveloppe et se mit à lire, à voix basse, pour elle-même, à la paysanne, ardemment et d'un air tête. Foma lui regardait dans la bouche et attendait, plein d'une paisible patience et d'une lourde tristesse. L'envie le prenait de se lever, d'arracher des mains d'Olena cette lettre et de l'emporter dans son coin sur son coffre; ce murmure insaissable, clandestin, lui semblait tirer de la lettre toute la lamentable vérité, toute la douleur que Stepanka avait emportée dans son âme, sacrifié, arraché par la guerre à sa vie de tous les jours. Il ne lui resterait ensuite qu'un chiffon de papier, froissé, sale, inutile.

— Lis donc, ou bien quoi... bûche! Qu'est-ce qu't'as à sussurer, cane que tu es! Dame de compagnie!

Elle lui jeta un regard brillant de chatte rôdant la nuit.

Foma soupira et se remit à attendre avec une patience douloureuse.

Stepanka, comme tout bon paysan, commençait par des salutations et des compliments et les écrivait, ces compliments, longuement, avec amour, — et personne n'était oublié, ni les parents, ni les amis.

« Et je te fais part , cher père, qu'ici m'attendaient de grandes souffrances. Le jour — il y a fusillade, et la nuit — tu creuses des tranchées. Pas un moment de libre. Quant aux chemises et aux chaussettes, on ne les lave plus du tout. Le neuf août et le trente, nous avons été sous un terrible feu d'artillerie lourde. Les éclatements nous secouaient comme enfants au berceau. A part les morts et les blessés, il y en a qui sont devenus sourds et d'autres qui se sont coupés la langue avec les dents. Et quant aux projectiles, ils creusent de véritables caves et déchirent les hommes comme de la fibre. Nous sommes tout sales, nous ne nous lavons plus et nous avons sur les yeux des croûtes de pus et pour ce qui est de les ouvrir — les yeux — il n'y a pas moyen. Et nous ne savons rien : ni le jour, ni la date. Et c'est si terrible ici, — père! — pour sûr que je ne pourrai pas y tenir! »

Foma, assis à la table, droit et raide, les sourcils levés, pleurait sans bruit, docilement, comme un vieillard. On eut dit que la joie lui donnait un sourire plein de larmes et non qu'il pleurait, souffrant d'une tristesse atroce pour ce fils qui lui avait été arraché si étrangement et si rapidement et qu'une force inconnue, contre laquelle il ne pouvait pas lutter, qu'il ne pouvait ni supplier, ni flétrir, avait emmené vers les tourments et la mort.

Olena préparait le souper et racontait, nettement, avec décision, comment elle avait arrangé avec Makine l'affaire concernant sa participation aux travaux agricoles et, entre autres, à la récolte des lanières d'écorce de bouleau. Les paroles de la femme, arides, ternes comme des tranches de pain dur, s'abattaient devant lui, lourdement et douloureusement et lui fendaient l'âme par leur inutilité et par cet esprit qu'il ne pouvait définir et qu'il aurait voulu fuir comme l'asphyxie, comme la mort.

— Notre affaire à nous, petit père; — c'est de ne pas nous déferrer et de ne pas boîter!... Makine et moi, petit père, on s'est arrangé pour l'affaire. Il fera le quatrième. J'vas acheter un nouveau cheval et, —

à la roue!... Pour ce qui est du seigle, il m'en a aussi touché un mot... On ne m'attrape pas comme ça, les mains nues, moi!... Faut savoir où le diable a ses cornes!... Que les gens disent ce qu'ils veulent : c'est pas le moment de faire des prières... La femme, elle était bête!... Maintenant, une femme, elle en remontrera à n'importe quel paysan!... J'm'en vas réunir toutes les femmes des mobilisés et vous allez les voir valser, les vieilles coutumes!...

— Vaurienne!... Garce!... Les affaires, laisse les à Stepanka, ce sont ses intérêts à lui!...

— Eh! petit père, c'est bien de cela qu'il s'agit justement!... J'sais bien!... Qui serait assez bête pour faire volontairement une mauvaise affaire?... J'sais ce que je vaux!... C'est bien son tour, à la femme!... Maintenant ma force — ce n'est plus une rosse, et ma volonté, — ce n'est plus un collier... Ça va!...

— Chipoteuse!... Il faudra marier Marinka d'abord.

— Marinka n'est plus une enfant : elle sait ce qu'elle a à faire... Toi, petit père, si que tu l'savais pas, sache-le maintenant : elle s'est arrangée avec Doudor, le forestier... Si ça va, — pourquoi pas? Mais pour ce qui est de lui laisser emporter quelque chose d'ici, de la maison, il n'y a rien à faire!...

Foma se leva de table, abattu et brisé, et tout voûté, quitta l'isba sans dire un mot.

Au couchant, le ciel était froid, gris, mais limpide comme l'eau d'un étang et, comme un étang, clair et vaste. Sur l'autre rive, les isbas et l'église avec son clocher crevé d'un grand trou, découpaient une silhouette nette et noire sur ce ciel clair et froid. A part le haut clocher et les faîtages des toits, tout le reste du village disparaissait dans l'obscurité grise et vide qui écrasait lourdement Foma de son silence angoissant. Tout semblait inhabité, mal accueillant et tout était si calme qu'on entendait, venant de l'étable, la lourde respiration des vaches. Du talus qui longeait la grande propriété venaient les sons d'un accordéon triturant un air nasillard et tendre qui se terminait brutalement en une sorte de hennissement. Dans l'immensité du ciel, des étoiles vacillaient, grosses et petites, comme des cierges dans une église et il traînait une odeur humide de terre et d'herbe fanée. Jamais Foma ne s'était encore senti aussi seul et aussi abandonné que ce soir-là. Il s'assit sur une marche sous le porche et y resta, tout engourdi.

— Oui, il avait vécu. Mais à quoi bon cette vie? Après une vie longue et docile, être jeté comme une vieille savate et personne pour vous défendre et personne pour vous recueillir!

— Il est temps de mourir! — sourit-il, entre ses larmes, — mourir quoi!... Qu'ils vivent eux — les autres, comme ils l'entendent... j'm'en moque! Il est temps pour moi d'aller au cimetière.

Et comme si elle lui répondait, la cloche de l'église se mit en branle, avec sa tristesse habituelle de tous les soirs. Après un sourd : hou - hou - hou! elle gémit, pleura longuement : hélas - hélas - hélas! Puis elle se figea dans son aveugle silence éternel. Et cette obscurité grise et vide et le clocher solitaire se détachant si nettement avec sa déchirure brillante comme un œil de hibou, semblaient à Foma, terrifiants comme une maison inhabitée à minuit.

Né de ce son de cloche nocturne, Stepanka apparut à Foma, venant de l'église, à travers le crépuscule, le long de la berge, tel qu'il était parti la dernière fois à la gare, vêtu d'une capote grise aux manches trop longues et d'une casquette militaire d'emprunt. Il venait, pleurant, s'étouffant de larmes et reniflant. Il venait, harassé, traînant les pieds avec peine, il regardait Foma de ses yeux gonflés de larmes tourmentées et il gémissait : « Père!... c'est si terrible ici... pour sûr que je n'y pourrai pas tenir... Père!... »

Foma dans son désarroi, se leva du seuil, se précipitant vers Stepanka et s'écroula. Il voulut se relever, mais il ne sentait plus ni ses bras, ni ses jambes. Rampant, il se traîna jusqu'à la route sans quitter Stepanka de ses yeux exorbités. Mais ce dernier, s'approchait toujours de lui, tout voûté, sans lever les jambes, comme s'il portait un fardeau surhumain, — s'approchait mais sans jamais atteindre le but. Foma enfouit son visage dans la terre et s'immobilisa, lui confiant quelque chose d'incompréhensible, en un murmure de douleur et de joie.

H A B O U ⁽¹⁾

par

VSEVOLOD IVANOV

(Fragment)

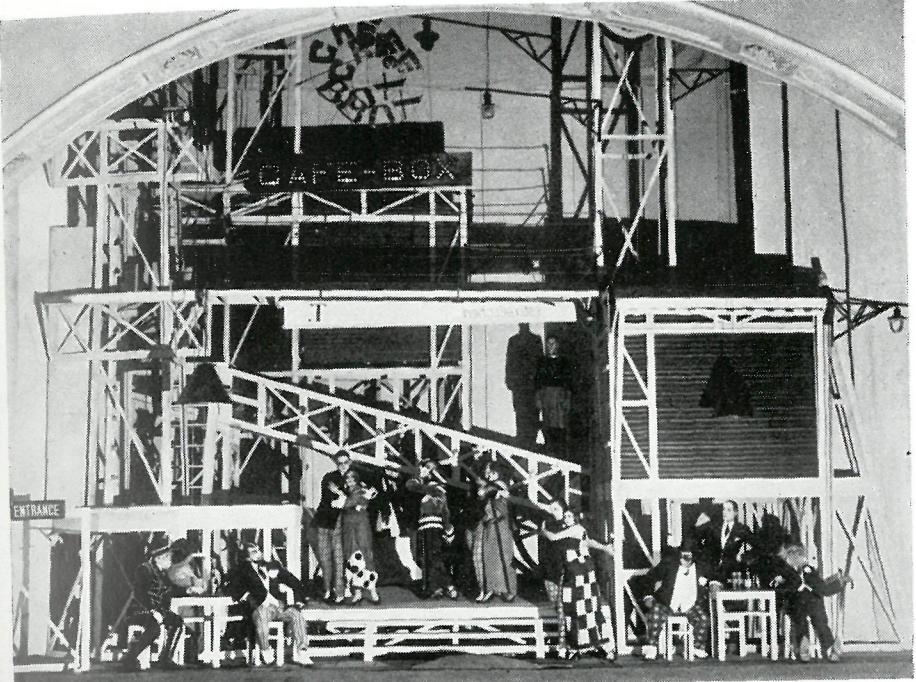
Un jour solitaire. Il fait si transparent qu'il semble qu'on pourrait distinguer à un kilomètre, l'aile paresseuse de l'oiseau, l'aile pendante de la tête d'un saule. L'oiseau songe; n'est-ce pas le moment de lever cette aile vers le sud? Il est trop paresseux, mais il regarde vers le nord, où, sur la toundra, hurle la tempête de neige venue de la mer et où les montagnes de glace butent obstinément de leurs fronts bleus et sonores contre les rochers jaunes des berges.

Mais, si sur les brandes flottait la transparence automnale d'un lac, au logis de Socrate Pousirkoff on aurait dit que tout était terni d'une boue gluante : la fumée gris-jaune de gros tabac, les bouches gris-rouges des bouilleurs de cru, avec leurs jurons qui entraient dans la tête comme le pic dans un gisement d'or, et les verres fêlés autour de la dame-jeanne.

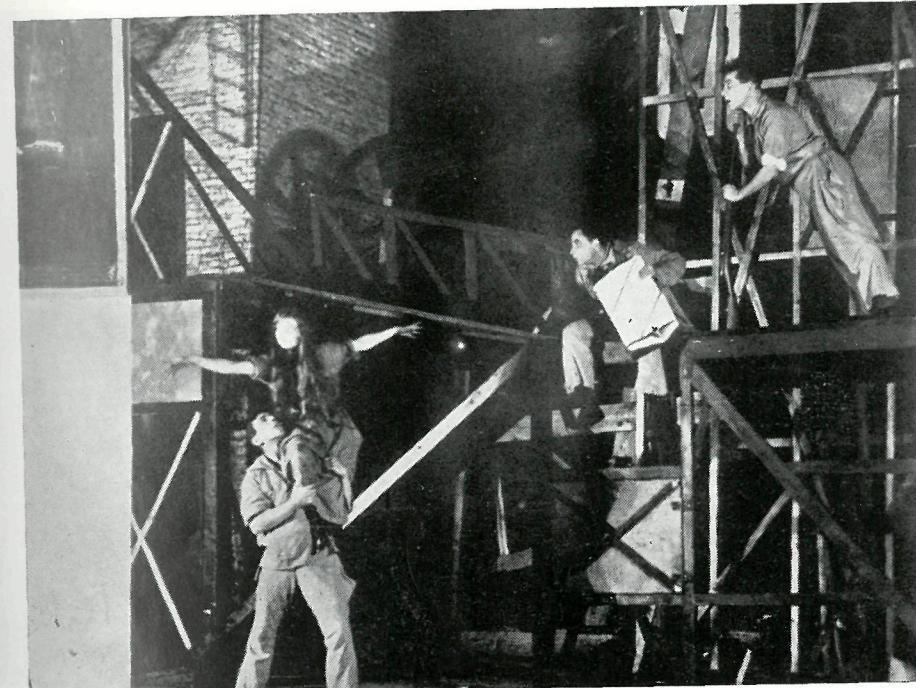
Et, derrière la table, ses jambes enflées largement écartées (comme si elles étaient plus larges que le corps) une écuelle de bois vide à la main — Egorka, baptisé par les bouilleurs Retchka (2). A force d'être continuellement souillé, ses guenilles semblent, elles aussi, enflées et gluantes. — Verse! grogne-t-il, d'une voix uniforme, au-dessus de son écuelle, voici depuis bientôt deux semaines.

(1) Habou = nom donné par les toungouzes à un renard argenté fabuleux : le prince des renards Habou.

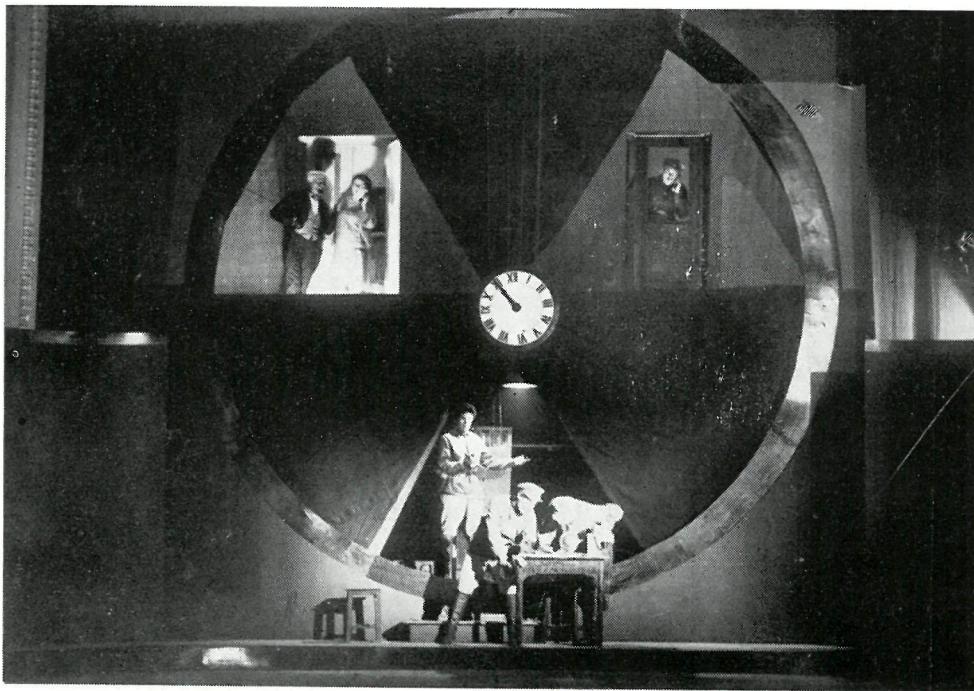
(2) Retchka = rivière.



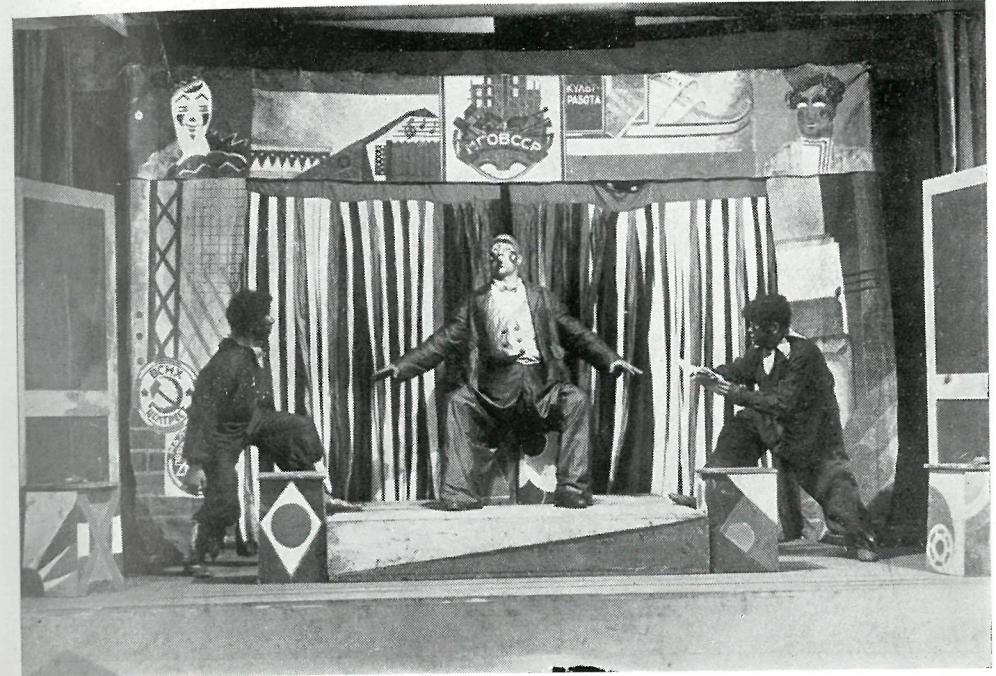
« Le nommé Jeudi » de Chesterton au Théâtre Taïroff



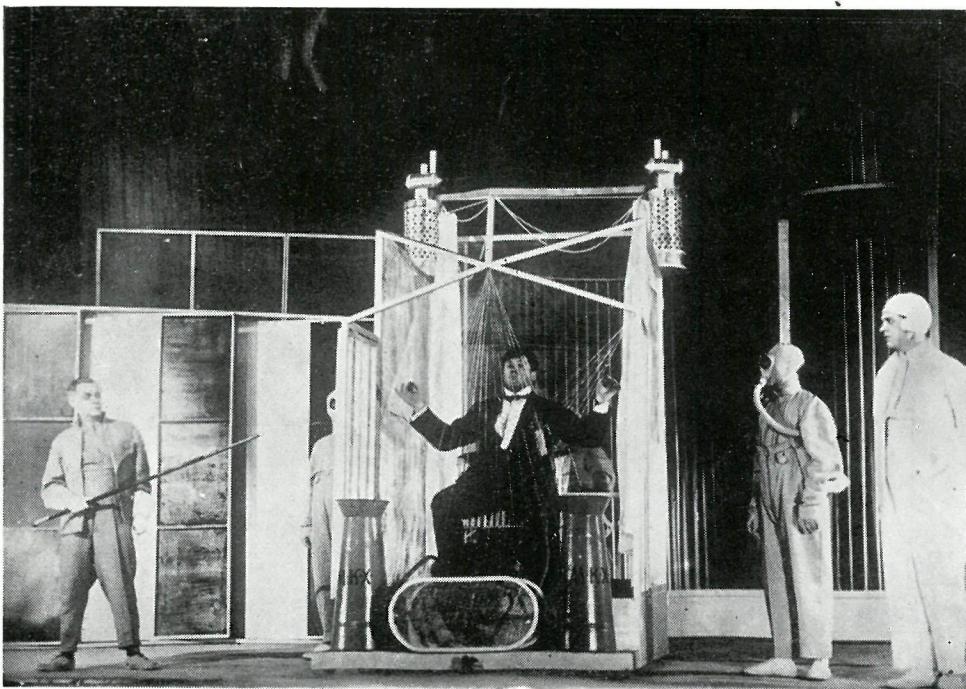
« Le Cocu magnifique » de Crommelynck au Théâtre Meyerhold



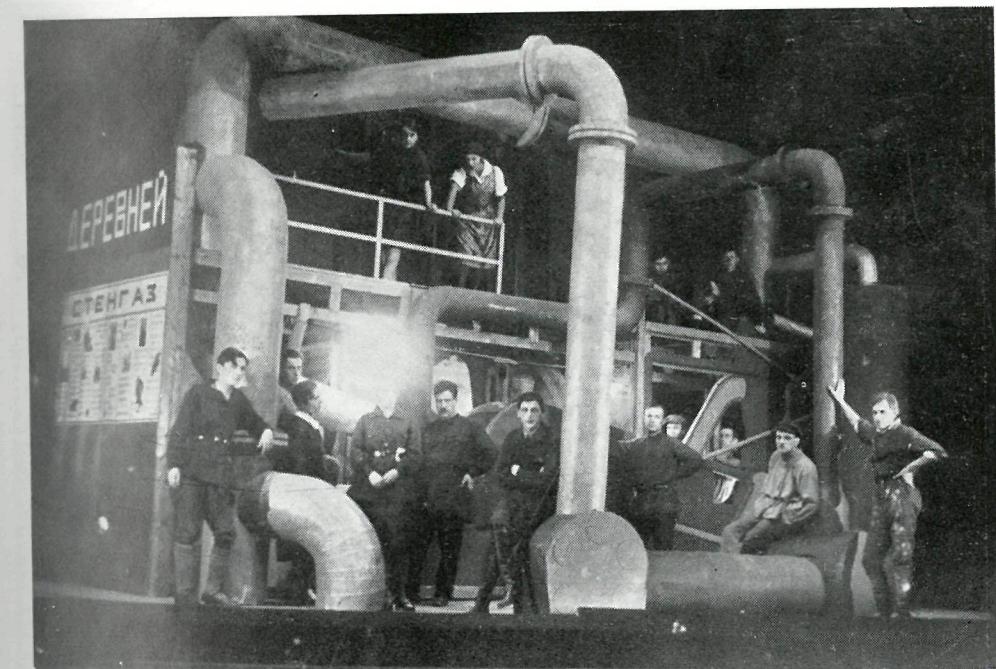
Un « Proletcult » à Moscou :
« Les confitures de framboises » de A. Finoguenoff



Baraque de foire



« La Punaise » au Théâtre Meyerhold



Théâtre de la Satire à Moscou :
« Encore quelques mots sur les chevaux » de Mathe Zalka et Morosoff



L'opéra « Sirocco » de Polovinkine



Théâtre Vakhtangov à Moscou :
« La Princesse Turandot »

— Et avec quoi que tu payeras? demande le vieux bouilleur.

Le bouilleur n'est ni méchant, ni avare. Se souvenant de certaine rencontre près du sentier de la forêt, il donne parfois de la vodka pour rien. Seulement, comme dans deux semaines, la ville sera en proie aux tempêtes de neige, qu'elle sera déserte par tout le monde, et qu'il faudra fuir d'Aïken, il n'y aura plus rien à distiller.

— Verse!

— Allons! Allons!... Avec quoi que tu paies? Avec tes poux? Tu ne veux pas donner ton fusil?

— Rien à faire!

Il dit ces trois mots avec lassitude. Il n'y croit pas lui-même; est-ce que son fusil n'est pas déjà bu? Que faire d'un fusil avec une seule cartouche? Et puis, l'amorce de cette dernière cartouche est tout abîmée! Et puis, la cartouche, de quoi est-elle chargée? De plomb? De plomb à bécasses? Non, de chevrotines! Pour la chasse au cerf.

Que lui, Egorka, tue des cerfs?

Socrate, qui servait à toute la tablée une soupe de tête, octroya une ration généreuse à l'écuelle de bois de Egorka.

— J'veux de l'alcool!...

Mais Socrate distribuait déjà à chacun une mince tranche de pain. Egorka fut oublié dans le partage. Aïken se préparait aux tempêtes de neige et l'on n'avait aucune nouvelle du convoi de vivres venant du sud. On parlait de rationner les habitants eux-mêmes à un huitième par tête.

— Tu ne veux pas bouffer! Reverse-la.

— Laisse! J'la mangerai bien.

Sans cuiller, — il n'y songe même pas, — laissant tomber des morceaux de tête sur sa culotte, Egorka avale avidement la soupe. Un vrai chien! Alors, quoi! il a la flemme de tendre la main pour prendre une cuiller? Un échappé du bagne, lui-même, en pleine taïga, se sert d'une cuiller pour manger! Les bouilleurs le regardent avec mépris.

La soupe lui ébouillanta la gorge et l'estomac. Sa voix reprit de la force.

— Quel jour on est?

— En automne, répond brièvement Socrate, accompagnant sa réponse d'un juron approprié. Tous les chemins mènent à la tombe!... On disait aujourd'hui, sur la place du marché, qu'il y avait une nouvelle révolution et que nos bolcheviks avaient imaginé — pour sauver leur peau — de percer une route par dessus le col. Cette route, elle ne peut qu'aboutir à un abîme!

— Quand je le lui ai dit, à lui — le bouilleur montra Egorka d'un mouvement de tête — c'est un homme qui comprend les choses, il est parti lui, il n'a pas insisté. Ou bien serait-ce qu'on t'a chassé du parti?

Egor ne dit rien. Les hommes entourent la dame-jeanne. Ils sont de plus en plus nombreux et le sol de la pièce est piétiné et couvert de crachats comme si, depuis le départ de Mancha, personne ne l'avait balayé. Et le gros Socrate, qui avait toujours des chemises d'indienne si bouffantes, et des yeux si bleus, — il a aussi l'air d'être couvert de crachats.

On boit pour chasser la tristesse, noyer le souvenir de cette route. Elle mène à l'abîme, cette route, et l'on veut forcer les gens à croire qu'elle mène au paradis. Tous les vivres de la ville ont été réquisitionnés pour cette roufe-là.

— Verse! dit l'un, jetant une pièce de monnaie au bouilleur et s'en allant après avoir bien juré sur le pas de la porte.

— Verse! dit un autre, s'arrêtant près de la table et criant à Egor : Toi, tu vas nous dire toute la vérité!

— Quelle vérité? Vous l'avez inventée vous-mêmes, vous n'avez qu'à y croire!

Il se fuit de toutes les routes, lui, Egor! Il boira son fusil et cherchera du travail ensuite, quand il n'aura plus rien. Il fera n'importe quoi.

Il n'a pas mangé, il ne sait plus depuis quand! La route a avancé d'il ne sait combien de kilomètres depuis qu'il a mangé pour la dernière fois.

— Bois! lui verse un inconnu au nez épate, avec une grosse loupe bleue sur sa large lèvre, — bois et qu'on s'embrasse!

Egor l'embrasse et boit encore un coup.

— Siffle encore un verre! Je t'ai à la bonne, parce que t'es un homme! T'as voulu la fille — tu l'as eue! T'as voulu cracher, — tu l'as fait et en plein dans les burnes!

— Doucement, là, avec ma fille! gueule Socrate. Il tient encore à la main la grosse cuiller avec laquelle il servit la soupe.

— Ta fille, elle n'est plus fille; elle s'est fait faire un gosse par Moïsseïka, hurle l'homme à la loupe, tendant son verre à la dame-jeanne. — Bois au fils de Moïsseïka : il me naîtra avec les lunettes de son père, qu'elle a dit...

Egor arrache le verre des mains de l'homme à la loupe et avale le contenu d'un seul coup. Le verre en miettes. Par terre.

— Fous-y d'ssus! gueulent dans le fond de la salle des voix inconnues, pleines d'une gaîté déchaînée.

Egorka brandit son énorme poing tout enflé, au-dessus de la lèvre boutonneuse de son généreux arroseur.

— C'est mon fils, à moi, que je te dis! Il peut pas faire d'enfants, Moïsseïka! C'est l'mien!...

L'homme à la loupe se baisse, lui passe entre les jambes et le frappe dans le dos de son petit poing osseux.

— Viens qu'on s'explique!

— C'est l'mien! beugle Egorka, j'ves t'saigner!

L'homme disparaît on ne sait où, dans les coins éloignés et obscurs. Egor ne se rend pas compte que maintenant il n'y a plus d'électricité, mais, tout juste, sur la table, une lampe à huile de phoque. Allez chercher le boutonneux sous les bancs! Des bancs qui sont larges comme des lits!

— Tiens-toi tranquille, eh! démon, gueule un des bouilleurs. Il a une tête invraisemblable, plate comme une assiette.

— C'est moi, le démon? s'arrête Egorka.

— Non... l'archange Michel!

— C'est moi le démon?

— Ah! tu parles d'une glu...

— Alors, c'est moi qui suis le démon?

— Est-il collant cet enfant de Satan!...

— Ah! de Satan...

En plein dans la gueule! Le bouilleur s'écroule sur un verre. Les éclats entament le nez. Sur les débris de verre, du sang.

— Vas-y! Tue Egorka! hurlent les bouilleurs. Casse-y la gueule!

— A mort!

— A mort, moi? Egorka!...

Et un banc, large comme un lit, passa au-dessus des têtes. La lampe à huile cracha une lueur bleue; s'éteignit.

— Ah! ma mère! On m'tue! se lamenta quelqu'un comme une femme.

A travers les cris, les hurlements et la puanteur, Egorka se jeta vers

la porte. Près du petit réduit, il saisit, en passant, sa carabine.

Puis il se souvint.

Une seule cartouche!

Et puis, dans l'obscurité, on peut atteindre un homme qui n'a rien fait...

— Ah! et puis, au diable...

Il ouvrit le portail de bois et se précipita dans la rue.

Déjà le soleil se couche sur la toundra. Déjà l'automne et l'ombre violette s'étendent sur les laiches, les prêles et les lichens.

...Egor court, le long des ruelles au pignon pointu, en agitant son fusil. Des fenêtres toutes sombres, toutes déteintes. Des gens boivent, pour calmer la faim, du thé fait avec de la ronce de mûrier, font des galettes de champignons. Là-bas, derrière les fenêtres toutes sombres. On a peur de la route.

— Ah!...

Voilà le premier kilomètre. A ce premier kilomètre, il y travailla de sa propre pelle. Et cette pelle avait, s'il se souvient bien, un manche peint en noir. Qui est-ce qui peint les manches? C'est pour faire honneur, pour sûr! Faire honneur à lui, certainement, à lui : Egor!...

Plus loin, c'est toujours des brandes, quelques bouleaux du nord, tout tordus. Un loup rejoint les buissons en quelques bonds légers.

Les kilomètres se dévident, rapides comme des doigts.

Puis ce fut la percée à travers la forêt. Sur un sapin, écroulé, tout sec, un hibou blanc. Une légère brume glacée se lève et de nouveau, à dix pas, on ne le distingue pas. En automne il arrive que l'œil se trompe plus encore.

La clairière s'allonge et se tord, les kilomètres sont de plus en plus courts. Quelques ravins. Les oies se sont lentement envolées à son approche.

Encore des jachères. Encore des collines rousses. Le vent dissipe la brume et il fait clair comme au petit matin.

Voilà le cent troisième kilomètre. Plus loin, c'est le tournant qui mène à un petit bois : on dirait que le chemin s'est détourné après un trop gros effort. Et la roche à moitié brisée par l'explosion est là.

Alors, Egor, saisit son fusil et y logea la cartouche.

— Ah! chien...n...ne!...

Non, la cartouche n'était pas percutée, l'amorce mettra le feu à la

poudre!... Comme elle ouvrit la porte dans le temps! En bottes de feutre! Et tout à l'heure, ce sera en plein cœur, son visage tout rond. Comme elle alluma son cœur dans ce temps-là!

Après la dernière maisonnette, près du cimetière d'Aïken, le cocher Kargou qui s'en revenait vers la taïga, trouva le bienheureux Egor; les vêtements en lambeaux, sanglant, il dormait, la tête dans la direction de la taïga. Son fusil était jeté à quelques mètres de lui. Il est couché, le veinard, et hurle en rêvant.

— Il a voulu aller dans la taïga, décida le malin Kargou. — Eh! bien, il l'a faite sa petite promenade! Il faut travailler, on ne peut pas être heureux toute sa vie.

Kargou hissa Egorka sur la voiture, le couvrit et lui renifla la bouche.

— De nouveau soûl, murmura-t-il avec ravissement, comment fait-il pour en trouver toujours?

Tout le long de la route, Egorka dormit ainsi sous la bâche.

Au tournant du cent troisième kilomètre, il fit le geste d'approcher de lui son fusil.

Non, l'unique cartouche se trouvait toujours dans l'auget! L'amorce était toujours abimée. Il a dû rêver qu'elle était en bon état, et qu'en une heure il avait atteint le cent troisième kilomètre!

LE COEUR

par

IVAN KATAEV

(Fragment)

En bas dans la cour, un gosse hurle d'une voix aiguë, dans l'obscurité naissante, imitant un haut-parleur : « Allo! allo! allo! Ecoutez! écoutez! On va parler du Commissariat Central, sur une onde de mille quatre cent cinquante mètres! Allo! allo! allo » Dès qu'il a fini de crier, il recommence : « Ecoutez! écoutez! écoutez!... » Il m'agace. Je me soulève du canapé vers la fenêtre : — il faut la fermer. J'y aperçois un morceau d'un ciel de velours, à peine obscurci, et de grosses étoiles calmes. La coupole d'une église luit doucement, — on ne sait si ce sont les étoiles ou si c'est la lune; la lune est là-bas, derrière les maisons... Pourquoi donc cette coupole brillant sur un ciel nocturne fait-elle naître en moi une inquiétude joyeuse et printanière? Peut-être, parce que je la vis ainsi pour la première fois, au commencement du printemps, en mars, étant sorti, une nuit, fendre du bois dans la cour rendue crissante par le dégel. Je l'ai regardée alors et j'ai songé : c'est la dernière fois que je fends du bois, c'est le printemps et la vie, devant moi, est pleine d'imprévu et sans limites comme le ciel. Et maintenant, le même sentiment m'étreint, — pourtant nous

sommes en automne et j'aurai bientôt trente ans. Je veux fermer la croisée, mais Iurka (1) me dit :

— Attends papa, ne ferme pas! On la fermera quand j'aurai fini de balayer et que toute la poussière sera tombée.

J'obéis.

Le manche du balai est plus grand que Iurka lui-même : on dirait que c'est lui qui le traîne à travers la chambre et que Iurka ne fait que s'y cramponner. Que ses jambes sont enore maigres! A son âge, je portais déjà le pantalon long et j'étais un gros élève de première; avec mon pantalon de lycéen, je me sentais aussi respectable que l'oncle Vania, — fonctionnaire aux archives du ministère de la Justice. Les enfants d'aujourd'hui sont, en général, moins couverts; ils sont plus légers, leurs jambes sont bronzées, couvertes de bleus et de piqûres grattées de moustiques. Mais ils portent le foulard rouge avec la même fierté que nous portions la cocarde brillante au képi. Tout à coup, j'ai honte de le voir s'agiter ainsi, pendant que je me repose.

— Alors quoi, Iurka, tu balayes tous les jours maintenant?

— Non, pas tous les jours! J'aime bien que la saleté s'entasse un peu. Alors on voit mieux ce que l'on enlève. Mais ce n'est possible que dans la journée et aujourd'hui nous avons été, dès le matin, faire une excursion au jardin botanique et je suis revenu tard. Seulement j'ai quand même voulu balayer, puisque c'est ce soir que se réunit le comité des locataires. Ah! oui, j'ai oublié de te dire : le gérant est venu juste avant que tu n'arrives et a demandé que tu ne sortes pas ce soir : il y a réunion.

— On m'a déjà averti... Mais voilà ce que j'ai décidé : il faut, mon vieux, que nous prenions chacun notre tour! Un jour, c'est moi qui balaye, le jour suivant c'est toi, puis c'est ta mère. Ce n'est pas juste qu'on t'exploite toujours, toi seul.

— Bien sûr! D'ailleurs les cours reprennent le quinze, les exercices de la section également, — je serai toute la journée absent. Il faudra bien prendre chacun notre tour....

Poussant victorieusement devant lui un gros amas de poussière, il disparaît dans le couloir. Je reprend ma lecture, mais le gosse continue à hurler : — « Allo! allo! allo!... » — Qu'est-ce qu'il lui prend?... Iurka revient et ferme la fenêtre.

— Tu as une conférence demain? — demande-t-il, compatissant.

— Non, pas demain, lundi. Mais je ne serai guère libre et pour m'y préparer...

— Alors, lis!... Non! attends! attends!... — il s'approche de moi et à genoux sur le canapé me scrute avec attention.

— Qu'est-ce que tu as, Iurka?

— Ce que j'ai? C'est toi qui vas me répondre maintenant : as-tu déjeuné aujourd'hui?

— Si j'ai déjeuné? Oui, certainement... J'ai mangé un morceau...

Il me secoue, s'accrochant à ma ceinture :

— Non! non! avec moi, ça ne prend pas, — as-tu déjeuné, oui ou

(1) Iurka = diminutif de Iurii (Jules).

non? — Convenablement, avec potage, entrée, comme il se doit?

Je ris :

— Eh! bien, j'avoue : je n'ai pas déjeuné! J'ai été pris, tu comprends, et j'ai laissé passer l'heure du réfectoire. Mais je n'ai pas faim, je t'assure

Turka se laisse aller sur le canapé d'un air découragé et se prend le genou entre les bras :

— De nouveau, il n'a pas mangé!... Que tu es drôle! Mais tu finiras par mourir, — combien de fois te l'ai-je déjà dit!

Ça c'est un trait de sa mère, de Nadia.

— Allons! allons! je ne mourrai pas... je vivrai bien quelques jours encore... Ou bien non! écoute : si tu veux, descends jusqu'au magasin et achète quelque chose; nous allons souper ensemble. Peut-être que mère viendra aussi. L'argent est là dans mon veston, la poche intérieure.

— Pas besoin d'argent! J'en ai encore qui me reste du repas de midi. C'est moi qui t'invite aujourd'hui!

Et tout joyeux, il s'enfuit en faisant des bonds.

Aussitôt un fragile silence se rétablit. On entend le tic-tac de la montre-bracelet. Les tramways qui descendent la rampe avec un sourd grondement et des coups de sonnette forcenés font doucement vibrer les murs. On entend les trompes sonores des autos. La rue s'étend là-bas, éclairée pour la convoitise des promeneurs, et aux entrées des cinémas s'allument tous les soleils des Indes.

Je n'arrive pas à lire.

Le plafond, au-dessus de moi, est gris-sale; surtout dans les angles — Turka n'y arrive pas — des toiles d'araignées. Il faudrait le blanchir pour bien faire. C'est extraordinaire : à nous deux, nous gagnons un argent fou et l'on se demande à quoi il passe! On ne pense jamais aux choses utiles : comme ce plafond, par exemple. C'est simplement du désordre russe ou bien encore du nihilisme d'étudiant. Mais non, réellement, nous n'avons pas le temps d'y penser. Ni moi, ni Nadia. Dans le temps, elle surveillait tous les recoins et il fallait voir comme elle arrangeait notre appartement. Maintenant; — des milliers d'enfants sur les bras, des dizaines de plafonds au-dessus de la tête, des fournitures, des réparations... Où prendre le temps de penser à tout? Et puis, avec son tempérament de prosélyte, — elle finira par s'user la santé... Quelle misère que tous ces jeunes initiés : ce qui, pour nous, n'a plus d'intérêt, pour eux demeure une source de nouvelles joies. Et alors ils galopent de tous côtés, les yeux brillants de fièvre, un peu sans but, il faut bien l'avouer. Quand elle reçut, c'était en 21, sa première carte de membre, comme elle fut heureuse : on aurait dit qu'elle venait de communier... C'en était fini d'être une citoyenne comme tout le monde; elle était maintenant « camarade ». Et elle en fit du chemin : membre du comité de sa cellule, directrice de la pouponnière; mais toujours, malgré tout, les mêmes étonnements charmants...

Turka revient et se met à préparer le souper. Il coupe les concombres, les tomates et le saucisson en rondelles, soigneusement, va chercher du vinaigre.

— Où as-tu appris tout cela?

— Au camp, — répond-il d'un air absorbé, mâchant déjà quelque chose.

Nous nous mettons à table. Turka est content et oubliant sa dignité de maître de maison, il se met à jouer avec la fourchette, à se balancer sur sa chaise. Et moi, je me demande si j'ai le droit de lui faire une observation. Je le vois si rarement et il me semble grandir si vite, que j'ai peur d'être maladroit. Parfois, par distraction, il arrive que je lui parle comme à un enfant; alors il me regarde avec un tel étonnement que je me trouble.

— Crois-tu qu'on ait le temps de faire du thé? — me demande-t-il, prêt à tous les sacrifices, tant il est de bonne humeur.

— Non, ce n'est pas la peine, nous n'aurons pas le temps de le boire. On va venir tout à l'heure.

Pourtant, il faut soutenir la conversation.

— Et alors, as-tu fini le Jules Verne que je t'ai apporté?

— Non pas encore! Je n'ai pas envie de le lire. Je trouve que c'est si bête. Je me suis renseigné au musée de la Guerre s'il est possible qu'un canon tire jusqu'à la lune. On m'a expliqué que c'est de l'imagination tout ça! Du moment que c'est de l'imagination, — c'est un mensonge. Ce n'est pas intéressant. *Les habitants du désert* de Mayne Reid, ça peut encore aller. Il est vrai qu'il est question, là-dedans, de gens qui organisent quelque chose dans le genre d'un comité de production et qui y arrivent par leurs propres moyens... Mais apportes-en d'autres, quand même, — me console-t-il, — peut-être bien que j'en trouverai un qui me plaira.

C'est étonnant ce qu'il lit peu... il ne connaît pas ce bonheur, cette joie ardente, — de tout quitter, d'aller se cacher dans un coin avec son livre, comme un chien avec un os, et, blotti là, de tourner hâtivement les pages en ronronnant de plaisir. Je me souviens : pour arriver à me faire coucher, une fois le dernier délai passé, même les toutes dernières « encore cinq petites minutes, rien que jusqu'à la fin du chapitre », — ma mère était obligée de m'enlever le livre des mains et de l'enfermer dans un tiroir de la commode. Et moi, — tout perdu, tout enivré, me croyant encore dans une barque avec des trappeurs ou rôdant sur les landes désertes d'Ecosse, oubliant que le lendemain m'attendaient à nouveau le sombre ciel matinal et les couloirs glacés du lycée, — je courrais à la commode et j'essayais, en pleurant, d'ouvrir avec les ongles le tiroir fermé. Quant à Turka!... Turka, lui, n'aime pas lire! Et puis, il ne lit pas; il adapte les textes. Il n'aime pas lire parce qu'il ne comprend pas le charme de la solitude. Cela aussi m'étonne chez lui. Comment peut-on vivre ainsi, sans cet amour de la solitude, sans ce désir d'errer à travers les champs humides et printaniers, en gestulant, en criant face au vent : « Oh! horizons superbes. Oh! appel éclatant de la flûte! » Ou peut-être qu'ils n'éprouvent pas ce besoin, eux, qu'ils ont autre chose que nous, nous n'avions pas? Mais c'est si inutile ce qu'ils font : s'ils veulent acquérir cet autre chose, pourquoi abandonnent-ils en même temps toutes ces vieilles richesses et tout ce vieux bonheur?

Turka débarrasse la table, emporte les assiettes sales à la cuisine, les lave là-bas directement sous le robinet. Puis, ayant terminé, il s'assied sagement à la table.

— Ecoute, papa. Il faut que je te parle. Je suis d'avis qu'on doit absolument faire expulser Tchistov de son appartement. Hier, il a de nouveau sali le couloir devant notre porte. Et quand je l'ai attrapé en lui demandant s'il prenait notre couloir pour des cabinets, il s'est jeté sur moi en criant qu'il allait m'étrangler comme un chaton. J'ai eu toutes les peines du monde à me sauver. Tout le monde dit que c'est un sale vieux et qu'il faut le faire expulser. Porter plainte d'abord et l'expulser ensuite! On ne peut plus y tenir!

— Tu as raison, il ne faut pas tolérer cela plus longtemps; il faut essayer de le prendre sur le fait et lui faire envoyer ensuite une note par le comité des locataires.

— Alors tu ne veux pas l'expulser?

— Je ne veux pas. Je te l'ai déjà dit tant de fois.

— Comme tu es bizarre, papa! Au fond c'est un bourgeois, un ancien propriétaire : alors pourquoi tant de scrupules? Tu le soutiens maintenant?

— Tu dis des bêtises! Même s'il a été propriétaire, actuellement il travaille; il découpe des jouets, il vit de ça. Et puis, enfin, il est tout seul : il n'a ni parents, ni amis chez qui aller. On ne peut tout de même pas jeter un homme à la rue.

— Tu es extraordinaire, toi! Tu disais, toi-même, qu'il fallait être sans pitié pour le bourgeois. Et maintenant, tu te dérobes...

Comment lui expliquer?

— Je t'ai dit qu'on devait être sans pitié pour la bourgeoisie lorsqu'elle nuit à la révolution, au pays, ou plus simplement à un groupement isolé, — aux ouvriers, aux paysans, par exemple. Tu as saisi? Quant à Tchistov, il ne nuit à personne d'autre qu'à nous. Il est simplement furieux contre ta mère et moi, parce que nous sommes voisins et que cela le gêne et enfin, parce que je suis président de l'association des locataires. Alors il se venge! Il veut protester à tout prix contre le fait, que lui, ancien riche, ayant eu domestiques et écuries de courses, il est forcée maintenant de vivre dans la misère. Et il proteste en souillant notre couloir. Sans cela, il ne fait de mal à personne, n'est-ce pas?

— A personne.

— Alors voilà! Nous, — moi, toi, ta mère, — nous n'avons pas le droit de persécuter un homme, même si cet homme est mauvais, rien que parce qu'il nous gêne. Il faut commencer par l'empêcher de nous nuire et c'est ce que je vais faire.

— Il a dit à Agraphia Vassiliëvna, la concierge, qu'il allait couper les fils électriques qui desservent notre appartement.

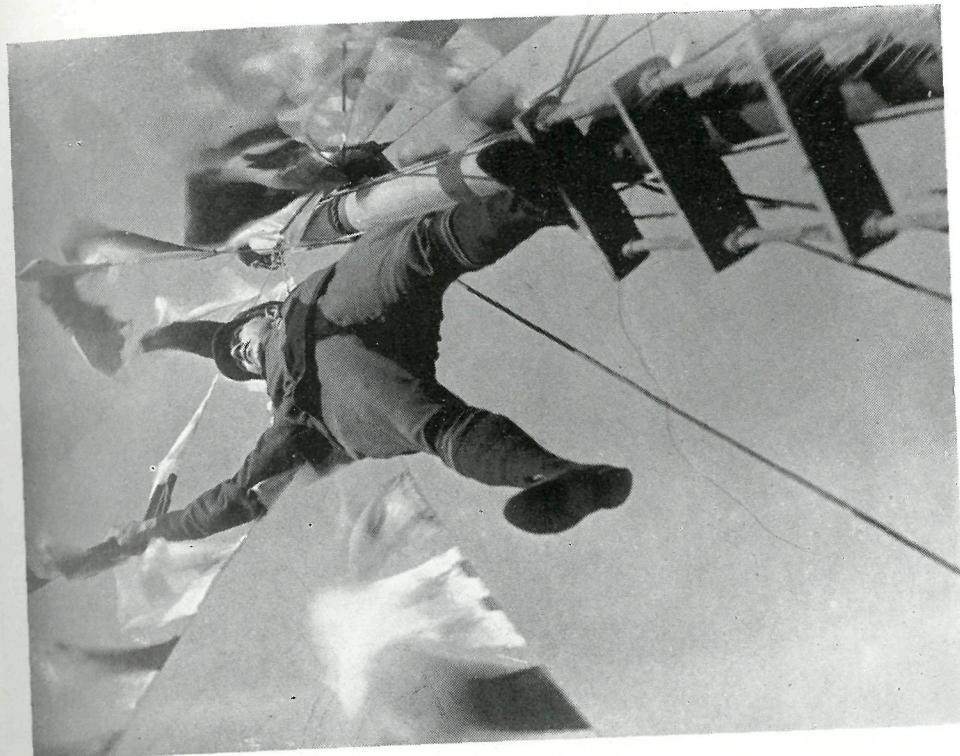
— Mais il ne les a pas coupés!

— Agraphia Vassiliëvna dit aussi qu'il est capable d'incendier la maison.

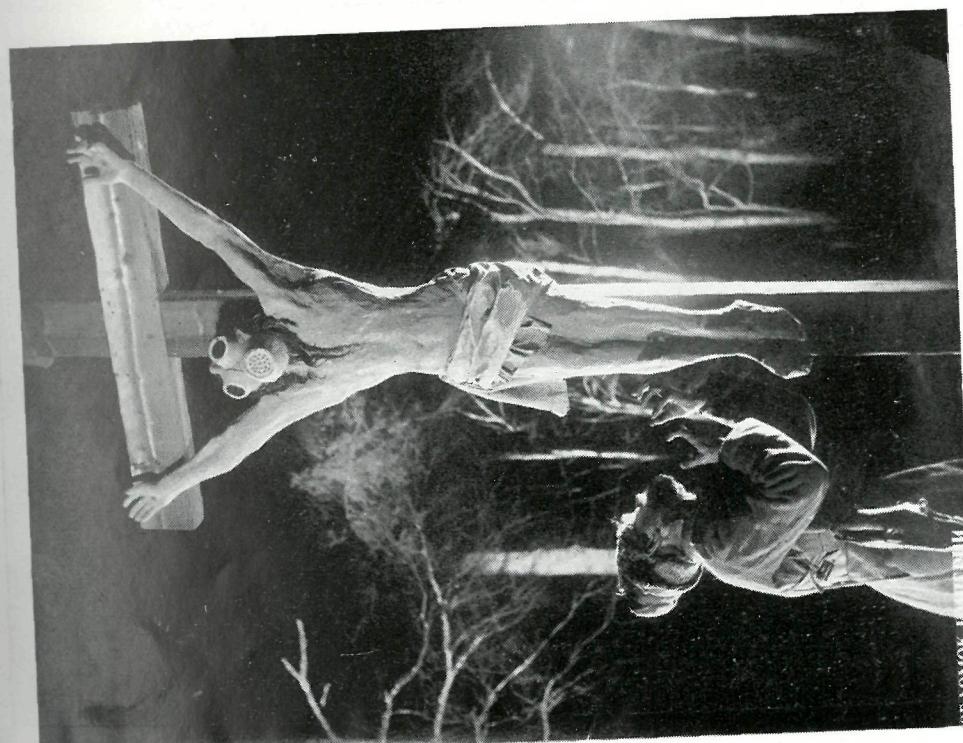
— Il n'incendiera rien du tout! Il serait le premier à en pâtir.

Iurka se tait, puis, d'un air décidé :

— Fais ce que tu veux! Quant à moi, je déposerai, dès aujourd'hui, une demande d'expulsion auprès du gérant de l'immeuble. Je suis locataire comme les autres et je connais mes droits! Je ne veux pas laver le plancher derrière un bourgeois. Si on l'apprenait dans ma section, on passerait son temps à se moquer de moi, peut-être même qu'on



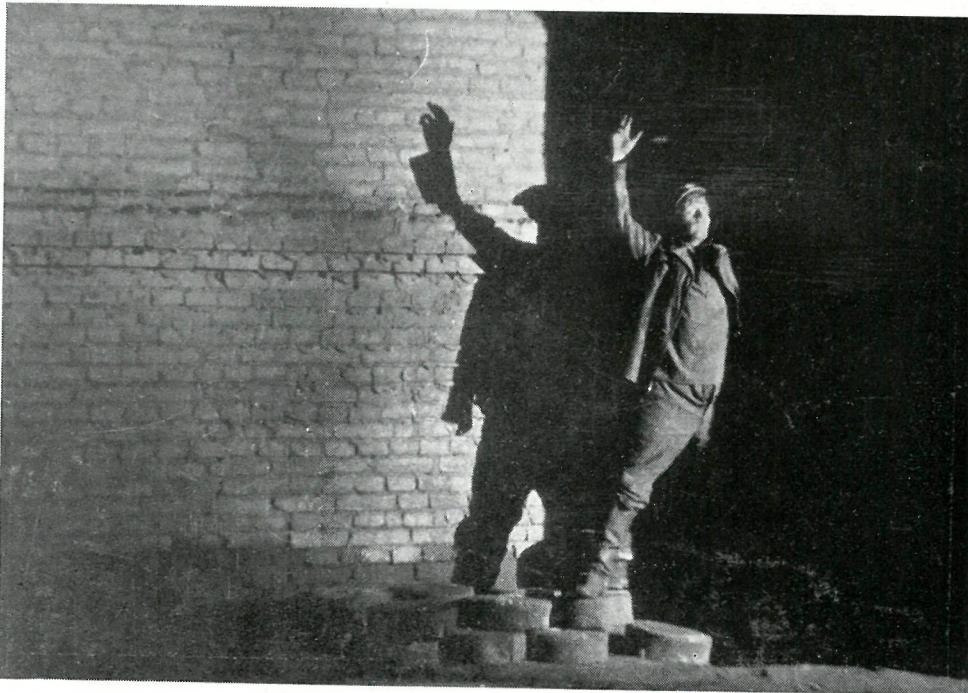
L e c i n é m a



« Un débris de l'Empire »
film de T. Ermler



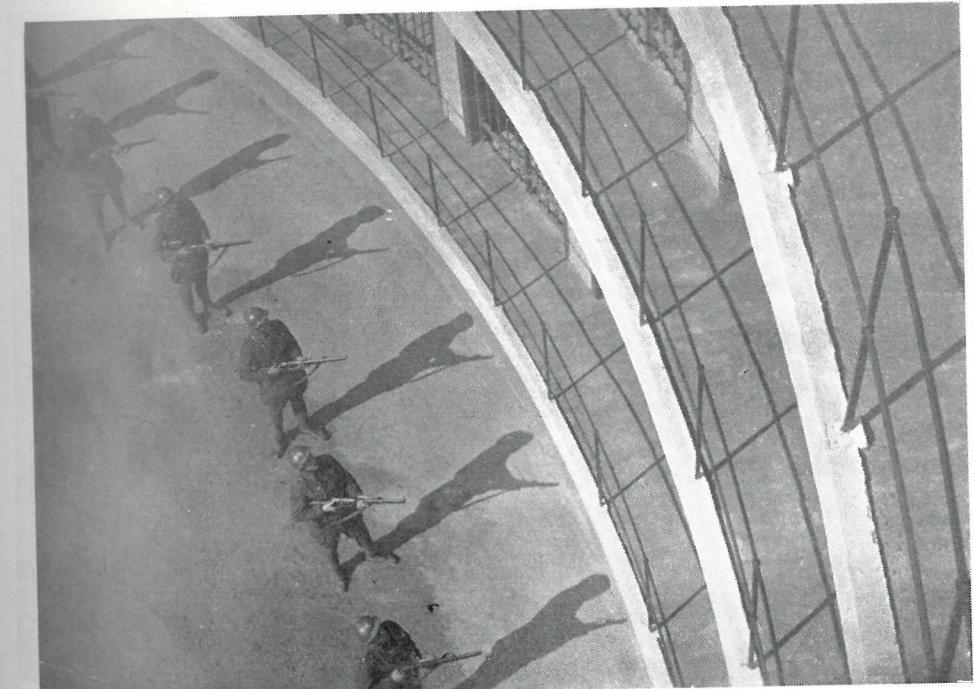
« Octobre »
film de S. M. Eisenstein



« L'Arsenal »
film de Dovgenko

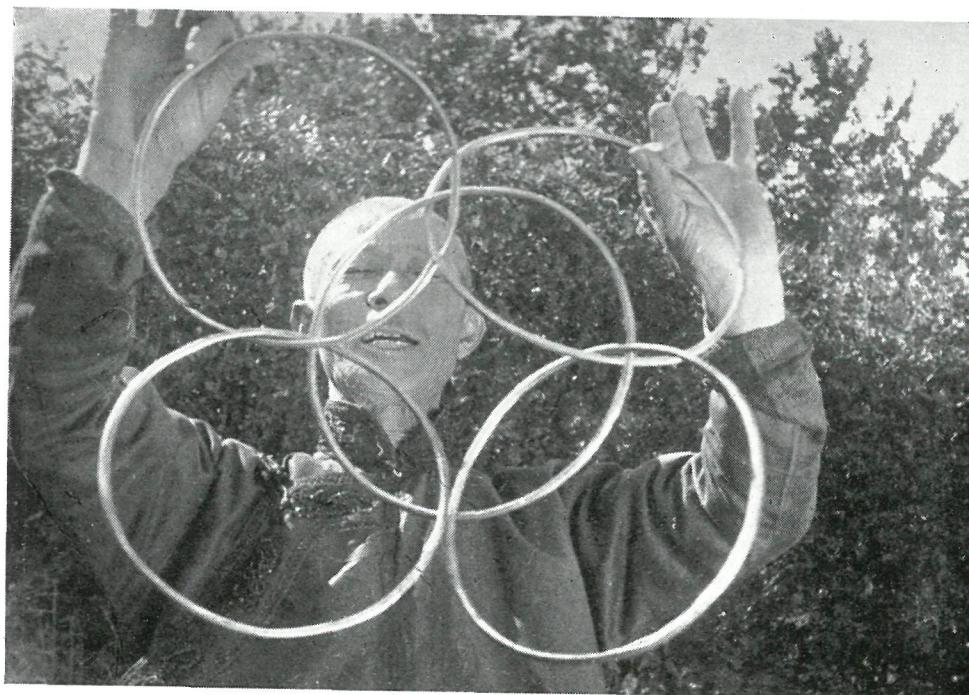


« Le fantôme qui ne revint pas »
film d'Alexandre Room





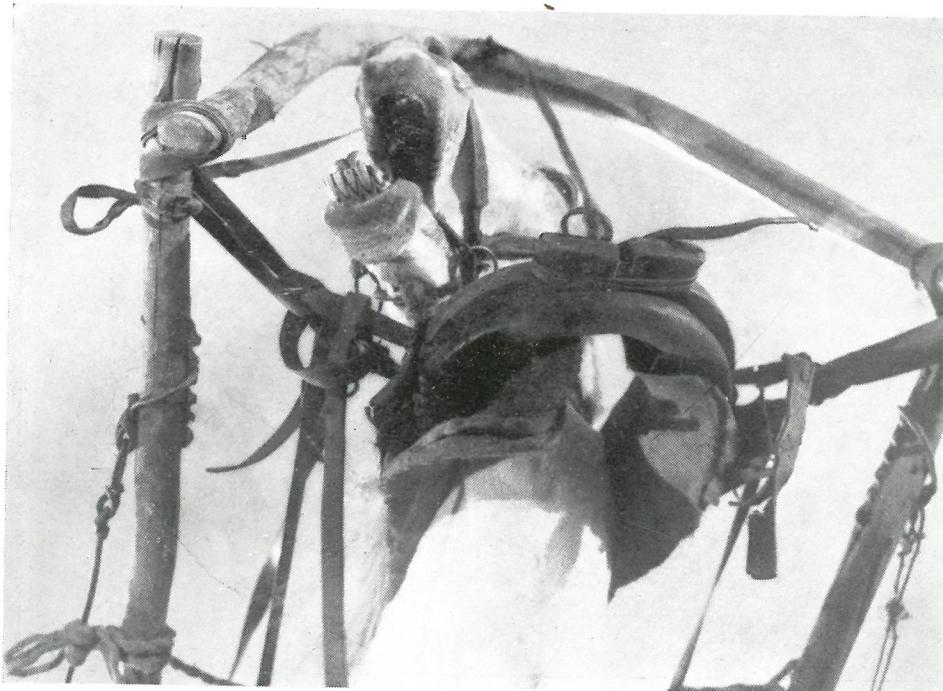
« L'homme à la caméra »
film de Dziga Vertoff



« L'homme à la caméra »
film de Dziga Vertoff



« Le chemin dans l'univers »
film de Boris Shpis



« La ligne générale »
film de S. M. Eisenstein



« La nouvelle Babylone »
film de Kosintzeff et Trauberg



« Le fantôme qui ne revint pas »
film d'Alexandre Roud



« La nouvelle Babylone »
film de Kosintseff et Trauberg

m'en excluerait. Tu verras que le comité l'expulsera et alors qu'il aille à tous les diables avec ses jouets, ses icônes et ses photos!

— Quelles photos?

— Il a des tas de photos : parfois il les étale sur sa table et les regarde. Et sur ces photos il y a des nonnes nues, de ces nonnes avec lesquelles il vivait dans le temps. Et derrière chaque photo, il y a la description de la nonne, et l'année, et la date.

— Qui t'a raconté tout ça?

— Agraphia Vassilievna le racontait devant moi à tante Groucha.

— Dis de ma part à Agraphia Vassilievna qu'elle est stupide et qu'elle ne devrait pas raconter de pareilles bêtises devant toi! Et puis non : je le lui dirai moi-même! Et quant à déposer une plainte auprès du gérant...

On frappa à la porte.

POUR LE MIEUX

POÈME D'OCTOBRE

par

VLADIMIR MAIAKOVSKY

(Fragment)

*J'ai
parcouru
le globe terrestre
presque en entier,
et la vie est
belle,
et il fait bon
vivre.
Mais dans notre pays
tumultueux, frémissant
c'est encore mieux.
La rue-serpent
se tord
entre les maisons.
La rue est
à moi.
Les maisons sont
à moi,
L'amas des livres
s'amasse
aux vitrines des libraires.*

*Mon
nom
se trouve dans la rubrique poétique.
Je suis heureux,
c'est mon œuvre
qui s'insuffle
dans l'âme
de ma république.
Mes députés,
dans ma voiture,
ont soulevé la poussière
avec des pneus lippus.
Allant à la séance
dans le bâtiment rouge.
Restez assis,
ne vous laissez pas faire,
dans mon
Soviet de Moscou.
Des visages roses.
Un revolver
jaune.
Ma mitice
me protège.
Elle me dirige
vers la droite.
Si je vais
à droite,
Ce sera très bien.
Au-dessus de moi,
le ciel.
Soie
bleue.
Jamais encore
il n'a fait si bon.
Devant moi
défilent les régiments.
Les soldats frappent
sur les flancs des tambours.
Le pied
est ferme,
La tête
est haute.
On traîne
des canons,
Des hommes ornés de l'étoile rouge
s'avancent.
La fumée
s'étend
sur les berges de l'air.
La fumée.*

*la vapeur,
la suie,
de mes usines.
Halète,
machine,
encore plus fort,
halète éternellement
et ne t'arrête jamais,
et produis encore
de l'indienne
pour mes
jeunesses communistes.
Le vent
souffla
dans le jardin voisin.
Il passa, tout en
ef-
flu-
ves.
Ah! qu'il fait
bon.
Derrière la ville,
le champ.
Dans les champs,
les villages.
Dans les villages,
des paysans.
Quelle que soit la ferme,
on y travaille avec joie,
dès l'aube.
Notre république
se dresse,
se cabre.
Elle vaut
cent autres
pays.
L'histoire
s'en va au cercueil.
Quant à mon pays,
tout jeunet,
qu'il crée,
qu'il invente,
qu'il essaie!
La joie déborde.
Faut-il donc en mettre
de côté,
pour vous?
La vie est belle
et merveilleuse.
Pouvoir aller jusqu'à cent ans*

sans vieillir!
Notre vaillance croitra
d'année
en année.
Que le marteau
et les vers
chantent la terre de l'avenir.

L'ENVIE

par

IURII OLECHA

(*Fragment*)

Le matin, aux cabinets, il chante. Vous pouvez vous imaginer si cet homme est plein de vie, de santé! L'envie de chanter, chez lui, c'est un réflexe. Ses chansons qui n'ont ni air ni paroles, les tra-ra-ra qu'il répète sur tous les tons, on peut les traduire ainsi :

« Que je suis heureux de vivre... ta-ra! ta-ra... mes intestins sont en forme... ra-ta-ta-ta-ra-ri... mes sucs fonctionnent normalement.... ra-ti-ta-dou-da-ta.... contracte-toi boyau, contracte-toi.... tram-ba-ba-boum! »

Le matin, lorsqu'il sort de la chambre à coucher et qu'il passe près de moi (je fais celui qui dort) pour atteindre la porte qui donne, au fond de l'appartement, dans les cabinets, mon imagination le suit. J'entends des heurts dans le petit réduit où son gros corps est à l'étroit. Son dos frotte contre la face interne de la porte refermée, les coudes râpent les murs, il piétine. Dans la porte des cabinets il y a une vitre dépolie, ovale. Il tourne le commutateur, l'ovale s'éclaire de l'intérieur et se transforme en un œuf splendide, couleur d'opale. Par la pensée, je vois cet œuf suspendu dans les ténèbres du corridor.

Il pèse bien dans les quatre-vingtquinze kilogs. L'autre jour, descendant quelque part un escalier, il s'aperçut que sa poitrine tremblotait au rythme de son pas. Il décida aussitôt d'ajouter une nouvelle série de mouvements à ses exercices physiques.

Ordinairement, il fait de l'éducation physique non pas dans la chambre à coucher, mais dans la pièce sans destination bien définie où je loge. Il y a plus d'air, d'espace, il y a plus de lumière, de clarté bleue. Par la porte ouverte sur le balcon, la fraîcheur s'y glisse. Sans compter que le lavabo est aussi là. On y apporte la natte de rafia de la chambre à coucher. Nu jusqu'à la ceinture, il a tout juste des caleçons tricotés, boutonnés sur le ventre à un seul bouton. La clarté bleue et rose de la chambre brille en rond dans l'objectif sacré de ce bouton et lorsqu'il s'étend sur la natte, sur le dos, et commence à lever alternativement les jambes, le bouton n'y tient plus et saute. Le bas-ventre, l'aïne se découvrent. Cette aïne est une splendeur. Un tendre creux. Un coin

secret. Un bas-ventre de生殖者. J'ai vu le même bas-ventre, d'une matité de peau de daim, chez le mâle de l'antilope. Je pense qu'il suffit des rayons amoureux de son seul regard, pour transpercer ses jeunes secrétaires et ses demoiselles de bureau.

Il se lave comme un petit enfant : il claironne, danse sur place, s'ébroue, pousse de petits cris. Il attrape l'eau à pleines poignées, et, avant d'arriver aux aisselles, en éclabousse la natte. Sur le rafia, l'eau s'écoule en gouttes claires, pleines et l'écume, tombant dans la cuvette, mousse comme de la pâte à crêpes. Parfois le savon lui entre dans les yeux, l'aveugle — alors, sacrant, à grands coups de pouce il en débarasse les paupières. Lorsqu'il se gargarise, c'est un bouillonement qui fait s'arrêter les gens sous le balcon et lever les têtes.

Un matin calme, rose. Le printemps fleurit. Sur les rebords de toutes les fenêtres, des caisses avec des fleurs. Les boutons bâillent rouge.

(Les objets ne m'aiment pas. Les meubles tentent de me faire des croche-pieds. Un coin de meuble, bien astiqué, m'a littéralement mordu l'autre jour. Je suis en relations plus que compliquées et tendues avec ma couverture. Le potage que l'on me sert, se refuse à refroidir. Et il suffit qu'une petite saleté — pièce de monnaie ou bouton de col — tombe de table, pour qu'elle aille immédiatement rouler, se nicher sous un meuble impossible à remuer. Je rampe à terre, et, levant la tête, je surprends le buffet qui ricane).

Les rênes bleues des bretelles pendant à ses flancs, il va dans la chambre à coucher, trouve son pince-nez sur une chaise, le met devant la glace, revient dans ma chambre. Là, au beau milieu, il s'arrête, relève ses bretelles, les deux à la fois, d'un seul mouvement comme s'il jetait un fardeau sur ses épaules. Il ne m'adresse jamais la parole et je feins de dormir. Les boucles métalliques des bretelles concentrent le soleil en deux gerbes brûlantes (les objets l'aiment, lui).

Il n'a pas besoin de se coiffer et d'arranger sa barbe et ses moustaches. Ses cheveux sont coupés ras, les moustaches sont courtes — juste sous le nez. Il ressemble à un gros petit garçon.

Il a pris un flacon; le bouchon de verre pépie. L'eau de Cologne coule sur la paume et la paume l'étend sur la boule de la tête — du front à la nuque et retour.

Le matin il boit deux verres de lait froid. Il le prend dans un petit pot dans le buffet, se le verse et boit sans s'asseoir.

La première impression qu'il me fit, me stupéfia. Je n'avais rien imaginé de pareil. Il était, là, devant moi, dans un élégant complet gris, sentant bon l'eau de Cologne. Ses lèvres étaient fraîches et faisaient un peu la moue. Il avait un petit air gandin.

La nuit, je me réveille souvent en l'entendant ronfler. Endormi, tout d'abord je ne comprends pas de quoi il s'agit. C'est comme si quelqu'un, toujours en colère, disait : « Cracatoi... craa... ca... toiii... »

Il a reçu, là, un bien joli logement. Et un bien beau vase, près de la porte du balcon, sur la sellette laquée! Un vase de faïence, haut, galbé, transparent, d'une tendre carnation rose. Il fait penser à un flamant. L'appartement est au troisième; le balcon est suspendu légèrement dans le vide. Une large rue de faubourg qui ressemble à une avenue. En face, en bas, — un jardin, touffu, lourd, caractéristique des environs de Moscou,

un jardin plein d'arbres poussés en vrac dans un terrain vague, entre trois murs, comme dans un four.

C'est un goinfre. Il mange généralement en ville. Mais hier au soir, il rentra ayant faim et décida de casser la croûte. Le buffet était vide. Il descendit alors (le magasin est au coin) et ramena des tas de choses : deux cent cinquante grammes de jambon, une boîte de sproots, du hareng mariné, un pain long, une bonne demi-lune de Hollande, quatre pommes, une dizaine d'œufs et un pot de confiture. On demanda le thé et l'omelette à la cuisine commune (elle est pour toute la maison et deux cuisinières s'y relaient).

— Bouffez, Kavalerov — m'invita-t-il, et il se mit aussitôt à l'œuvre. L'omelette, il la mangeait dans la poêle, faisant sauter les morceaux de blanc comme de l'émail. Ses yeux s'injectèrent de sang, il ôtait et remettait son pince-nez, faisait du bruit avec la bouche, avec le nez; ses oreilles remuaient.

Je me distrais à faire des observations. Avez-vous déjà remarqué que le sel tombe de la pointe du couteau sans laisser de trace — le couteau continue à briller comme s'il était neuf; que le pince-nez chevauche le nez comme une bicyclette; que l'homme est entouré d'un tas de petites inscriptions, d'une fourmillière de petites inscriptions disséminées un peu partout : sur les fourchettes, sur les cuillers, sur les assiettes, sur la monture du pince-nez, sur les boutons, sur les crayons? Personne ne le remarque. Elles mènent une terrible lutte pour leur existence. Peu à peu, à vue d'œil, elles se transforment en immenses lettres d'enseignes! Elles se lèvent armée contre armée : les lettres des plaques indicatrices des rues entrent en guerre contre les lettres des affiches.

Il a mangé à en éclater. Ayant voulu prendre encore une pomme, il se pencha sur elle, ne fit que fendre sa face jaune en deux et l'abandonna.

Un commissaire du peuple, parlant de lui, lui fit un compliment :

— Andréï Babitschef — un des hommes les plus marquants, les plus représentatifs du pays.

Lui, Andréï Petrovitch Babitschef, il occupe le poste de directeur du Trust Alimentaire. Il est grand charcutier, grand confiseur, il est cuisinier.

Et moi, Nicolaï Kavalerov, je suis son bouffon.

P O È M E S

par

BORIS PASTERNAK

I

Le Kremlin durant les tourmentes de l'année 1918

Comme quelqu'un d'abandonné parmi les neiges
Dans la dernière des stations en ruines,
Comme quelqu'un allant à travers champs, dans le tumulte et les
Et s'épuisant à se traîner,

[hurlements]

Comme, si, la fin étant proche, ses forces l'abandonnant,
Il clamait avec tristesse vers la tourmente
Afin qu'elle ne lui éteignît pas l'âme
Au moment où tout sombrait dans les ténèbres.

Comme saisi aux revers des vêtements,
Par la tempête ricarante,
Qui joue avec le gland du bachlik (1)
Et vous serre les mains gantées.

Parfois pourtant! — Parfois,
Comme, lié par un câble court,
Un navire, dans la clameur de sa sirène, vers le sillon des neiges
Lève merveilleusement son ancre.

La dernière nuit, incomparable
A quoi que ce soit, si étrange, tout couvert d'écume,
Lui, le Kremlin, grisé de tant d'hivers,
Déversa sa haine sur l'hiver présent.

Et grandiose, tout rempli de passé,
Comme une évocation de visionnaire,
Il se fit un chemin, terrible et brisant tout
A travers l'année non encore révolue, vers l'année dix-neuf.

Vers le crépuscule, à la fenêtre,
Il essaya d'y pénétrer de toute la force de sa clameur métallique.
Il craint, sans doute, — l'année passe vite, —
Qu'il perdra l'occasion de vous connaître.

Les restes des jours, les restes des tempêtes de neige,
Promises aux tours en l'année dix-huit
Se démènent, se lovent tout autour;
On dirait qu'ils n'ont pas assez joué.

Par delà la mer de ces tempêtes
Je prévois comment, tout brisé, tout meurtri
Je serai la proie de l'année qui n'est pas venue
Et qui recommencera à m'éduquer.

II

Le matelot à Moscou

Je ne le vis que le temps que prit la patinoire des étangs
De cligner à l'hiver
De son mât orné d'un drapeau,
Et de disparaître dans les ténèbres.

(1) Bachlik = sorte d'écharpe nouée autour de la tête et dont les bouts se rejettent derrière les épaules.

*La patinoire était nette et le mât incertain;
Et, près de la barrière,
Près des pieux dispersés,
Il alluma une cigarette.*

*Le matelot était jeune, et le vent — agile :
Il bondit et emporta,
Arracha, et éteignit le mégot,
Et l'enfonça dans un tas de neige.*

*Le drap l'habillait comme la nuit,
Comme l'élan vers la liberté
Des mouches de novembre
Rôdant, comme lui, sans but.*

*Comme le droit de souffler par tous les orifices
De piquer à travers tout,
Le drap de son vêtement l'habillait, pareil à la nuit,
Comme un sac, sans le mouler.*

*Et tout ce drap et le pas incertain
Et la coupe de la culotte,
Sentaient la taverne dans la Galernaïa,
Le sable et le caviar.*

*Moscou semblait être en pierre, en une sorte de pierre
Destinée à la mouture,
Au bris et à la chute dans l'abîme des crêtes,
Pour l'édification d'un nouveau môle.*

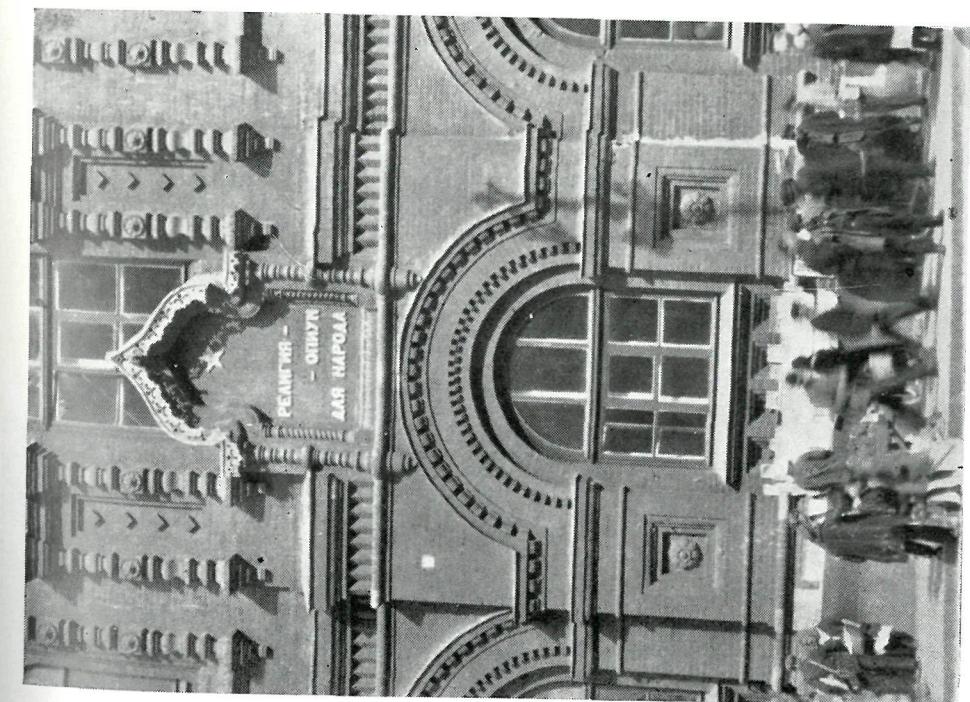
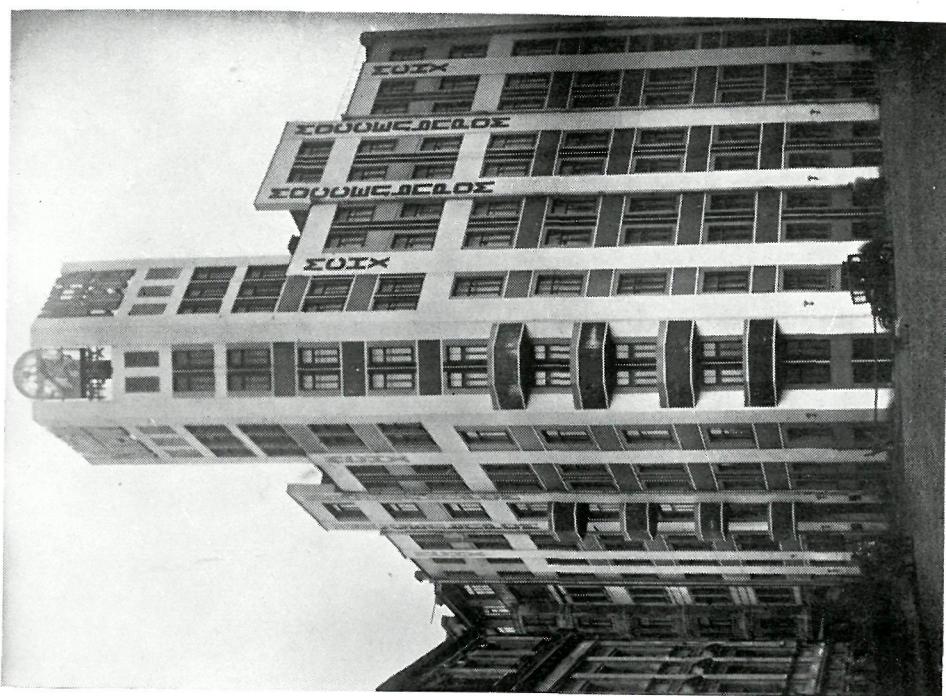
*Le vent était ivre et donnait le frisson :
Le vin le rendait violent.
Le matelot regarda (le matelot était également ivre
Comme le vent).*

*La maison d'angle sembla, on ne sait pourquoi,
Une maison flottante :
Le fantôme de la mer
Soufflait, soulevant les rubans derrière le béret, les dressant.*

*Derrière lui branlaient, cherchant leur place
L'ancre et sa chaîne,
Les bastingages et les vergues
Merveilleusement salins.*

*Un brick immense, de son grand torse
Ayant dressé les hanches,
Se soulevant et s'abaissant, se frottait
Contre les nuages.*

A r c h i t e c t u r e s



« La religion c'est l'opium du peuple »

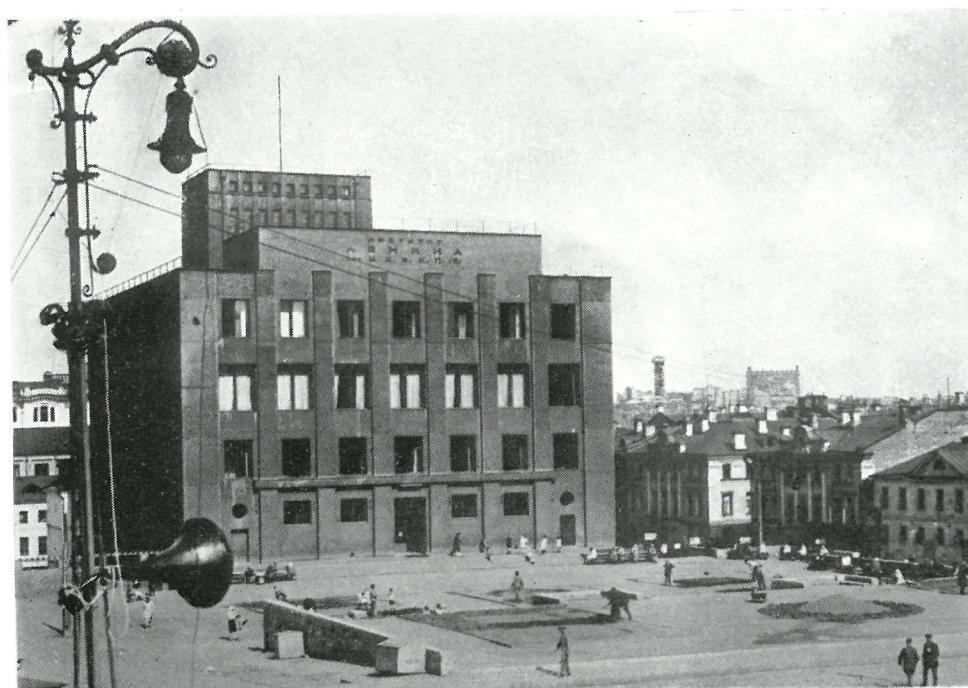
Le « Mosselprom » à Moscou



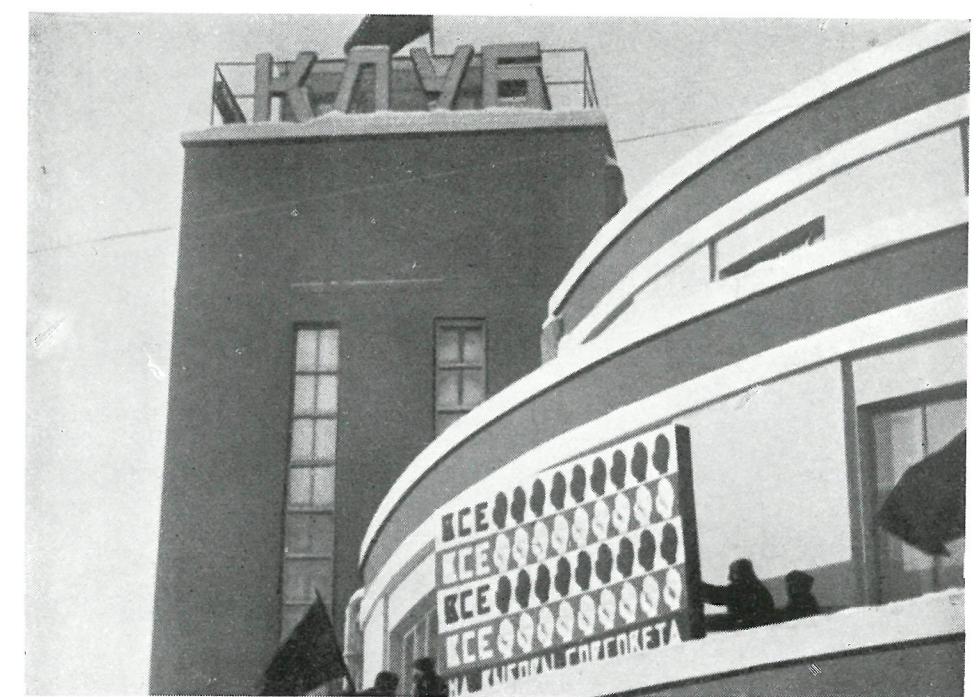
Eglise Saint-Basile à Moscou



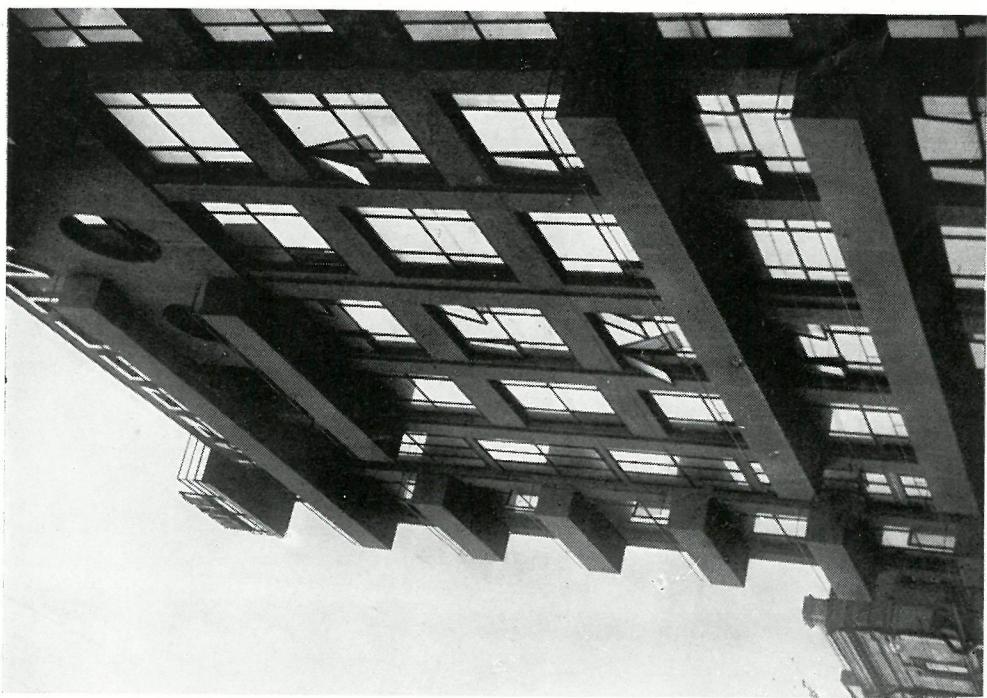
Eglise de l'Annonciation à Moscou



L'institut Lénine à Moscou



Club cinématographique à Novo-Sibirsk



La maison du journal « Izwestia »



La place Strastnaïa à Moscou

*Moscou se jouait dans ses feux, gelait;
Le bruit bourdonnait comme un essaim
Et le brick soupirait et la mâture frissonnait
Et la cale gémisait.*

*Le matelot s'enlevait et retombait,
Mélant en un tout
Le creux de la mer avec les hauteurs :
Le fond — avec les étoiles.*

*Comme doit rugir sauvagement
Une telle cage thoracique!
Mais rares sont les malentendus
Entre elle et la vague.*

*Du haut du mat de hune, de la guirlande des ciels,
Presque des planètes
Il hurle à l'écume, en se penchant par dessus bord :
« Aujourd'hui n'existe pas! »*

*Dans l'élan des transmissions sifflantes,
A peine tombée
Par dessus un cap, de nouveau bondit sur un autre cap
Une manche grise.*

*Mais à cette usine pleine d'un hurlement
De sirènes et de flots,
De feux et de pistons pompant les eaux,
Ils ne perdent pas leur temps en paroles inutiles.*

*Et dans le grincement infernal
Qui exhale toute la tristesse marine,
Ils sont, les mains dans les poches,
Comme dans un atelier.*

*Afin que la phrase ne perde pas ses bras
Et que les premiers mots
Ne soient pas emportés
Par les lanières cinglantes de la tempête.*

NOTRE VIE INHUMAINE

par

BORIS PILNIAK

I

Dieu : trop de réclame, trop de paroles, personne n'y croit plus; il a tant fait, qu'on l'a tiré de son ciel sur la terre et on s'attroupe devant lui comme devant un noyé inconnu au bord du fleuve. — Le noyé est tout bleu : — le soleil de juillet brûle, mais il semble que le cadavre soit gelé, comme par quarante de froid; on l'a balancé, on l'a mis dans une brouette et des oreilles et de la bouche il lui coule quelque chose de verdâtre : — malgré tout, en juillet, en pleine canicule, on a peur parce que là, tout près, il y a *la mort*, jamais comprise, — et un petit frisson de janvier vous court entre les omoplates : *la mort* !

Le couvent : un couvent de moines, bien bâti, avec des caves pour garder les choux et les bulbes de clochers, oignons à l'usage du ciel. Les moines en ont été chassés en même temps que Dieu : les uns sont devenus communistes, d'autres, voleurs de chevaux; deux d'entr'eux sont préposés aux cloches, un autre fait le notaire, un autre encore le médecin : l'étude et l'infirmerie sont installées dans le clocher, dans un petit réduit sous les voûtes. Dans les cellules — des miliciens, des chants, des meetings.

La ville : tout autour du couvent de la pierre, du bois, des palissades, de l'ennui, le jardin public, l'eau gazeuse de fabrication locale, des mouches : on s'attend, à chaque instant à voir quelqu'un piquer une crise à force d'ennui et courir comme un possédé à travers la ville, — faire le bouffon, poussé par trop de misère.

Les hommes : la misère les fait vivre, comme elle les a fait naître : leurs majestés l'habitant, le marchand ou le simple citoyen; — quant aux autres : celui qui ne vend rien et qui ne pique pas les bottes, celui à qui l'on vend et pour qui l'on pique, celui qui souffre d'on ne sait quoi, celui qui se trouve on ne sait où, celui qui bâtit une Russie nouvelle et celui qui souffre la faim, — ceux-là ne font pas partie de la ville. Chez les marchands, conçus par l'ennui, il y a, pour combattre cet ennui, de si chauds édredons, que la cervelle même y fondrait.

Les années : elles passent.

L'année : 1925.

II

Le Département de l'Agriculture loua (et il fit bien, car elles étaient spacieuses) les caves de l'ancien couvent pour y entreposer les choux de la commune. L'adjoint Drakine fit nettoyer les caves et les aménagea aidé par deux filles venues du faubourg : les filles, venaient du faubourg et lui, Drakine, était très considéré à la taverne Europe. Autour d'eux, rôdait constamment un moine (barbu, rouquin, pareil à un ours en robe, toujours à moitié endormi).

Les filles qui transportaient les détritus, (c'était au mois d'août, il faisait chaud) virent des planches, dans un angle, au fond d'une cave;

les planches étaient un peu pourries, les filles s'assirent dessus pour se reposer, les filles dégringolèrent avec les planches dans un trou : Drakine s'y glissa aussi pour voir ce que c'était. Dans la cavité, il y avait des coffres; tout un fouillis d'objets liturgiques, de l'or, de l'argent, et des icônes miraculeuses.

Drakine combla le trou, le recouvrit de planches et donna cinq pièces d'or à chaque fille pour qu'elles se taisent : le Département de l'Agriculture ne sut comment chasser les bonnes femmes des faubourgs qui demandaient du travail : on payait si bien!

Et voilà le début de l'histoire.

Une année s'écoula; autrement dit : l'hiver, durant lequel le marchand doit dormir pendant douze heures, s'abîta à force de sommeil et de repos au lit, ne vit, par économie, qu'à la lueur d'une veilleuse; le printemps durant lequel le marchand doit se remuer pour ne pas périr à force de rêver à quelque chose d'irréalisable et de beau (chacun éprouve cette sorte de tristesse-là au printemps) et faisant des siennes, faire faire des siennes à son âme; l'automne, durant lequel il prépare déjà son sommeil hivernal et regrette encore les siestes sous le tilleul et le thé bu à l'ombre de sa palissade.

Et la marchande Lardina brisa les vitres des fenêtres de la marchande Possoudina, (toutes deux, femmes de Nepman) (1) et tout cela vint de leurs époux. Elle gueula dans la rue toutes sortes de choses inconvenantes, parce qu'elle avait un mari qu'elle menait durement et parce que Possoudina était une femme hospitalière et bonne et que son mari, estropié des deux jambes, était paisible et laissait faire sa femme comme elle le laissait faire quand il se souhaitait avec l'homme de Lardina.

Les vitres furent brisées et Possoudina, ayant débattu la question avec son mari et Lardine, porta plainte en Justice de Paix contre la femme de Lardine, pour diffamation et bris de vitres.

Lardina, comparaissant, eut une attitude menaçante. Elle ne parla pas de l'affaire en cause, mais remonta à l'origine des choses. Elle gueulait :

— J'suis une femme et je ne me laisserai pas faire! Ce foutu estropié — qu'est-ce qu'il a à me regarder? — ne dirait-on pas que ses yeux vont faire sortir de moi de l'or ou de l'alcool? C'est-i régulier que de quitter sa femme pour courir avec une autre? — Et puis, après tout, il n'a qu'à courir si ça l'amuse, on prendra bien à son tour un petit homme! — Seulement, pourquoi qu'il lui donne mes affaires : j'ai des enfants, moi! Et puis, s'il n'est pas content, je saurai bien dire aux juges comment on vend à Moscou l'or des religieux et avec quel argent on fait marcher la coopérative.

Bien qu'elle se bornât aux menaces de tout raconter, le juge, prit très à cœur cette affaire d'or.

Mais le juge d'instruction se trouva être (plus tard seulement l'on y prit garde) l'ancien étudiant Bachkine, c'est-à-dire le propre frère de Possoudina. On expédia Lardina à Moscou, prétendument en vue d'un examen mental (on sut par après qu'elle alla chez les gens qui avaient

(1) Nepman = marchand qui s'est enrichi grâce à la NEP (Nouvelle Politique Économique).

acheté l'or). A l'examen, elle fut reconnue folle, et le procès-verbal fut transmis au juge d'instruction, l'étudiant Bachkine, qui enterra l'affaire.

L'action pénale prit donc ses quartiers d'hiver.

Mais tout revint sur l'eau et voici de quelle manière.

L'adjoint Drakine fut arrêté — pour une toute autre affaire — complicité dans un vol à main armée; on l'arrêta en pleine salle de la taverne Europe.

Alors ce même Drakine, suivant la bonne coutume russe, se sentant couler, voulut noyer les autres avec lui et raconta comment ils découvrirent en tel et tel endroit, lui et les marchands (autrement dit les nepmen Lardine et Possoudine), vingt et une livres d'or et six kilos d'argent, comment ils transformèrent toute cette bondieuserie en lingots dans l'étuve de Lardine, comment ils les vendirent directement à Moscou et aussi à un juif habitant la ville, nommé Mollasse et comment ce qui restait fut caché dans l'étuve de Possoudine.

Et voilà.

III

La prison : sur la plus importante place de la ville, un mur de pierre, et un bâtiment au milieu. — Dans cet endroit on n'a peur que la première nuit; ensuite, on apprend le nom du directeur, les noms des surveillants et l'on apprend aussi à cacher de l'argent, des allumettes et des cartes, à tuer l'ennui, et l'on distingue avec le temps, ses punaises personnelles. Dans la prison il y a des couloirs, mais les portes qui y donnent sont bien closes. Le matin on balaie, et puis le soleil se lève, et l'on va chercher l'eau bouillante et l'on plaît et l'on se dit bonjour, — qui sait pourtant, comment s'est écoulée la nuit, au milieu de quel chagrin et de quelles douleurs?

Les filles qui avaient nettoyé les caves, ont été relâchées une semaine plus tard; voici comment elles employèrent cette semaine de réclusion la première nuit, elles ne firent que hurler à l'unisson, mais deux jours plus tard, sinon sur leur propre initiative, du moins avec leur consentement tacite et pour leur bien, les prisonniers transformèrent la cellule des hommes en maison publique et firent la queue devant la porte. Puis, vu leur stupidité, on les relâcha.

Les marchandes Lardina et Possoudina furent enfermées ensemble et redevinrent vite amies, vécurent en paix, détruisant les punaises avec de la poudre de Dalmatie, et, le surveillant Piotr Ignatievitch les ayant autorisées à avoir un réchaud à pétrole, faisant la cuisine indépendamment des autres détenus, pour elles, leurs maris, et le gardien de service. Elles reçurent leurs propres couvertures, mais on les empêcha d'avoir des édredons. Ce sont elles qui attirèrent l'attention sur les agissements des deux garçons; leurs maris commençant à s'intéresser de trop près à la cellule des hommes.

Il faisait bon dans la prison; on la chauffait bien. — Le juif Mollasse y fut incarcéré en même temps que le moine (on a longtemps cherché le moine « barbu, rouquin, pareil à un ours vêtu de bure, toujours à moitié endormi »); comme on en trouva des quantités de cet acabit et que l'on ne put établir lequel d'entre eux avait rôdé du côté des caves, on enferma finalement le premier venu).

L'enquêteur Bachkine, qui fut, il n'y a pas bien longtemps, étudiant de deuxième année à la Faculté de droit et qui atteignit cette deuxième année par la force de l'inertie, resta tranquille durant deux semaines; puis, s'étant vaguement souvenu qu'il était de mise, en prison, de faire la grève de la faim en guise de protestation et, ayant mal compris en quoi cela consistait, (car il se disait qu'au fond l'administration de la prison seule y gagnait quelque chose — moins de nourriture à distribuer!) s'y décida tout de même, la prolongea six jours, exigea qu'on le reconnut innocent et qu'on le relâchât, accusant des gens complètement étrangers à l'affaire; — mais les administrateurs de la prison, se plaçant à son point de vue, décidèrent : il n'a qu'à faire l'imbécile, il finira par se fatiguer à force de jeûner; (et quant au gouvernement, il y gagne) — s'il ne mange pas, c'est qu'il se repente.

Puis on fusilla quelques-uns d'entre eux, — là, tout près de la prison, sur le parvis de l'église de la prison.

Les années : elles passent.

La ville : de la pierre, du bois, des palissades, de l'ennui, le jardin public, l'eau gazeuse de fabrication locale Lubine & Cie, des mouches : on s'attend à tout moment à voir la tour d'incendie (1) prendre les jambes à son cou, — d'ennui, de dégoût, de misère, d'emmerdelement, — danser au milieu du jardin public et dégoiser au ciel de telles vérités que le pauvre ne saurait plus où se mettre!...

(1) Tour qui est bâtie au milieu de la ville et qui signale les incendies au moyen de boules noires hissées le long d'un mât.

VANDERLIP EN U. R. S. S.

par

LARISSA REISSNER

Il n'a que soixante ans ce Vanderlip, mais ses millions innombrables le poussent toujours plus avant sur la route de la vie, ne le laissent pas souffler, ne lui laissent pas le temps de songer au salut de son âme.

Le Dollar doré roule tout autour du globe terrestre, et le grand Vanderlip, ce génial producteur, le suit avec son âme rouge, jaune et blanche. Le Dollar est versatile, capricieux, personnel et inconstant comme la classique roue de la fortune. Dans les profondeurs du coffre d'acier, dans les ruches brillantes des banques, il ne trouve point de repos. La nuit, il perpétue des entreprises étonnantes, il se résout dans les torrents bouillonnants et dorés des spéculations hasardeuses. Le Dollar américain bondit au-dessus de la terre, glisse, tentateur, au-dessus de l'arène européenne, sanglante et sale, transporte le puissant Vanderlip dans le cabinet de travail de Lenine.

Et il n'y a plus là d'assis qu'un coquin correct et bien pensant, qui marchande. Il marchande au génie de la Révolution les forêts vierges de la Sibérie et d'Archangelsk, les somptueux esturgeons de la Caspienne, les événements et l'organisation de l'immense territoire russe, le naphté, le sel, le charbon, et — lorsque la puissance rouge faiblit, lorsque la

révolution ne peut plus combattre les révoltes civiles — la sueur des ouvriers et des paysans, pour laquelle ce globe-trotter américain bien armé, ce dollar riant au soleil, et sonnant clair, a évidemment une grande préférence.

Ce qui fut dit entre eux, personne ne le sut, certainement. On sait seulement qu'ils prirent place l'un en face de l'autre : le gros fripon dans ses vêtements de quaker volontaire aux traits imberbes et renfermés de vieille femme, aux cheveux gris tondus ras comme un bureaucrate, comme un vrai bureaucrate qui doit connaître tous les actifs et tous les passifs de l'univers et qui doit savoir exploiter toutes les banqueroutes, tous les tombeaux du soldat inconnu, toutes les petites victoires du profit mondial, le puissant Vanderlip qui glisse des vérités blessantes dans les conseils qu'il donne aux rois et aux présidents soumis de tant de républiques, le Vanderlip qui ne voit que mensonge, car ses yeux sont jeunes encore, des yeux jeunes et intrépides de dompteurs de chevaux sauvages, — et Lenine.

Il est à présumer que Vanderlip mit quelque temps à se ressaisir, lorsqu'il se trouva en face de lui.

Il fut certainement embarrassé, la durée d'un clin d'œil et il étala ostensiblement sur la table des parchemins aux sceaux dorés, enjolivant les attestations de ses trusts signés des noms célèbres des rois et princes de charbon, de bois, de machines ou de canons.

Ce fut Ilitch qui rit de bon cœur... lorsque le vieil américain se rendit brutalement compte qu'il était nu comme un ver dans son fauteuil, nu comme le roi du conte d'Andersen, si absolument nu, que son vis-à-vis pouvait lire toutes les intentions et toutes les pensées, tous les plans et tous les projets de ce cerveau américain, mais en un instant il redévoit simple et prodigieux comme ses colossales entreprises, subtil mais accessible.

Et l'attaque commença.

— Je suis acheteur de la famine! A combien l'estimez-vous? A combien estimez-vous les enfants morts de faim, vos champs sans machines agricoles, vos maisons écroulées, vos rues couvertes de neige et de sang, les résultats de votre maudite révolution; à combien estimez-vous le calme et l'ordre des jours à venir!... Parlez! Parlez, Vladimir Ilitch, mais ne m'en demandez pas trop cher!...

Et le divin Dollar se mit dans ce calme cabinet de travail d'une nudité spartiate, à s'iriser de toutes les couleurs, à chanter, à tinter. Quelques mots, une signature et le communisme que vraisemblablement d'ici cent ans, le monde aura relégué dans le domaine de l'utopie et de l'idéalisme, sera remplacé par un capital fructifiable, par des forces neuves, d'où jaillira une nouvelle source de Jouvence, qui accomplira tout, à la place des difficultés actuelles et sans fin, causées par la lutte toujours renouvelée.

Une facilité miraculeuse d'achat et de vente — l'Internationale de la liberté de l'Argent et du Commerce.

Des clauses, des explications, un secours fraternel à la Russie! Non pas à la Russie vaincue, — non!... Mais à un pays à qui cette alliance apportera la solution de sa disette et de toutes ses catastrophes. Les sublimes souvenirs d'octobre et des trois années de guerre civile seront

apportées sur l'autel de la Fraternité. Karl Marx sauvent les enfants affamés par l'entremise de Vanderlip.

— Et alors ce sera l'aurore. Voyez-vous, Lenine, vous, l'âme des fabriques et de la production, vous le père des machines, vous l'idéologue de l'Union internationale des travailleurs! Votre cœur d'ouvrier, d'activité que moi, Vanderlip, je veux instaurer dans la république soviétique à la place des fantaisies socialistes usées et vides.

— Voyez-vous votre U. R. S. S.... — le Dollar susurre, dépeint, — est plus grande que l'Amérique de Whitman, — et le Dollar décrit les machines et le charbon et le naphte.

Les monts Oural, enchantés comme la caverne d'Aladin, les émeraudes, les saphirs, les diamants et le radium plein de mystère, de vie et de mort, des flammes de la destruction et du soleil qui vivifie tout.

Le jaune pays caspien miroitant de flaques de naphte, l'ardente Perse avec ses rizières et son coton, l'Astrakan abondant en tapis et en vins, avec ses cris de chameaux sous le bât.

Les déserts sablonneux s'animeront, allongeant jusqu'à la mer Morte, leurs vignes et leurs vergers, la rude région transcaspienne fleurira comme amandier au printemps.

Et la Sibérie — avec ses mines d'or exploitées si petitement jusqu'à maintenant; sa terre si violente et si cruelle serait enfin possédée.

Euréka!

Un nouvel Eldorado aux bords des mers Arctiques, l'or bouillonnant aux flots pressés des puissants fleuves nordiques. Le murmure des pins centenaires. Les forêts vierges avec leurs fourrures et leurs essences précieuses; comme une plantureuse esclave scythe jetée sur le marché de la Bourse européenne.

Là est le salut de l'Europe, le rajeunissement de la race blanche épuisée.

Des fleuves poissonneux, des forêts riches en sève, un témoignage éclatant qu'il existe un avenir, une ère nouvelle, une nouvelle religion du travail victorieusement producteur et du capital fécond.

— Lenine, vous avez conçu l'électrification, moi je vais la réaliser! Ce n'est qu'en commun, uniquement en commun, que nous pourrons bâtir ce paradis de la machine; votre Russie gémira sous le poids d'innombrables voies ferrées, ses plaines neigeuses se couvriront du bleu lumineux de la lumière spasmodique des centrales électriques.

Vos fabriques seront des centres d'extension productrice, vos docks seront, à nouveau, pénétrés de ce salubre air marin salé dont vivent tous les gens de mer depuis Pierre le Grand. Vos ports verront, force jeune et fraîche, immense richesse, des rangées infinies de ballots et entendront les furieuses clamours des sirènes; écrasées entre l'acier des navires innombrables et le granit des quais de Petersbourg, l'eau houlera tumultueuse.

Vous, vous avez toujours été un homme pratique. Trois années durant, vous avez peiné sur de copieuses théories et de nombreux projets et sur les sournoises signatures que l'idiote diplomatie tzariste, avait, de bonne foi, apposées au bas des emprunts et des accords que vous avez annulés.

Continuez à être pratique, poursuivez avec vos théories, même si vous êtes marxiste, la belle réalité de la république ouvrière. Nous étions dans notre tort! Nous ne vous avions pas compris, et c'est cela qui amena les interventions, etc. Mais cela n'arrivera plus! De votre côté, soyez également loyal et ferme : laissez-là vos expériences avec la propriété privée et qu'on ne parle plus, une fois pour toutes, de la III^e Internationale.

Vous êtes un homme étonnant, Lenine. Vous avez un crâne surprenant, un véritable crâne d'américain. Maintenant, afin qu'il n'y ait entre nous aucun malentendu, je vais vous dire simplement ceci : spéculer sur la révolution sociale fut une idée géniale! Et avant tout, absolument neuve et originale. Tant que mon dollar ne vacillera point, il ne saurait être question de ces tristes francs, etc.

Je suis un homme d'affaires et en cette qualité je vous conseille ceci : ne payez pas un centime de dettes, exigez au contraire plus encore, spéulez encore plus furieusement, les petites gens y pourvoient.

Mais pour bien faire, si cela doit se réaliser, il ne s'agit pas de rester seul. Vous et moi, nous allons, nous devrions nous unir, et alors... »

Ici, le Dollar se mit à chanter d'une voix aigüe qui vrillait les oreilles tant elle était haute, lancinante comme le sifflement d'une mèche de fouet, de cette voix qui fait se mettre les gens à genoux.

Il faisait sombre maintenant, dans le bureau. La fenêtre s'était voilée d'un crépuscule bleu. Les premiers réverbères s'allumèrent dans les rues de Moscou, des sons de cloche se répandirent dans l'air du soir. Pour toute réponse, Vladimir Ilitch donna de la lumière ; — tout devint clair.

Vanderlip qui avait repris entretemps son habituel et convenable aspect de correct étranger, vit devant lui le visage de Lenine, — des yeux un peu bridés et obliques, qui le fixaient, enfouis sous la voûte d'un front qui était comme de l'écorce de bouleau, des yeux clairs de païen, pleins d'un joyeux sang-froid. Il avait maintenant l'aspect moqueur d'un satyre des bois qui fait peur à la Saint-Jean.

Vanderlip se leva involontairement, fit un geste d'adieu comme à l'issue d'un duel, prit sa canne et son chapeau et s'en fut.

NALET⁽¹⁾

par

LYDIA SEIFOULINA

Près de trois ans auparavant, la femme de Victor Alexeïevitch le quitta. Elle s'enfuit en province avec un commissaire militaire. Dans ce temps-là, la lutte quotidienne pour la vie, ne permettait plus de concevoir, en fait de malheur, que l'absence du pain quotidien ou la .

(1) Nalet = perquisition arbitraire suivie de la confiscation du logement ou des objets s'y trouvant.

mort prématurée. La douleur d'un amour trahi, qui vieillit et changea Astachov comme une maladie grave, ne suscita chez les amis et les parents qu'un étonnement blessant. Et pire encore — une petite pitié tiède et condescendante envers ce pauvre « innocent ». C'est pour cela qu'il cacha sa plus forte douleur aux amis et aux parents par une claustrophobie volontaire. Une rencontre inattendue lui fournit les moyens de travailler à domicile et de vivre sans trop de difficultés. Un de ses amis de jeunesse se trouva occuper, après la révolution, une place en vue au Comité Populaire de la Justice. Il n'avait jamais lu les travaux sur l'entomologie de Victor Alexeïevitch. Il en entendit parler par l'auteur, lui ayant demandé : « Et que faisais-tu tous ces temps-ci ? ». Ce qui ne l'empêcha pas d'établir très rapidement aux livres du camarade Astachov une solide réputation au Comité Populaire de l'Enseignement.

Sa ration alimentaire, son traitement et ses droits d'auteur assurèrent à Victor Alexeïevitch le chauffage, le logement et la possibilité d'un travail de cabinet, d'un travail solitaire.

Un homme qui vit dans un grand désarroi moral, trouve comme un chien malade, l'herbe guérisseuse. Astachov combattit le désespoir par un travail scientifique intense. Ce dernier absorbait presque entièrement toutes ses capacités de création. Cette année-ci, les contingences extérieures furent même favorables à ses travaux. Il n'avait plus à s'en arracher pour préparer ses repas ou pour nettoyer son logement. Il eut une domestique. Ses heures matinales furent pleines de félicité; car sans être dérangé par quoi que ce fût, il restait en tête-à-tête avec sa chère science. Le cerveau travaillait mieux, la main obéissait, plus ferme et plus agile, l'œil voyait mieux. Le sentiment de bonheur et la confiance en soi augmentaient sa perspicacité de chercheur, son don de divination.

Dans les trois chambres et même dans la cuisine du petit appartement dont les fenêtres donnaient sur une calme ruelle, régnait cette tranquillité si chère aux travaux de l'esprit, qui permet d'entendre ses propres pensées. La plus faible intrusion dans son logis, même d'une respiration étrangère, l'empêchait de travailler, de créer de tout son cerveau, de tout son sang. D'entendre la servante qui venait tous les matins, ouvrir la porte d'entrée avec sa propre clé, le faisait soupirer, se lever sans plaisir et aller mieux clore la porte de son cabinet de travail. Il continuait jalousement à travailler, mais l'entrain tombait. Sa véritable journée de travail durait de sept à onze heures.

Plus tard, dès l'instant de l'arrivée de la fille de service, un désordre, insignifiant vu son genre de vie, mais un désordre tout de même, se glissait dans son logis. Des aides indispensables à son travail venaient le voir, un ami venait lui rendre visite; enfin, il arrivait qu'il eut à sortir lui-même. C'est pourquoi le matin, il courait à sa table de travail comme un prêtre plein de foi à la messe matinale. Ils étaient bien rares les cas, où, durant ces heures bienheureuses, quelqu'un vint dérangeant Victor Alexeïevitch. Quand il y repensait, ses sourcils même se hérissaient.

Pourtant un jour, ce fut un vendredi de malheur, à l'heure où, au-dessus de Leningrad, tremblait encore la fraîche lueur de l'aube,

pareille au crépuscule et comme lui irréelle et incertaine, un fort coup de sonnette retentit dans l'appartement de Victor Alexeïevitch. L'entomologiste venait de se laver. A moitié vêtu, il était devant sa table de travail, tenant entre ses doigts curieux et précautionneux un insecte dont il examinait avec amour la petite trompe fragile. Sa main frémît et cette secousse inattendue faillit être fatale au rare spécimen qu'il tenait. Astachov le posa soigneusement sur la table. Son front se couvrit d'une sueur légère et la peur lui coupa les jambes. Il y avait, derrière la porte, quelqu'un d'impatient et d'effronté. Un nouveau coup de sonnette retentit, puis un autre encore. Les oreilles de Victor Alexeïevitch s'emportèrent de colère. Furieux, il ouvrit la porte. Une jeune fille maigrichonne, coiffée d'une sorte de bonnet à carreaux qu'elle portait sur l'œil, entra impétueusement dans l'antichambre.

Elle posa à terre une petite valise passablement fatiguée et la surmonta d'un sac de toile ceint de courroies.

— Bonjour, camarade Astachov. J'ai une lettre pour vous, si seulement je parviens à la retrouver. Le diable seul sait où je l'ai fourrée. Et puis, je peux bien vous le dire de vive-voix, puisqu'il s'agit de moi. Bonjour, quoi! Vous admettez le serrement de main ou quoi?

Victor Alexeïevitch tendit maladroitement et timidement sa main pâle et morte de savant. La jeune fille la lui prit et la secoua dans la sienne qui n'était pas grande mais assez énergique, débarrassa d'un mouvement volontairement violent ses cheveux ondulés et noirs de son bonnet, enleva son manteau, les suspendit l'un et l'autre dans l'antichambre, se tourna vers Victor Alexeïevitch, le caressa d'un regard expressif de ses yeux noirs et sourit avec bienveillance. Quant à lui, il continuait à fixer la visiteuse d'un regard immobile et stupide.

— Savez-vous quoi? Vous n'auriez pas de pantoufles, par hasard? J'ai des bas minces, quant aux chaussures — c'est une pure fiction, et pas de snow-boot. J'en ai les doigts de pied tout recroquevillés, morts. En voilà un hiver de diable! Alors à Leningrad c'est comme chez nous en Sibérie?

— Vous êtes... vous venez de Sibérie?

— Je ne viens pas de Sibérie, moi! Il y a deux ans, alors oui, j'en venais! Maintenant j'arrive de Moscou. Je me suis fait inscrire à l'université d'ici. Je voulais vous demander de me donner un coup de main, mais je me suis arrangée toute seule. Par où passe-t-on ici? C'est tout droit? Vous avez déjà bu votre thé?

Victor Alexeïevitch revint à lui et se révolta. Il demanda sèchement avec une politesse exagérée :

— Vous voudrez bien m'excuser, mais il me faut vous poser une question : à qui ai-je l'honneur...?

La jeune fille le dévisagea attentivement.

— Est-ce qu'on dit encore « à qui ai-je l'honneur? » Savez-vous quoi? Bien que vous ayez le col déboutonné, au fond vous devez être encore bien bourgeois. Et moi qui m'étais dit, que, du moment que vous vous occupez d'insectes, de sciences naturelles, vous deviez être marxiste! Bien entendu, sans être lié à un parti, mais enfin à tendances marxistes.

Astachov se couvrit instinctivement la poitrine avec la main, s'étant souvenu avoir mis son veston directement sur la chemise de nuit, et se

mit en colère d'avoir eu ce mouvement pudique. Cette personne est d'un sans-gêne inouï!

Puis, plein de colère, il dit à haute voix :

— Mais expliquez-moi, à la fin, d'où venez-vous et pourquoi êtes-vous venue chez moi?

La jeune fille leva les épaules et dit en écartant les bras :

— Je vais vous expliquer ça, allez! Laissez-moi me réchauffer, voulez-vous? C'est votre salle à manger? Eh! Eh! Pas mal! Et vous habitez seul tout cet appartement? Eh bien!... Vous vous chauffez au poêle? C'est pour ça que vous êtes encore si vieux jeu! Et vous ne l'avez même pas allumé aujourd'hui? Il est à peine tiède! Mais je vais quand même ôter les chaussures et me chauffer les pieds. Je m'en vais m'installer comme cela, en vous tournant le dos. Vous ne savez pas quoi? Je ne vous vois pas ainsi; je ne sais pas si vous êtes là, derrière moi, ou si vous êtes parti! Vous êtes là?

— Je suis là; évidemment je suis là!

— Et bien alors, voilà! écoutez-moi bien. Nom, prénom et profession : Kléopâtra Hipolytovna Kamboulina. J'entre dans ma vingtième année. Extraction, « petite bourgeoise »: fille d'avocat. Mais il est mort encore avant la révolution. Comme ça, je n'ai pas eu le temps de m'embourgeoisier. Il nous laissa, mère et moi, sans le sou; il fallut travailler à la sueur de notre front. Et ma mère est une belle-sœur par alliance de votre femme. Alors je suis votre parente, si tant est que vous savez considérer les choses comme elles sont.

Victor Alexeïevitch, complètement anéanti, se laissa aller sur une chaise. Il dit, d'une voix misérable :

— Je dois vous avouer, Kléopâtra... Excusez-moi, quel est le nom de votre père...

— Les camarades m'appellent Klepka. Ce n'est pas que j'aime beaucoup ça! Klepka! Mais je n'y puis rien, et c'est tout de même mieux que Kléopâtra. Ai-je assez attrapé ma mère pour m'avoir dotée d'un nom aussi malheureux! Elle avait envie d'évoquer l'Egypte, sans doute? Et moi, je dois traîner ça toute mon existence! Mais je vais prendre un autre nom, allez! Je vais me faire appeler Muda. Vous y êtes? Mouvement International de la Jeunesse (Mejdounarodnoïe Unoscheskoïe Dvijenïé) : MUDA. Seulement il faut des tas d'argent pour prendre un nouveau nom.

Victor Alexeïevitch écarta sa chaise avec fureur. Il s'approcha d'elle et la fixant d'un regard glacé, martela :

— Comprenez, enfin, Mademoiselle, qu'il m'est absolument indifférent comment vos camarades vous appellent désormais. Moi, je n'ai pas à vous donner de nom, car il vous faudra quitter mon appartement. Votre présence, ici... excusez-moi, je vais être franc... non seulement m'incommode, mais elle est tout à fait indésirable.

La jeune fille se retourna brusquement sur sa chaise, faillit tomber, mais se rattrapa adroitement. Elle répondit gaiement et gentiment :

— Voilà les bienfaits de la physiculture! Je sais garder mon équilibre dans n'importe quelle position. C'est pour moi que je dis cela, vous dise? Je ne peux pas m'en aller! Je ne peux, tout de même pas,

aller me faire geler dans la rue. Vous, vous vous prélassiez dans trois pièces, et moi, je n'ai même pas un trou à moi et ce qui est pire, en fait d'argent — pas un radis! Hier, je n'ai pas mangé de la journée et aujourd'hui, sans doute, je vais remettre ça.

Devant ce ton décidé, mais franc, qu'il lui était désagréable d'entendre, Victor Alexeïevitch perdit de nouveau contenance.

— Je ne vous chasse pas immédiatement... Je vais même vous faire un peu de café sur le réchaud à gaz. La bonne vient un peu plus tard...

— Vous comprendrez bien, vous-même, que cela ne m'amuse guère d'être votre obligée! Vous êtes là, comme ça!... Mais je suis complètement gelée et j'ai faim. Alors, il ne s'agit pas de faire des manières. Et je devrais m'estimer heureuse, encore, si vous me donnez quelque chose à bouffer!

— Quoi? Excusez-moi, mais vous avez une façon de vous exprimer...

— Eh! bien, moi, je trouve que c'est vous qui vous exprimez d'une drôle de façon : tout le temps des « excusez-moi » et des « j'ai bien l'honneur »! Savez-vous quoi? C'est déjà bien certain que nous sommes antipathiques l'un à l'autre. Je ferai mon possible pour ne pas vous coller trop longtemps. Je suis venue parce que ma mère m'a écrit que j'aille vous voir et pour vous, j'en avais aussi une, de lettre; c'est justement celle que je n'arrive pas à retrouver. Nous savions que ma tante (il est vrai qu'elle ne l'est que par alliance) s'était séparée de vous. Ça n'y change rien, au fond? Ce n'est pas la peine de lui en vouloir à elle ou aux parents! Peut-être, que vous n'avez pas su la rendre heureuse.

Victor Alexeïevitch fit une grimace, l'interrompant d'un mouvement de main. Puis il dit très doucement, en retenant sa colère :

— Je n'en veux à personne et si je ne peux pas vous garder chez moi, ce n'est pas à cause de ... de la trahison de ma femme.

Klepka pouffa de rire.

— « Trahison »!... Vous sortez toutes vos expressions d'un bocal à conserves, ma parole! Pour ma part, je ne me souviens pas d'en avoir souvent rencontré de pareilles.

Victor Alexeïevitch soupira et se passa la main sur le front.

— Attendez-moi, un instant ici, Mademoiselle, je vais aller m'habiller, puis je mettrai de l'eau sur le feu.

Klepka frappa du poing sur la table.

— Je vous défends de me dire Mademoiselle. Appellez-moi par mon nom — Kambouline, si le mot camarade vous brûle les lèvres!

Astachov s'enfuit sans se retourner vers sa chambre à coucher, et ferma la porte derrière lui.

La présence de Klepka continue à empoisonner l'existence d'Astachov, trop faible pour la chasser. Celui-ci se fâche pourtant, le jour où Klepka amène un copain dans son logement.

Astachov partit pour Moscou, laissant à Petrowna un billet à remettre à Klepka. Klepka le lut le soir venu, à la cuisine, à haute voix :

« Pardonnez les mots blessants que j'ai pu prononcer dans ma colère.

Je suis tout le premier à être épouvanté de cette sortie inattendue. Mais essayez pourtant de comprendre, qu'il ne nous est pas possible de vivre en commun dans le même appartement. Laissez-moi vous prêter de l'argent, à la fin; mais arrangez-vous ailleurs. Il m'est difficile de vous expliquer, que mon travail n'est pas inutile; mais c'est comme cela, et, avant tout, j'ai besoin, pour l'accomplir, d'un certain équilibre moral. Je l'ai perdu dès l'instant où vous fîtes irruption dans mon appartement! Je rentre dans une semaine ».

Petrowna compatissante, hocha la tête, soupira et but bruyamment une gorgée de thé de sa grande tasse, puis, essuyant son visage ruisselant de sueur, elle demanda d'un air entendu :

— Et alors, que vas-tu faire maintenant? Il te chasse pour de bon. Pendant qu'il est absent, profite; mais tout de même, Klepka, commence à chercher où aller loger, pour quand le maître sera de retour.

Klepka qui fixait d'un air absorbé la fenêtre obscure, se souleva sur la pointe des pieds, souffla en l'air on ne sait pourquoi, la bouche en O, balança le corps, puis s'assit sur un tabouret, auprès de Petrowna.

— Petrowna, savez-vous quoi? C'est bien : je m'en vais partir dans trois jours. Ce n'est pas que ce me soit un plaisir de vivre ici! Je ne veux pas brûler trop longtemps l'électricité et comment faire, alors, pour étudier? Déjà toute la journée je travaille sans respirer... Je suis allée par deux fois passer la nuit chez Vanka à cause de cela.

— Chez qui?

— Chez un gars, celui-là-même qui était là, la nuit qu'Astachov se disputa avec moi. Maintenant, il n'a plus de place. Un camarade est venu avec sa femme pour quelques temps et la chambre est toute petite.

— Et pourquoi donc, bête que tu es, as-tu quitté ta mère? Ah! là-bas, tu avais tout de même de quoi vivre un peu! Tu trouves que c'est joli que d'aller passer la nuit chez des gars? Et puis qu'est-ce que tu crois avoir de ton Vanka?

— Rien du tout! Il coltine dans une usine, à un rouble vingt-cinq par jour. Mais c'est loin; il vient souvent en retard. Certainement qu'on a dû le mettre à la porte. Quant à maman!... J'ai tellement envie d'étudier! Savez-vous quoi? Ça arrive parfois qu'on ait envie d'étudier! Sans cela, on se sent aveugle comme une taupe! Et plus ça va, plus ça vous prend à cœur! Si seulement je n'avais jamais commencé... maintenant il est trop tard pour renoncer.

— Il se pourrait que quelqu'un t'épouse, ne serait-ce même qu'un mariage civil! Sans ça, quoi? Ton Vanka te laissera tomber quand il t'aura fait un gosse et tu seras jolie alors? C'est alors que tu pourras parler d'études!

— Il n'est pas question de gosse, je n'ai aucun rapport sexuel avec lui. Il est tout simplement un bon camarade.

— Ils sont tous bons camarades, tant qu'ils n'ont pas obtenu ce qu'ils désirent. Te laisse pas faire!... Peut-être bien que t'en trouveras un qui voudra t'épouser! Patiente un brin! Il n'y a personne pour vous surveiller vous autres! Je te dis ça pour ton bien.

— Vous avez des façons de voir bien vieux jeu! Pourquoi me surveiller? Je suis pour la physiculture. S'il en vient un, je saurai le recevoir; il aura vite son compte. Je ne veux pas de rapports sexuels,

non pas, parce que je suis « vieux jeu » comme vous, — on ne se marie pas pour toujours et puis c'est trop bête — mais tout simplement parce que ça interrompt les études. Savez-vous quoi? Je suis ma propre maîtresse! Et même s'il était question... d'amour... c'est égal, — je suis ma propre maîtresse et je ne céderai pas. Qu'est-ce que vous croyez? Et puis non, laissez, je dis des bêtises; je suis trop fatiguée aujourd'hui!

— Fatiguée! Tu cours trop, ma fille!

— Ça va! pas de conseils. Je n'aime pas ça! Savez-vous quoi? Il y a un moyen de tout arranger. Je vous quitterai vendredi. Astachov ne va pas rentrer avant samedi. Et l'on n'est aujourd'hui que lundi. Je profiterai pour étudier un peu, sans ça, où le faire? Et vendredi je m'en irai. Juste pour vendredi on me rendra un peu d'argent que l'on me doit; j'aurai de quoi manger pour un mois au moins.

— Quel argent? Qui te le rendra?

— J'ai vendu ma robe neuve; maman me l'avait envoyée. Seulement j'ai prêté l'argent à une copine. Elle est encore plus ennuyée que moi, la pauvre! Elle me le rendra, seulement, maintenant, elle ne peut pas. Sans cela, il y a longtemps que je serais partie d'ici. Le plus dur, c'est que sans vous autres, je n'aurais pas su où manger et sans nourriture, on ne pourrait pas seulement aller au cours, je ne parle même pas d'étudier! Ce n'est pas ça qui me gêne qu'il crie! Ce ne sont pas ses jurons qui me font quelque chose! J'en ai vu d'autres!

Le samedi, Astachov trouva sur sa table de travail une grande feuille de papier, tachée et qui était loin d'être de toute première fraîcheur. Les lignes déliées et tarabiscotées de l'écriture de Klepka y grimpait de tous côtés, parsemées d'une foule de fautes d'orthographe absolument impardonnable.

« Je me suis arrangée et je n'ai non seulement trouvé un coin pour m'abriter, mais même du travail. Je ne suis pas du tout fâchée contre vous. Quand un homme est poussé à bout, il est capable même de frapper bien qu'il arrive qu'il en reçoive quelque chose en retour; mais enfin, il arrive, disais-je, que même un être faible se laisse aller; ça arrive! Pour ce qui est d'habiter chez vous, j'y étais très mal; mais on se fait à tout, on n'est pas en sucre! Seulement, vous disiez à tort que je ne pouvais comprendre que ma présence vous empêchait de travailler. Je le comprenais bien, et je m'efforçais à faire le moins de bruit possible et à ne pas vous déranger; seulement, je suis un peu bruyante de nature, je n'ai jamais su rien faire doucement. Et ça arrive ces choses-là! Bien que je sois patiente, eh! bien, il y a des filles qui viennent à mon cours qui m'agacent aussi — elles jasent et ça me gêne pour travailler. Si vous aviez voulu, un jour, parler convenablement avec moi, nous aurions pu nous arranger en bons amis... Vous pensez bien que je voyais que je vous étais antipathique et vous aussi, vous me dégoûtiez, à la fin! Et pour ce qui est de l'inutilité de votre travail, (ce que j'en disais l'autre soir), je sais bien que vous êtes utile; je respecte la science. Je ne suis pas idiote, seulement, j'ai quelque peine à exprimer mes pensées; je n'ai pas le temps de lire, de me policer. Peut-être bien, que j'ai l'habitude d'employer de gros mots, seulement, vous ne parlez pas souvent avec nous autres; il faut de la patience. Je ne sais pas lisser le poil, moi, mais malgré tout, je ne vous en veux pas et à un certain point de vue,

je vous respecte même, parce que vous êtes un savant et que vous travaillez beaucoup. Maintenant que j'y repense, je crois qu'au fond vous êtes marxiste; seulement, je n'ai jamais pu arriver à vous comprendre, parce que, moi aussi, j'avais de la peine à respirer dans le même appartement que vous. Nous sommes trop différents l'un de l'autre! Je n'ai pas voulu accepter votre argent, parce que vous n'en gagnez pas des masses (Petrowna me l'a dit) et aussi, parce que vous n'avez pas le moyen de faire des folies pour autre chose que pour votre science. Je comprends cela très bien; moi-même je n'en fais pas et c'est pour ça que j'ai trouvé un travail qui ne m'empêche pas d'étudier. Je ne suis pas aussi mauvaise que vous l'avez cru. Vous me connaissez si peu il est vrai! Seulement voilà; je ne sais pas faire des « giries » et je ne mettais pas des gants pour vous parler. »

Au bas de la lettre, on ajouta, après avoir soufflé ou peut-être réfléchi, c'était plus droit et mieux calligraphié :

« Fraternellement, K. Kambouline. »

Astachov se gratta longuement le front et toussota en lisant cette lettre. Il continuait à ressentir la joie de délivrance et le bonheur de sa liberté enfin reconquise, mais le matin du jour suivant, le souvenir de la lettre de Klepka l'empêcha de rassembler ses idées et de travailler. Il songea :

« Cette « naletchitza » (1) à raison sur un point : c'est lorsqu'elle dit, que nous autres nous les connaissons mal, eux, ceux qui marchent sur nos traces. Peut-être bien, que nous ne les connaissons pas du tout. »

Il ne se considérait pas comme un vieillard, à quarante-six ans, mais il réalisa tout à coup, clairement que l'époque qu'il avait vécue était révolue et il ressentit un ardent désir de vieil homme de se reconcilier, de se rapprocher de ceux qui avançaient sur d'autres sentiers, vêtus d'autres armures, marchant d'un autre pas, et qui étaient les continuateurs, les chaînons de la même chaîne humaine, vivant les mêmes temps que leurs aînés.

Lorsque Petrowna revint, Astachov sortit à sa rencontre, tenant à la main un petit papier.

— Soyez aimable, allez donc voir au bureau de Recensement et demandez là-bas l'adresse de Kléopâtra Hipolytovna Kambouline.

Puis, avec une étrange sensation d'apaisement, il retourna à sa table de travail.

Son aventure avec Klepka ne le gêna plus dans son travail, ce jour-là.

(1) Naletchitza = qui participe à un nalet.

LA PRIÈRE

par

MICHAIL ZOCHTCHENKO

L'été dernier, passant la nuit dans un village chez un paysan de mes amis, j'entendis une femme prier.

Lorsque tout fut calme dans l'isba, cette femme s'approcha, pieds nus,

des saintes images, se mit à genoux et se signait rapidement murmura :

— Sainte Vierge Marie, ayez pitié de moi, je suis celle qui habite la dernière isba du village.

La femme se signait longuement, se prosternait, demandait toutes sortes de faveurs et chaque fois indiquait son domicile : la dernière isba du village.

— Eh! femme — lui dis-je, quand elle eut fini ses prières, — eh! femme. Est-elle bien la dernière du village ton isba? La dernière, n'est-ce pas la voisine?

— Que non! — dit la paysanne. — Ce n'est même pas une isba; c'est une buanderie. Dieu le sait bien.

— Pourtant, on ne sait jamais, — repris-je, — peut-être bien, femme, qu'une erreur pourrait se produire... Une adresse inexacte!...

— Et alors? — rétorqua-t-elle.

Elle s'approcha de l'icone, se mit à genoux et dit :

— Sainte Vierge Marie, ayez pitié de moi, j'habite la dernière isba du village; ce qui est à côté, c'est la buanderie.

Elle se prosterna à nouveau, toucha le plancher du front et partit se coucher dans son coin.

ROMAN SANS PAROLES

par

EFIM ZOZOULIA

Je m'approchai du lavabo, pour me laver les mains. Je pris le pot à eau et l'inclinai; mais il apparut qu'en fait d'eau, le pot se trouvait rempli de je ne sais quels bouts de papier.

— Le diable l'emporte! En voilà un hôtel!

En effet, l'hôtel ne valait pas cher. Quant à la chambre, elle cadrait avec le reste. Mais que faire? Les autres hôtels étaient remplis, j'étais fatigué du voyage et trop paresseux pour chercher plus longtemps.

Je me dirigeai déjà vers la sonnette, pour faire monter le garçon d'étage, et, selon la bonne coutume, l'attraper un brin pour ma satisfaction personnelle, lorsque poussé par la curiosité, je m'approchai du pot à eau et regardai les papiers. Il me sembla qu'ils étaient couverts d'écriture.

Effectivement, sur le premier bout de papier que je sortis du récipient, il y avait, écrit d'une écriture d'homme :

« Génitchka, chérie, ne pleurez pas! Tout s'arrangera! »

Et sur le verso, de la même écriture mais plus nerveuse et sans aucun doute tracée dans un moment d'émotion, il y avait :

« Ne criez donc pas! Vous-même, vous ne l'entendez pas que vous criez; mais on peut l'entendre du couloir. »

Je n'arrivais pas à comprendre.



« Par la coopération vers le socialisme »



Ferme-école du « Narkompros »



Deux congrès de la jeunesse communiste



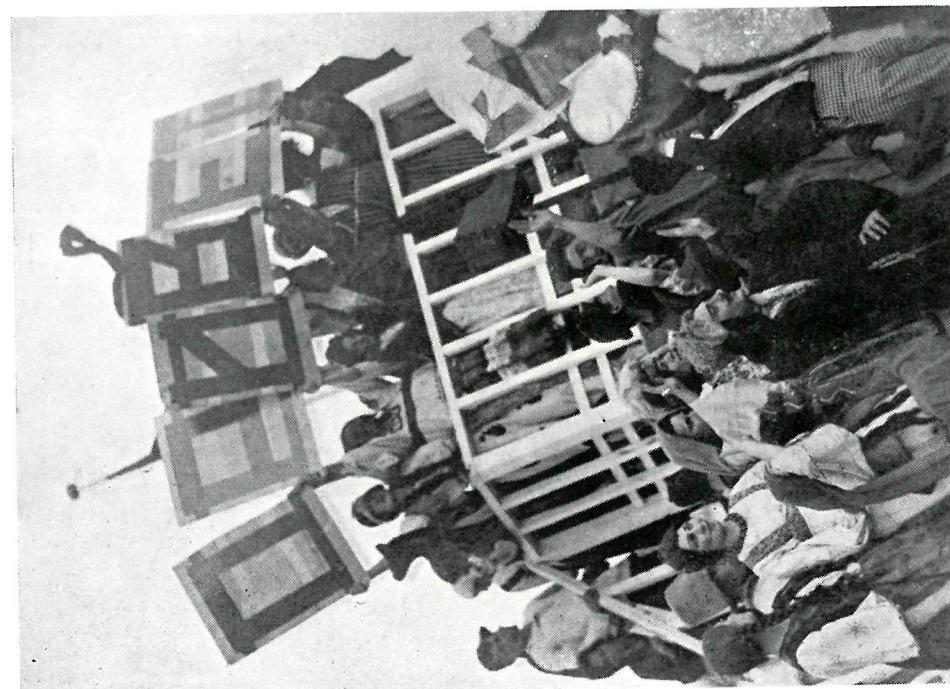
« Nous venons prendre place »



Défilé de jeunes communistes Kirghises



« Nous avons réuni 200 roubles pour l'achat d'un tracteur »



Le salut aux jeunes

Il était certain que les murs de cette chambre avaient dû être spectateurs de quelque chose d'étonnant et de terrible. Mais qu'était-ce au juste?

Très intrigué, et même quelque peu inquiet, je fis tomber tous les papiers sur la table et, oubliant la fatigue, je me mis à les déchiffrer.

Certains de ces petits billets avaient été rédigés sur des feuilles de carnet et ils avaient noirci à tour de rôle : elle et lui — les héros de cet étonnant rendez-vous dans cet hôtel. Cela me permit de rétablir le processus de l'amoureuse aventure, enregistrée, comme je le vis plus tard, grâce à une circonstance aussi douloureuse que lamentable.

Voici ces billets, que j'ai à peine complétés.

« Où donc m'avez-vous amenée? C'est un hôtel ici. Je ne suis jamais encore entrée dans un hôtel meublé. »

« Nous allons bavarder un moment. Il est impossible de le faire dans la rue, puisque vous dites que vous n'entendez rien. »

« Oui, c'est vrai que je suis sourde. Mais pourquoi m'avez-vous accostée? »

« Vous m'avez plu. Voilà une semaine que je vous suis. »

« Je l'ai remarqué. Mais vous vous moquez de moi, en disant que je vous plait. »

« Je ne me moque pas. C'est vrai. »

« Je veux partir maintenant! Je ne veux pas rester ici! Pourquoi ce lit dans la chambre? Pourquoi m'avez-vous amenée ici? Ce n'est pas gentil de votre part. »

« Mais que voulez-vous que nous fassions d'autre? Nous ne pouvions pas bavarder dans la rue, et moi, je tiens à mieux vous connaître. »

« Nous n'avons pas besoin de mieux nous connaître. Vous, vous parlez, et moi je ne suis qu'une pauvre fille sourde. »

« Cela ne veut rien dire. Un de mes amis tomba amoureux d'une sourde et il l'épousa. Ils ont maintenant des enfants. Et les enfants sont comme le père. Comment vous appelez-vous? »

« Génia. »

« Où donc avez-vous étudié? Vous écrivez si bien. »

« A l'asile des sourd-muets. J'ai terminé le cours. »

« Et que faites-vous maintenant? Où habitez-vous? »

« J'habite toute seule. Ma mère est morte l'année dernière. Je brode. Mais je veux partir : au revoir!... »

« Mais non, ne partez pas! Je ne veux pas vous laisser partir. »

Ici, le ton calme de cet entretien changea. Vraisemblablement, on fit plus ample connaissance par d'autres moyens et l'écriture nerveuse et inquiète du billet suivant montre assez clairement que le galant fut par trop pressant.

« Je m'en vais, — écrivait la jeune fille d'une main tremblante, — vous n'avez pas le droit de me toucher. Que faites-vous? Je ne permets pas! »

Dans le ton et dans l'écriture de la réponse, on sentait nettement la calme assurance d'un habitué de ces sortes d'aventures :

« Excusez-moi! Mais je vous assure que c'est tout à fait nécessaire. Eh! bien, soit! Je ne vous toucherai plus. Mais vous le regretterez vous-même... »

Dans l'intervalle, entre ces billets et les suivants, il se livra probablement à cette éternelle lutte faite de sourires, de regards et de silence, qui donne généralement de meilleurs résultats qu'une lutte orale ou même physique.

La défense maladroite de la jeune fille ne se laissa deviner que dans un seul billet :

« Pourquoi ne vous asseyez-vous pas là où je vous le montre? Que voulez-vous de moi, à la fin? Laissez-moi partir! »

...J'ai longtemps contemplé les billets froissés, éparpillés devant moi, les phrases écrites de travers et les lignes jetées à la hâte, et j'ai reconstitué entièrement la scène de la séduction de la jeune fille sourde par l'amateur d'aventures.

En réalité, il n'y avait là rien de bien extraordinaire. Mais à travers le tremblement des mains qui se laissait deviner dans l'écriture, dans la hâte fébrile avec laquelle les lignes et les lettres se pressaient les unes contre les autres, on sentait quelque chose de terriblement angoissant.

Plus je regardais l'écriture de la jeune fille et plus je sentais toute la détresse de sa muette solitude, impuissante, incertaine et épaisante.

C'était clair : elle ne pouvait que succomber à la tentation.

« Je ne veux plus rester ici, écrivait-elle. Pourquoi m'embrassez-vous? C'est une lâcheté!... C'est sale!... »
Interrompu...

Le billet est froissé. Sans doute que l'œil habitué du séducteur déchiffrait mieux le visage de la jeune fille que le billet qu'elle écrivait. Il ne la laissa pas achever.

Il y avait quelque chose de faible, de féminin, de soumis, dans ce billet inachevé et roulé en boule.

Mais, sans doute, l'entreprise se révéla plus difficile qu'il ne l'aurait cru. Il lui fallut écrire à son tour.

« Génitchka, ne nous querellons plus! Pourquoi pleurez-vous? »

« Je suis si humiliée! Si je pouvais parler, vous n'auriez jamais osé! »

« Que vous êtes bêtête; je vous adore. Vous me plaisez! Cela n'a rien à voir à la question que vous soyez sourde ou non. »

« Je ne suis pas bêtête! »

On sent là une longue pause. Les billets suivants sont écrits sur un autre papier, sur des morceaux de journal, en marge.

Elle écrit; le ton s'est brusquement modifié, il est conciliant :

« Vous essayez de m'embrasser, mais vous ne me dites pas qui vous êtes. »

« Je travaille au bureau Speck et Cie et je reçois cent roubles, rien que comme traitement. »

Une nouvelle pause.

Puis, à nouveau, l'écriture nerveuse, ferme, déliée :

« Vous n'êtes donc pas fatigué d'embrasser et encore embrasser? Je vous ai suivi par bêtise! Vous aviez raison : je suis bête. »

« Vous n'êtes pas bête du tout. Vous êtes si gentille. Vous me plaisez de plus en plus. Vous avez de si jolis traits. J'adore les visages comme le vôtre. »

« Si vous ne vous tenez pas tranquille, je m'en irai! Je ne veux pas vous embrasser! Vous n'avez pas le droit de... »

« Quel âge avez-vous, Génitchka? »

« Quel âge me donnez-vous? »

« 17 ans. »

« Non, j'ai 19 ans. Je suis déjà vieille. Ah! maintenant je m'en vais! Nous nous reverrons une autre fois? Quelle heure est-il? »

« Il est encore tôt! Ne partez pas! C'était notre destinée de nous rencontrer. Nous nous reverrons souvent. Je vous aimeraï, Génitchka. »

« Ce n'est pas vrai. »

« Mais si, c'est vrai! Je pourrai même vous épouser. »

« Laissez-moi! Vous, vous pouvez parler et moi, je ne suis qu'une pauvre fille sourde. Ceux qui peuvent parler n'épousent pas les sourdes-muettes! »

« Génitchka, chérie, ne pleurez pas! Tout s'arrangera! »

« Pourquoi suis-je venue ici? Que je suis bête! On ne doit pas, dès la première rencontre... »

Un arrêt.

Cette fois-ci, selon toute vraisemblance, il fut long.
Les billets suivants sont écrits d'une écriture lassée — cela saute aux yeux.

Il écrit :

« Je ne le ferai plus. Voulez-vous de la limonade? »

La réponse ne fut sans doute pas donné par écrit.
Les autres billets correspondent aux différents épisodes de leurs relations de plus en plus incertaines.

Les voici :

« Savez-vous comment ce sera, lorsque nous vivrons ensemble? Ce sera beau! J'aurai mon bureau en ville. J'irai travailler, puis je rentrerai à la maison. Là, une jolie petite femme m'attendra, alors je la... »

Suit une phrase impossible à traduire, naïve et en même temps d'une goujaterie impardonnable, qui fit que le billet fut froissé et déchiré.

Je sentis comme une buée de chaleur me monter au visage. Qu'il était primitif et sans intuition, féroce à la manière des enfants, et naïvement cynique, ce sauvage de la grande ville, entier et sans pitié.

Le billet suivant.

Il est difficile de déterminer à quel moment il fut écrit; s'il le fut avant le dernier ou seulement après.

Il faut croire que ce fut le dernier.

Il l'écrivit rageusement et durement avec un crayon à encré sur le carton d'une boîte de cigarettes :

« Pourquoi criez-vous? Taisez-vous donc! Fermez la bouche! »

Puis la même chose sur le verso d'un autre billet, celui que je trouvai le premier :

« Ne criez donc pas! Vous-même, vous ne l'entendez pas que vous criez; mais on peut l'entendre du couloir. »

De nouveau, quelques lignes désolées, lamentables :

« Ne me touchez pas! Je ne vous connais pas!... Mais que voulez-vous de moi, à la fin? Laissez-moi!... Que faites-vous? »

Puis, toujours d'elle, un autre billet, déchirant :

« Vous êtes un mauvais homme! Je vois à vos lèvres que vous m'injuriez. »

Sa réponse à lui :

« Je ne vous injurie pas. Seulement ne criez pas. Vous criez tout le temps et vous ne vous en rendez pas compte. C'est assommant, à la fin! »

Ici, un arrêt, puis les deux billets suivants qui ont si peu de rapport avec les précédents.

Elle écrit :

« Je sais, vous ne me reverrez plus; mais c'est de ma faute. On ne doit pas permettre à un homme, dès la première rencontre... »

Le billet s'arrêtait là.

Puis encore une ligne :

« Pourquoi remuez-vous vos lèvres? Vous m'injuriez de nouveau? »

Sa réponse :

« Je ne vous injurie pas. Je chante. »

Les archives de ce roman s'arrêtaient là.

Quelque chose de douloureux et de pénible, me pinça le cœur à la lecture de cet échange de billets.

Je m'imaginai les acteurs, je les vis comme s'ils étaient présents. Je voyais la jeune fille avec ses yeux ardents et soumis où brillait le reflet de son âme de femme seule, de femelle épuisée par l'attente et malgré tout en quête d'une caresse.

Puis, je le vis, lui — un jeune sauvage des villes, vulgaire et plein d'assurance, plein d'une vitalité à bon marché, foulant d'un talon sonore l'asphalte de la perspective Nevsky à la recherche d'autres aventures...

NOTICES

Isaac Emmanouilovitch BABEL, fils d'un marchand israélite d'Odessa, issu d'une lignée de rabbins, est né dans cette ville en 1894. Jusqu'à l'âge de 16 ans, il fréquenta l'école talmudique, puis passa par l'école commerciale et l'Université de Kiev avant de se rendre à Petrograd. Là, il fut en butte aux tracasseries de la police, n'y ayant point droit de cité en tant qu'israélite. En octobre 1917, il s'engageait. Atteint de la malaria, il dut se soigner, puis, en 1920, il servit dans la cavalerie rouge. Il travailla ensuite dans une imprimerie et comme reporter. Sa première œuvre littéraire date de 1909; ce sont des nouvelles écrites directement en français.

BIBLIOGRAPHIE : *Nouvelles*, 1925; *Cavalerie Rouge*, 1927; *Nouvelles d'Odessa*. — TRADUCTION : *Cavalerie Rouge*, trad. par Parijanine. Ed. Rieder, 1928.

Victor CHKLOVSKY collabora déjà avant la révolution à divers journaux et revues russes. Durant la guerre, il donna des cours sur la littérature, puis à la révolution, il parcourut la Russie comme commissaire d'armée et comme instructeur du génie. Il fit partie des Frères Sérapion.

BIBLIOGRAPHIE : *Zoo*, 1923; *Le voyage sentimental*, 1923; *Le coup du cheval aux échecs*; *La troisième usine*, 1926. — TRADUCTION : *Le voyage sentimental*, trad. par V. Pozner, Ed. Simon Kra, 1926.

Mikhail CHOLOCHOV, fils d'un minotier, est né en 1905, sur le Don. Sa mère était d'origine turque, descendant des prisonniers turcs faits par les cosaques, au siècle dernier. Cholochov étudia à l'école populaire de Moscou, puis au lycée de Voronège, mais ne put terminer ses études à cause de la guerre civile et des troupes allemandes qui envahirent les rives du Don. Il vit toute la guerre civile et participa même à diverses attaques contre des brigands qui infestent toujours ces régions. Dès l'âge de 16 ans, il travailla dans différentes administrations et organisations populaires.

BIBLIOGRAPHIE : *Récits du Don*, 1928; *La steppe d'azur*, 1929; *Sur le Don paisible*, 1929. — TRADUCTION : *Sur le Don paisible*, trad. par V. Soukhomline et S. Campoux, Ed. Payot, Paris.

Ilia Grigorievitch EHRENBURG, est né en 1891, d'origine juive. Son enfance se passa entre Moscou et Kiev. En 1905, il aide à faire des barricades et en 1906, il adhère à un groupement révolutionnaire, ce qui le fait exclure du lycée. En 1908, premières arrestations et à partir de 1909, Ehrenbourg parcourt l'Europe comme émigré politique. La révolution le vit revenir en Russie, où, après quantité d'aventures, il travailla dans une organisation de spectacles pour théâtres d'enfants. En

1921, Ehrenbourg quitta la Russie et après avoir habité divers pays se fixa en France où il se trouve encore actuellement.

BIBLIOGRAPHIE : *L'image de la guerre*, 1920; *Et pourtant elle tourne*, 1921; *Histoires invraisemblables*, 1921; *Six nouvelles sur les fins faciles*, 1922; *La vie et la mort de Nicolaï Courbov*, 1922; *Les aventures de Julio Jurenito*, 1923; *Les 13 pipes*, 1923; *Le Trust D. E.*, 1923; *L'amour de Jeanne Ney*, 1924; *Les souffrances conventionnelles d'un habitué de café*, 1926; *L'été de l'an 1925*, 1926; *La ruelle Prototchny*, 1927; *Les aventures de Lasik Roitschwanz*, 1929; *Le visa du temps*, 1929; *La vie de Gracchus Babeuf*, 1929. — TRADUCTIONS : *Les aventures de Julio Jurenito*, trad. par Draga Hitch, Ed. Renaissance du Livre, 1924; *La vie de Gracchus Babeuf*, trad. par Madeleine Etard, Ed. N. R. F., 1929.

Serge EISSENINE, dont la réputation de « dernier grand poète de la terre » explique suffisamment les tendances, ne fut jamais un poète de la révolution. Son œuvre est assez restreinte et l'on ne connaît, en dehors de poésies détachées, que son grand poème *Pougatchef*. Il épousa, l'ayant rencontrée en Russie, Isadora Duncan et vint avec elle en Europe. Peu après ils divorçaient et Eissenine repartait en Russie où il se remariait et finissait par se tuer en 1924, d'un coup de revolver, dans un hôtel de Petrograd.

Constantin Alexandrovitch FÉDINE, est né à Saratov, en 1892. Il est d'origine paysanne, son grand père ayant été serf de la famille Boborichine. Il étudia au lycée de la ville jusqu'en 1911, puis se trouvant en Bavière, il y fut retenu toute la durée de la guerre comme otage civil et ne put retourner en Russie qu'en 1918. Travaux littéraires, apprentissage de la faim à Petrograd et Moscou. Puis, après avoir été soldat de l'Armée Rouge, il ne s'occupa plus que de littérature, bien que durant son emprisonnement en Allemagne, il l'eût abandonnée pour devenir chanteur et acteur.

BIBLIOGRAPHIE : *Bakounine à Dresde*, 1922; *Le Jardin*, 1922; *Le Désert*, 1923; *Anna Timofeïevna*, 1923; *L'histoire d'un matin*, 1924; *Cités et années*, 1925; *Transvaal*, 1927; *Frères*, 1928. — TRADUCTION : *Transvaal*, trad. de V. Parnac, Ed. Montaigne, 1927.

Fédor Vassilievitch GLADKOV, fils de pauvres journaliers, est né en 1883. Dès l'âge de huit ans, il accompagna ses parents dans leurs pérégrinations et partagea leur vie de misère. Malgré ces rudes épreuves, il parvint à apprendre à lire et à écrire, mais fut refusé au lycée et dut se mettre en apprentissage. En 1901, il envoya une de ses nouvelles à Gorki, qui, après l'avoir lue, l'engagea à persévérer dans la voie littéraire. Pendant les trois années de déportation qu'il subit en tant que membre d'une organisation socialiste-démocrate, il paracheva ses connaissances. Il a participé à toute la guerre civile.

BIBLIOGRAPHIE : *La tempête*, 1921; *La horde*, 1923; *Le gouffre*, 1923; *Les réprouvés*, 1923; *Le cheval de feu*, 1926; *Le ciment*, 1926. — TRADUCTION : *Le ciment*, trad. par Victor Serge. Ed. Sociales Internationales, 1928. — Le fragment traduit dans le présent numéro est extrait du livre *Le cheval de feu*.

Vsevolod Viatcheslavovitch IVANOV est né en Sibérie, près de l'Irtisch. Sa mère descendait des déportés polonais qui se mêlèrent aux Kirghiz. Son père mourut tout jeune, tué par le frère d'Ivanov. Date de naissance incertaine : entre 1895 et 1896. Il commença par suivre un cirque ambulant, devint prestidigitateur, fit toutes sortes de métiers, puis finit par devenir typographe de 1912 à 1918. Il commence à écrire sous le patronage de Gorki. La révolution vient interrompre sa carrière. Il fut soldat, participa à l'attaque d'Omsk, puis, la paix revenue, se remit à écrire.

BIBLIOGRAPHIE : *Les Partisans*, 1921; *Le Train Blindé* n° 1469, 1922; *Les vents de couleur*, 1922; *Les Creux*, 1922; *La Septième Rive*, 1923; *Les Sables Bleus*, 1923; *Le Retour de Bouddha*, 1923; *Les Volcans*, 1923; *Récits exotiques*, 1925; *Nouvelles*, 1925; *Récits Autobiographiques*, 1925; *Habou*, 1926; *Le souffle du désert*, 1927; *Le plus secret*, 1927; *Le Bonheur de l'Evêque Valentin*, 1928. — TRADUCTION : *Le Train Blindé* n° 1469, trad. de Sidersky. Ed. N. R. F., 1927.

Vladimir MAIAKOVSKY est né au Caucase en 1891 et fit ses premières études dans un lycée de Moscou, d'où il fut chassé pour agissements révolutionnaires. A l'âge de 14 ans il fut arrêté pour distribution de tracts révolutionnaires et fut même emprisonné. Plus tard, désirant devenir peintre, il fit partie de l'Ecole des Beaux-Arts, d'où il fut également exclu pour participation à divers mouvements futuristes italiens et russes. C'est alors qu'il se consacra à la littérature. Ses premières productions datent de 1912 et son poème le plus connu en Russie est le poème épique révolutionnaire *150 Millions*. Maïakovsky écrivit également des pièces de théâtre qui furent mises en scène par Granowski et Meyerhold.

Iurii OLECHA est beaucoup plus connu des cheminots de l'U.R.S.S. que du grand public. Sous le nom d'Olecha il vient de publier son roman *L'envie* qui a été accueilli avec un succès énorme. C'est d'ailleurs son premier livre. Il collaborait auparavant à un journal corporatif, sous le pseudonyme de Zoubilo.

BIBLIOGRAPHIE : *L'envie*, 1929.

Boris Léonidovitch PASTERNAK, fils d'un peintre, membre de l'Académie, est né à Moscou en 1890. Dès son enfance, il s'intéressa à la musique et fut même élève de Scriabine. Plus tard, ce fut le tour de la philosophie. Ayant terminé son université, il voyagea en Allemagne

et en Italie où il séjourna assez longtemps. Durant toute la guerre, il travailla dans une usine de l'Oural. Après la révolution d'octobre, il devint bibliothécaire et collabora aussi à divers journaux et revues. Il commença à écrire en 1913, et son premier livre parut en 1914. Pasternak est presque inconnu comme prosateur et ce sont surtout ses vers qui lui ont permis d'acquérir sa réputation. Il traduisit également avec beaucoup de succès Verhaeren, Goethe, Kleist et Herwegh.

Boris Andréievitch PILNIAK, de son vrai nom Wogau, est né en 1894, d'un père docteur-vétérinaire d'origine allemande-juive et d'une mère issue d'une très grande famille de Saratov, maintenant éteinte, et qui avait dans les veines du sang slave et mongol. Il fit ses études à Saratov, les continua à Nijni-Novgorod. En 1910, il termina l'Université Commerciale de Moscou, section économique. Toute son enfance se passa dans de petites villes de province. Il commença à écrire très tôt, en 1909. Mais sa véritable activité littéraire date de 1915, avec sa collaboration à divers journaux et revues. Durant toute la révolution il voyagea à travers la Russie. En 1922, il séjourna en Allemagne, en 1923, en Angleterre.

BIBLIOGRAPHIE : *Avec le dernier bateau*, 1916; *L'année nue*, 1922; *Ivan et Marie*, 1923; *La nouvelle Petersbourgeoise*, 1922; *Ce qui est mortel attire*, 1922; *Simples contes*, 1923; *Nouvelles sur le Pain Noir*, 1923; *Nouvelles anglaises*, 1924; *Les machines et les loups*, 1925; *Le temps éparpillé*, 1927. — TRADUCTION : *L'année nue*, trad. de L. Bernstein et L. Desormonts. Ed. N. R. F., 1926. — *Bois des Iles*, trad. par Lazarévitch, revue Europe, déc. 1929. — Le fragment traduit dans le présent numéro est extrait du livre *Le temps éparpillé*.

Larissa REISSNER naquit en 1895 à Lublin (Pologne). Elle était fille d'un professeur à tendances révolutionnaires. Ses premières années se passèrent en France et en Allemagne. En 1914, pendant la guerre, elle fonda avec l'aide de son père, un organe de solidarité internationale. Après les révoltes de février, elle participa à l'organisation de clubs ouvriers, de musées, etc., puis fit du reportage sur le front, vêtue en homme. En 1919, elle fit partie de l'état-major de la flotte de la mer Baltique. En 1920, elle accompagna à Kaboul, le représentant soviétique Raskolnikov. En 1923, elle alla à Hambourg au moment des troubles. Sa réputation est surtout établie par ses reportages industriels. Un volume réunissant ses dernières œuvres vient d'être publié en Allemagne sous le titre *Octobre*. Larissa Reissner mourut subitement du typhus en 1926 à l'hôpital du Kremlin.

BIBLIOGRAPHIE : *Octobre*, 1929.

Lidya Nicolaiéva SEIFOULINA est née en 1889 d'un père tartare. En 1907-09, elle monta sur la scène. Elle recommença ses cours en Crimée, puis fit ses études à Orenbourg et à Omsk. Plus tard, elle fut institutrice, puis devint bibliothécaire. Durant la révolution elle occupa différents postes administratifs et en 1920, elle prit ses inscriptions aux

Cours Pédagogiques de Moscou. Elle s'y fixa d'ailleurs à partir de 1923, ayant été remarqué lors de la publication, en 1912, d'une nouvelle écrite à l'occasion de la « Semaine de l'enfant ».

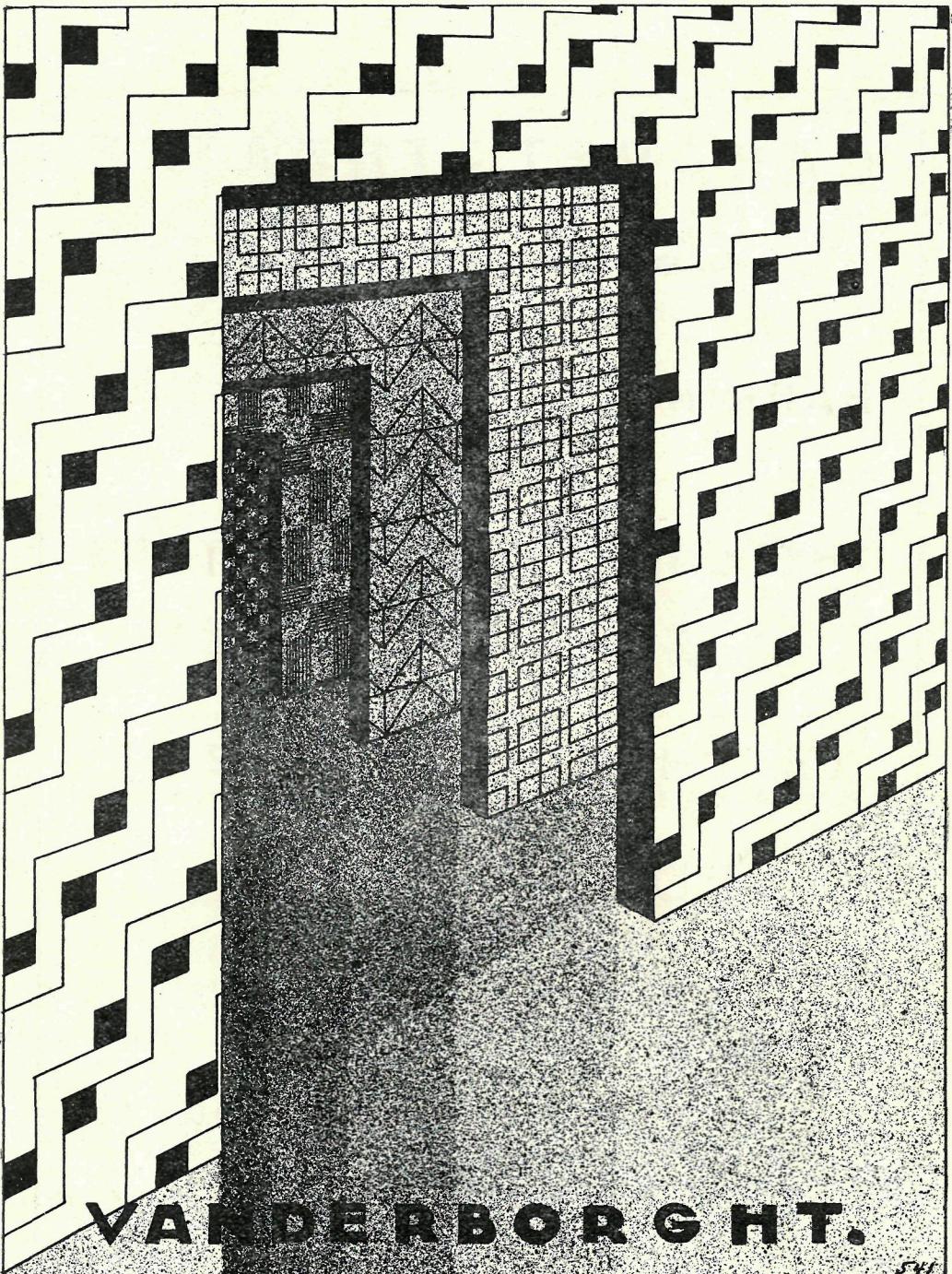
BIBLIOGRAPHIE : *Violateurs des lois*, 1921; *Quatre chapitres*, 1921; *L'humeur*, 1923; *Les jeunes*, 1924; *Nouvelles*, 1924; *Virineya*, 1924; *Au pays de l'Islam qui s'en va*, 1925; *La rencontre*, 1926; *Kaïn-Kabak*, 1927. — TRADUCTION : *Virineya*, trad. de H. Iswolsky. Ed. N. R. F., 1927. — Le fragment traduit dans le présent numéro est extrait du livre *Kaïn-Kabak*.

Mikhail Mikhaïlovitch ZOCHTCHENKO est né à Poltava en 1895. Son père était peintre et sa famille, de petite noblesse. Il quitte le lycée en 1913 pour faire ses études de droit à Petersbourg. S'étant engagé comme volontaire en 1915, il ne put les terminer. Il revint du front, blessé, gazé, avec une lésion au cœur. En 1918, il s'engagea comme volontaire à l'Armée Rouge, qu'il quitta en 1920. Ce n'est qu'en 1921 qu'il s'occupa de littérature et son premier conte parut cette année-là.

BIBLIOGRAPHIE : *Un peu de tout*, 1922; *Les contes de Nazar Ilitch, Monsieur Sinebruchov*, 1922; *Nouvelles*, 1923; *Nouvelles humoristiques*, 1923; *Les contes de Sinebruchov*, 1923; *L'aristocrate*, 1924; *La vie joyeuse*, 1924; *Le langage des singes*, 1925; *Nouvelles humoristiques*, 1925; *Ce que chantait le Rossignol*, 1925.

Efim Davidovitch ZOZOULIA est né à Moscou, en 1891, mais vécut à Lodz jusqu'à l'âge de dix ans. Il ne put terminer ses études, s'étant mêlé au mouvement révolutionnaire, sans toutefois adhérer à aucun parti. Arrestations. Prison. A 18 ans, il se met à écrire, après l'avoir fait tout enfant et après s'être arrêté à l'âge de 14 ans, ne trouvant pas cette occupation « sérieuse ». Il collabora à divers journaux et revues. Il se maria en 1918 et depuis continue à écrire.

BIBLIOGRAPHIE : *Tome premier*, 1923; *Le phonographe des siècles*, 1923; *L'anéantissement de la capitale*, 1918.



TENTURES MURALES

LES DESSINS ET COLORIS DE NOS PAPIERS-PEINTS ONT ÉTÉ MINUTIEUSEMENT SÉLECTIONNÉS; ILS VOUS PLAIRONT.

Voyez nos collections. Demandez à votre tapissier qu'il vous les soumette.

Rue de l'Ecuyer, 46 & 58 - BRUXELLES

CABARET - THÉÂTRE DE 10 HEURES

Quelques Vedettes des prochains spectacles :

DU 14 AU 20 MARS

**BARRING ATHOL TIER
FRANCONAY**

DU 21 AU 28 MARS

THE CHINESE SYNCOPATORS
Le célèbre Jazz chinois

LE CHANTEUR VALIÉS

DU 4 AU 17 AVRIL

LA CHANTEUSE BRAZINE

A PARTIR DU 18 AVRIL

EDDIE MAYO

et ses vagabonds

DORIS NOWLAND — BÉBÉ COLLINS
Les 10 Extraordinary Flower Stars

**ORCHESTRE SYMPHONIQUE SOUS LA
DIRECTION DE PAUL FLORENDAS**

Le Jazz **LEO POLL**

**L'orchestre argentin MORDREZ
et son chanteur BELFRANC**

LE
PLUS GRAND CHOIX
DE DISQUES DE TOUS
GENRES

■
LA GAMME
LA PLUS PARFAITE
DES PLUS RECENTS
MODELES

■
GRAMOPHONES & DISQUES
"La Voix de son Maître,"
LA MARQUE LA MIEUX CONNUE DU MONDE ENTIER
BRUXELLES

14, GALERIE DU ROI 171, BD M. LEMONNIER



Les Disques

"Polydor."



le record de la qualité

Disques Brunswick

les meilleurs pour la danse



Edm. VERHULPEN, 35, Rue Van Artevelde, BRUXELLES

jean fossé, couture - jean fossé, mode
les chapeaux, les robes et les chiffons créés par
jean fossé
se trouvent dans ses salons de couture
43, chaussée de charleroi, à bruxelles
jean fossé, mode - jean fossé, couture

TISSUS POUR HAUTE COUTURE
OLRÉ
277, rue Saint-Honoré, PARIS

Le bijou durable doit outre sa valeur intrinsèque être une œuvre d'art

le joaillier décorateur
émile h. tielemans
 crée ses bijoux dans
 le goût de l'époque
41, ch. de charleroi, bruxelles
 1^{er} étage Téléphone 127.84

SUZANNE HOUDEZ

52, RUE DU PEPIN
 TELEPHONE 268,98

SES TABLES
 SES COURONNES

SES FLEURS
 SES VASES

WALK-OVER informe son honorable clientèle que le magasin reste ouvert pendant les TRANSFORMATIONS qui se font chez eux.

Walk - Over

128, RUE NEUVE, 128 — BRUXELLES

E. GOBERT

PHOTOGRAPHE
 PORTRAITISTE

253, CHAUSSÉE DE WAVRE, IXELLES

Téléphone : 850,86

SPÉCIALISTE
 en reproduction de
 tableaux, objets
 d'art, antiquités et
 tous travaux
 industriels

Se rend à domicile
 pour "Home Portrait"

STUDIO
 ouvert en semaine
 de 9 à 7 heures,
 le Dimanche
 de 10 à 14 heures.



VOYAGES JOSEPH DUMOULIN
 77, BOULEVARD ADOLphe MAX — BRUXELLES
 organisation modèle de voyages à forfait,
 collectifs ou particuliers pour tous pays
 Maison Fondée en 1893

Pour les gens d'affaires, à Paris :

LE DAUNOU HOTEL
 6, RUE DAUNOU

entre la rue de la Paix et l'avenue de l'Opéra

Toutes les chambres avec salle de bains

Directeur : G. SERVANTIE

Adr. télégraphique : Daunouad-Paris

amsab

Institut voor
 Sociale Geschiedenis

"Variétés"

COLLECTION DES 12 NUMÉROS DE LA 1^e ANNÉE

Fr. 150

NUMÉRO SPÉCIAL

Le Surréalisme en 1929

Fr. 25

ENCORE QUELQUES EXEMPLAIRES

Envoi contre chèque ou mandat adressé à l'administration de la Revue "Variétés", 11, avenue du Congo, Bruxelles. C. Ch. Postaux : P.G. van Hecke no 2152.19.

LES CLICHÉS DE
"VARIÉTÉS" SONT
EXÉCUTÉS PAR LES
PHOTOGRAPHES

Van Damme & Cie

33, RUE DE NANCY

TÉL. : 110,72

BRUXELLES

CLOSE- UP

travaille à rendre les films meilleurs



La seule revue internationale et indépendante qui traite du cinéma exclusivement au point de vue artistique. Abondamment illustrée, contient des reproductions des meilleurs films.

Révèle et analyse la théorie esthétique du film. Ses correspondants vous tiennent au courant de ce qui se fait de neuf dans le monde entier. Texte anglais et français.

ÉDITEUR : POOL

Riant Château

Territet - Suisse

Numéro spécimen sur demande.
Abonnement postal 20 belgas l'an.

SELECTION

Directeur :

André de Ridder CHRONIQUE Secrétaire de rédaction : Georges Marlier

Sélection DE LA VIE ARTISTIQUE 10 Cahiers

publie chaque année Chacun de ces cahiers forme une monographie consacrée à l'un des principaux artistes de ce temps. Ces cahiers comportent 64 à 152 pages, dont 32 à 88 reproductions.

CAHIERS PARUS :

RAOUL DUFY (32 reproductions) GUSTAVE DE SMET (68 reproductions)
EDGARD TYTGAT (80 reproductions) OSSIP ZADKINE (48 reproductions)
MARC CHAGALL (88 reproductions) FERNAND LEGER (32 reproductions)
LOUIS MARCOUSSIS (48 reproductions) G. DE CHIRICO (52 reproductions)

M. GROMAIRE (32 reproductions)

En préparation :

FLORIS JESPERS GARGALLO
JEAN LURÇAT CONSTANT PERMEKE
G. VAN DE WOESTIJNE MAX ERNST
F. VAN DEN BERGHE OSCAR JESPERS
HEINRICH CAMPENDONK ANDRÉ LHOTE
PAUL KLEE AUGUSTE MAMBOUR
LIPCHITZ

PICASSO
JOAN MIRO
CRETEN-GEORGES
RENÉ MAGRITTE
HUBERT MALFAIT
VALENTINE PRAX. ETC.

Abonnement (10 cahiers). { Belgique 75 francs.
Prix du cahier Etranger 20 belgas.
..... { Belgique 10 francs.
..... Etranger 3 belgas.

Éditions Sélection
126, Avenue Charles De Preter
ANVERS

DOCUMENTS

Archéologie - Beaux-Arts - Ethnographie

Variétés

Magazine illustré paraissant

DIX FOIS PAR AN

La publication la plus typique du temps présent
comme l'Encyclopédie l'était du XVII^e siècle.

UNE FORMULE NOUVELLE, UNE REVUE VIVANTE
LA SEULE ACTUELLE

56 pages in-4°, dont la moitié de reproduction.

REDACTION & ADMINISTRATION:

PARIS — 106, Boulevard Saint-Germain (VI^e)

Téléphone : Danton 48-59. — Chèques postaux: 1334-55.

CONDITIONS D'ABONNEMENT (Un an, dix numéros)

FRANCE : 120 fr. (le n° : 15 fr.). — BELGIQUE : 130 fr. (le n° : 16 fr.).

ETRANGER : Demi-tarif : 150 fr. (le n° : 18 fr.).

ETRANGER : Plein tarif : 180 fr. (le n° : 20 fr.).

EN SOUSCRIPTION :

André Gide

La Symphonie Pastorale

Première édition de Inxe
17x24. Tirage en 3 couleurs

15 ex. sur japon supernacré	souscrits	1000 fr. fr.
20 ex. sur japon impérial	"	750 "
150 ex. hollande Pannekoek	"	300 "

Désirant donner toujours plus d'éclat à nos ouvrages en typographie pure, nous avons fait graver par le célèbre dessinateur typographe J. VAN KRIMPEN un NOUVEAU CARACTÈRE en corps XIV, baptisé ROMANÉE, surpassant en beauté le caractère LUTÉTIA, qui a réuni tous les suffrages des imprimeurs et des bibliophiles du monde entier. Le caractère ROMANÉE est la propriété exclusive de notre imprimerie et ne sera employé que dans les EDITIONS A. A. M. STOLS.

ON SOUSCRIT :

En France : Aux Editions A. A. M. Stols, 60 et 62 rue François I^r, Paris.

En Suisse : Aux Editions Kundig, 1, Place du Lac, Genève.

En Angleterre : Aux Editions A. A. M. Stols, 101, Great Russell Street, London.

Pour les autres Pays : Aux Editions A. A. M. Stols, Bruxelles.

**LIBRAIRIE
JOSE CORTI
PARIS - 6, RUE DE CLICHY, 6 - PARIS**

ARAGON.	— <i>La Grande Gaité</i>	»	100.—
	— <i>La Chasse au Snark</i>	»	200.—
	— <i>Feu de joie</i>	»	10.—
	— <i>Anicet ou le Panorama</i>	12.—	35.—
	— <i>Les Aventures de Télémaque</i>	»	35.—
	— <i>Le Libertinage</i>	12.—	35.—
	— <i>Le Paysan de Paris</i>	12.—	40.—
	— <i>Le Mouvement Perpétuel</i>	»	150.—
	— <i>Traité du Style</i>	12.—	35.—
BRETON.	— <i>Clair de Terre</i>	»	80.—
	— <i>Les Pas Perdus</i>	12.—	»
	— <i>Légitime Défense</i>	3.—	»
	— <i>Les Champs magnétiques</i>	25.—	80.—
	— <i>Introduction au Discours sur le peu de réalité</i>	»	80.—
	— <i>Le Surréalisme et la Peinture</i>	»	65.—
	— <i>Nadja</i>	13.50	40.—
	— <i>Au grand jour. (Manifeste collectif.)</i>	3.—	»
	— <i>Manifeste du Surréalisme</i>	13.50	»
ELUARD.	— <i>Les Animaux et leurs Hommes</i>	»	15.—
	— <i>Les Nécessités de la Vie</i>	»	10.—
	— <i>Répétitions</i>	»	35.—
	— <i>Mourir de ne pas mourir</i>	»	30.—
	— <i>Capitale de la Douleur</i>	12.—	30.—
	— <i>Les Dsesous d'une vie</i>	»	20.—
	— <i>L'Amour, la Poésie</i>	12.—	30.—
ERNST.	— <i>La Femme 100 têtes</i>	45.—	100.—
DESNOIS.	— <i>Deuil pour Deuil</i>	»	25.—
	— <i>La Liberté ou l'Amour</i>	»	40.—
PÉRET.	— <i>Le Grand Jeu</i>	»	175.—
	— <i>Il était une Boulangerie</i>	»	15.—
	— <i>Et les seins mouraient</i>	»	15.—
VACHÉ.	— <i>Lettre de Guerre</i>	»	10.—

Edition ordinaire Edition originale numérotée

LA RÉVOLUTION SURREALISTE

Vient de Paraitre, le n° 12 contenant :

BRETON. — **SECOND MANIFESTE DU SURREALISME.**

BUNUEL. — Scénario du film : **UN CHIEN ANDALOU.**

TZARA, CREVEL, GOEMANS, ELUARD, THIRION, KOPPEN, MAGRITTE, J. RIGAUT, PICABIA, SADOUL, BENJAMIN PERET, ARAGON, ETC.

Les N°s 1, 2, 6, 7, 8, 9, 10, 11, de la Révolution Surréaliste sont en vente au prix de 10 ft. chaque, 10 ft. 50 francs.

DEMANDEZ LE SERVICE DE NOS CATALOGUES

"variétés"

prépare :

un volume spécial :

Allemagne d'aujourd'hui

contenant :

UNE ANTHOLOGIE AUTORISÉE DES ÉCRIVAINS :

Heinrich Mann — Gottfried Benn — Alfred Döblin — A. Holitscher — Else Lasker Schüler — Walter Mehring — Bernard von Brentano — H. von Wedderkop — Egon Erwin Kisch — Kurt Tucholsky — Bert Brecht — Marieluise Fleisser — F. C. Weiskopf, etc.

DES ARTICLES ET DES NOTES DE :

Nico Rost — Rudolf Belling — P.-G. van Hecke — André de Ridder — Denis Marion, etc.

DES NOMBREUX DESSINS DE :

George Grosz — Paul Klee — Max Beckmann — Kandinsky — Kokoschka — Otto Dix — Johannes Molzahn — Willi Baumeister — Rudolf Grossmann — Schlemmer, etc.

et

125 photographies

LA REVUE DU CINEMA

ROBERT ARON, directeur

JEAN GEORGE AURIOL, rédacteur en chef

Au Sommaire du Numéro d'Avril :
HARRY LANGDON
par J.-G. AURIOL

CHIFFRES Scenario de RAMON GOMEZ DE LA SERNA
LES FILMS D'ÉPOUVANTE par J.-P. DREYFUS
LE COSTUMIER D'HOLLYWOOD

**LES PRINCIPES DU NOUVEAU
FILM RUSSE** par S.-M. EISENSTEIN

et les chroniques nouvelles : **LE COURRIER D'HOLLYWOOD**,
LE CINEMA ET LA LOI, LES DISQUES DE CINEMA

LE CINEMA ET LES MŒURS
par JEAN GEORGE AURIOL et BERNARD BRUNIUS
et la collaboration régulière de MICHEL J. ARNAUD, J. BOUSSOUNOUSE,
LOUIS CHAVANCE, RENÉ CLAIR, ROBERT DESNOS, JEAN-PAUL DREY-
FUS, S.-M. EISENSTEIN, PAUL GILSON, AMABLE JAMESON, DENIS
MARION, ANDRÉ R. MAUGÉ, LARS C. MOEN, F. W. MURNAU, H. A.
POTAMKIN, VSEVOLOD POUDOVKINE, MAN RAY, PAUL SABON, ANDRÉ
SAUVAGE, KING VIDOR, PIERRE VILLETOEAU, CHARLES WOLFF.

La Revue des Films. La Revue des Revues. La Revue des Programmes
Les ACTUALITÉS et 50 photographies ou images extraites de films.

FRANCE 72 fr.
UNION POSTALE ... 84 fr.
AUTRES PAYS... ... 90 fr.

LIBRAIRIE GALLIMARD

40 fr. | Six Le N° :
un an 50 fr. mois 7 fr. 50
56 fr.

PARIS
nrf
3, Rue de Grenelle, VI^e

xxx

17, RUE
FROIDEVAUX
PARIS (14^e)

AU SANS PAREIL

MARG. YOURCENAR

ALEXIS, ou le traité du vain combat . . . 10 Fr.

La confession d'Alexis est un morceau de haute tenue littéraire, elle contient des pages qu'on pourrait dire classiques; elle a la dureté et le poli des belles proses taillées dans le marbre et, comme elles, on voit se jouer à sa surface des reflets de chair rose. Si vous relisez avec joie *Adolphe*, lisez *Alexis* pour le relire encore dans vingt ans.

(*La Revue de France.*)

PIERRE AUDIAT.

Nous ne croyons pas avoir lu, sur cette douloureuse question de l'autre amour, un ouvrage aussi émouvant, scrupuleux, délicat, fin, et en même temps, aussi sûr de son sujet et maître de soi que ce *Traité du vain combat*.

(*Les Nouvelles Littéraires.*)

PAUL CHAUVEAU.

Quelle noble tristesse, parfois quelle profondeur d'accent au sein des turpitudes restées dans l'ombre! Et quelle justesse, sans doute, dans cette analyse où mobiles et motifs gisent, à peine entrevus!... Cette œuvre, dans sa singularité, a été marquée du signe de la maîtrise.

(*Comœdia.*)

GONZAGUE TRUC.

Le héros de Madame Yourcenar est étonnamment vivant et réel. Son livre, tout uni, sans mièvrerie, mais d'un tact parfait, est écrit en un langage volontairement dépouillé dont l'harmonie sereine est simple et classique.
Une belle œuvre et qui doit durer.

(*L'Intransigeant.*)

LES TREIZE.

Ne devez-vous pas lire ce livre ?

AU SANS PAREIL

17, RUE
FROIDEVAUX
PARIS (14^e)

Instituut voor
Sociale Geschiedenis

XXXI

lisez

le n° 5

DE

BIFUR

E VARÈSE.
FRANZ KAFKA.
HANS ARP.
HAROLD J. SALEMSON.
HENRY MICHAUX.
A. BARBARUS.
FRANZ HELLENZ.
JACQUES BARON.
LUC DURTAIN.
VSEVOLOD IVANOV.
I. REFLING-HAGEN.
P. VAILLANT-COUTURIER.
VLADIMIR POZNER.
EISENSTEIN.
NINO FRANK.
MIGUEL A. ASTURIAS.
ROGER VITRAC.
ROLLAND DE RENEVILLE.

La Musique mécanique.
Le Verdikt.
Poèmes.
Pour boire.
Le Drame des Constructeurs
Lettre d'Esthonia.
Trois Histoires.
Poèmes.
Cap sur l'Orient.
Quand j'étais Fakir.
Nuit de Noël.
Corruptions parlementaires.
Express des Karpathes.
La Dramaturgie du Film.
Sans Noblesse.
Légende de la Tatuana.
Marius.
Prose et Vers.

AUX EDITIONS DU CARREFOUR
169, boulevard Saint-Germain - PARIS (6^e)

Le N° 20 frs. Abonnement : France, 100 frs. Etranger, 125 et 150 frs
Luxe : France, 350 frs. Union Postale, 400 frs. Autres pays, 450 frs.
... COMPTE CHÈQUE POSTAL : PARIS 875.92 ...

Vous trouverez
à la librairie

René Henriquez

41, Rue de Loxum, 41

Téléph. 147.65 C. Ch. Post. 1704.24

BRUXELLES

les œuvres de :

Alexis Tolstoï, Fédor Oladkov, Alexis Demidov, Lébé-dinsky, Alexandre Fadéev, Victor Chklovski, E. Zamiatine, Anna Swansea, Alexei Rémizov, Michel Cholokhov, Serge Sémenov, Constantin Fédine, Ilya Ehrenbourg, M. A. Aldanov, I. Babel, Alexandre Nevierov, Lydia Seifouline, Boris Pilniak, Vsévolod Ivanov, Vladimir Pozner.

FLEURS

ROSE

FLEURS

ROSE

fleurs naturelles
vases

ROSE

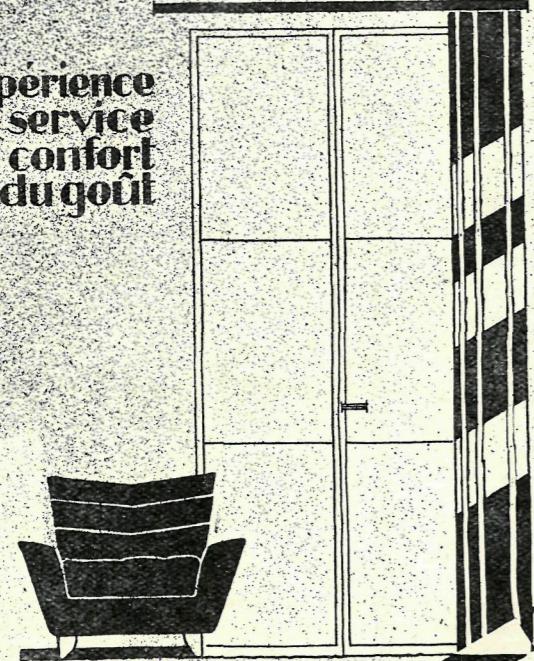
au lieu dit
au jour dit
à l'heure dite

ROSE

52-52^a, rue de Joncker
(place Stéphanie)

BRUXELLES
Téléphone : 268,34

l'expérience
au service
du confort
et du goût



R.DECERF
SOCIÉTÉ
209-211 chaussée de Charleroy
Bruxelles
tél: 710.76

exposition
permanente

Beron - Th. Debains - Derain
- Ebiche - Fornari - Othon
Friesz - Hayden - Kisling
Modigliani - Richard - Sa-
bouraud - Soutine - Utrillo.

Zborowski
26, rue de Seine, Paris

Galerie V. de Margouliès & L. Schotte

Paris (IXe) 27, rue Saint-Georges Tél. Trudaine 66-44

Tableaux
Modernes

Œuvres de Bombois, Chagall, De-
rain, Jean Dufy, Raoul Dufy, Maurice
Esnault, Gen-Paul, Kisling, La-
prade, Marquet, Picasso, Rouault,
Utrillo, Vivin, Vlaminck

Peintures de :

Renoir, Utrillo, Bosschart, Modigliani, Eugène
Zak, Derain, Raoul Dufy, Marc Chagall, de la
Serna, Marc Sterling, etc.

Sculptures de :

Despiau et Gargallo.

Galerie
Zak

14, rue de l'abbaye
(pl. saint-germain-
des-prés). Paris



ASCHER
achète très CHER
ne vend pas CHER

Objets nègres - Tableaux modernes

Spécialité d'encadrements de tableaux modernes

133, Boulevard Montparnasse - PARIS (VI^e)

LOUIS MANTEAU

62, Bd. de Waterloo - BRUXELLES - Téléphone 275,46
124, Rue d'Assas - PARIS - Téléphone : Danton 73,51

EXPOSITION DE PEINTURES MODERNES

Jusqu'au 13 février : Jules Boulez, Jan Brusselmans, R. Buyle, Juliette Cambier, Creten George, Ch. Dufresne, R. Dufy, James Ensor, Mané Katz, J. F. Laglenne, Menkès, Modigliani, W. Paerels, C. Permeke, Terechkovitch, M. Utrillo, Vlaminck, Léon Zack.

SCULPTURES : S. Ghysbrecht, O. Jespers, G. Minne, Puvrez, Zadkine.

Du 15 au 27 février : Terechkovitch _____ Du 1 au 13 mars : W. Paerels

Du 15 au 27 mars : Jules Boulez _____ Du 29 mars au 10 avril : Hosiasson

LE CADRE S. A.

ATELIERS : 29, RUE DES DEUX-ÉGLISES - Tél. 353.07

BRUXELLES

GALERIE D'EXPOSITION :
5, RUE RAVENSTEIN (PALAIS DES BEAUX-ARTS)

GALERIE DANTHON

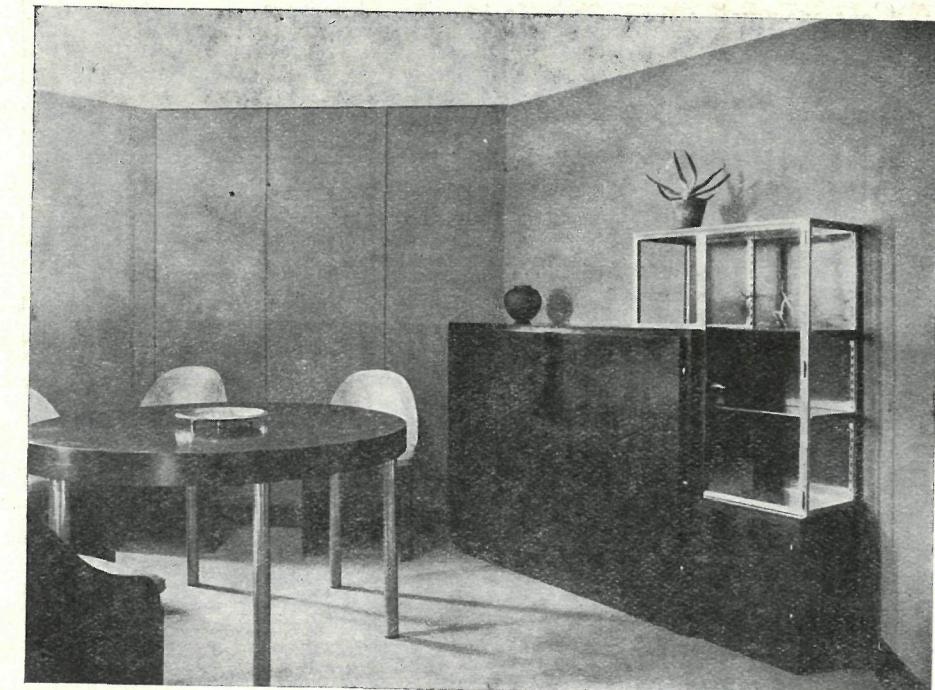
29, Rue La Boétie, Paris

ŒUVRES DE :

RENOIR - MONET - PISSARO - GUILLAUMIN

RAOUL DUFY - CHAGALL - JEAN CROTTI

SCULPTURES DE RODIN ET DE BOURDELLE



salle à manger
éditée par
l'intérieur moderne

rue d'arenberg, 17
projet baugniet.

Galerie Jeanne Bucher

5, RUE DU CHERCHE-MIDI — PARIS

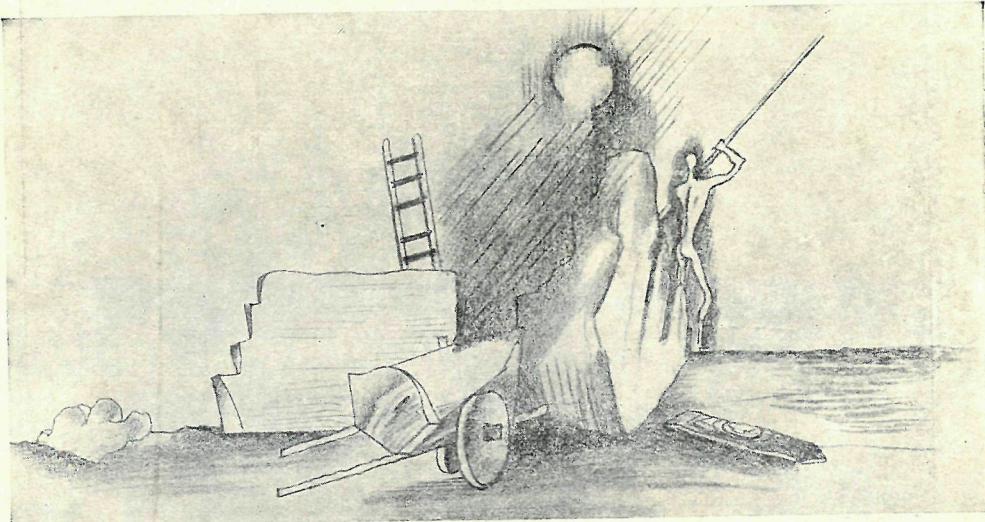
Charles - Albert CINGRIA

LES LIMBES

texte accompagné de 9 pointes sèches
par Jean Lurcat,
tirage à 111 exemplaires format Jésus.

Dix exemplaires sur Japon Impérial numérotés de 1 à 10, signés par l'auteur et contenant chacun un dessin original . . . Fr. 500

Cent exemplaires sur papier vergé antique de Montval, numérotés de 11 à 111 Fr. 250



Par Jean Lurcat.

GALERIE PIERRE

PIERRE LOEB, DIRECTEUR
TABLEAUX

2 RUE DES BEAUX ARTS — PARIS.VI^e

(ANGLE DE LA RUE DE SEINE)

TÉLÉPH : LITTRÉ 39-87 . . . R.C.SEINE 382.130

Braque
Derain
Raoul Dufy
Pascin
Picasso
La Fresnaye
Joan Miró
Léger
Modigliani
Matisse
Utrillo
Bérard
Tchelitchew

LE CENTAURE

62, AVENUE LOUISE - BRUXELLES

TÉLÉPHONE 888.68



GALERIE D'ART CONTEMPORAIN

EXPOSITIONS :

du 1^{er} au 19 mars

CHAGALL

100 fables de La Fontaine

du 22 mars au 2 avril

Edgard Tytgat

du 5 avril au 19 avril

H. D a e y e

Chronique Artistique "LE CENTAURE,"
paraissant chaque mois, d'octobre à juillet
10 numéros par an — Abonnement 40 frs.

Etranger 10 belgas



pira'd

ensembles tableaux

LE PORTIQUE

99, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

TABLEAUX
MODERNES
DE CHOIX
